

GROTESQUES et NYMPHEES

Curieuse formulation, dont il convient d'observer que le premier mot a deux « T », tandis que le second n'en a qu'un.

Dans notre travail de recherche, nous n'avons pas été sans remarquer que l'on trouve des grottes qualifiées comme telles, grottes architecturales, mais n'ayant aucun aspect qui puisse faire penser à une cavité naturelle de sous-sol. Associées à de prestigieuses demeures de la Renaissance au XVIII^e siècle, elles n'ont aucun rapport avec les grottes de l'époque romantique, véritables fac-similé faites de rochers assemblés avec, parfois, de véritables concrétions abusivement prélevées dans des cavernes.

Initialement, il y a le « grotesque », avec un seul « T ». Il qualifie les ornements de la Domus Aurea, la Maison de l'âge d'Or (nommée aussi Maison Dorée) construite par Néron et qui est couverte de motifs étranges. À la fin du XV^{ème} siècle, un jeune Romain tomba dans un trou sur les pentes de l'Oppius et se retrouva dans une sorte de « grotte » couverte de peintures surprenantes, d'où le nom de grotesques que l'on donna à ces peintures. En réalité c'était la Domus Aurea, qui était ensevelie depuis des siècles, comme d'autres maisons romaines et il n'y avait aucun rapport avec la grotte au sens de cavité, éventuellement artificielle. Le terme a ensuite évolué vers le sens de « bizarre » et même « ridicule », « extravagant ».



Fresques originales de la « Domus Aurea ».



Interprétation à l'époque de la Renaissance.



Assiette en céramique de Jean BÉRAIN (1640-1711), peintre, dessinateur et décorateur français, renouvelle le grotesque en l'allégeant et crée le style « à la Bérain ».

Ce type de décor a évolué vers une exubérance de formes et de matériaux. Les fresques se sont enrichies de mosaïques de galets, de pierres colorées, de coquillages, le tout soutenu par des animaux fantastiques et des personnages issus de l'antiquité grecque et romaine, agrémentés parfois par des concrétions de grottes (appelées : congélations) et il s'est créé une sorte de « modèle » qui a été introduit dans certains châteaux, souvent en liaison avec des jardins et des plans d'eau. Et, par un artifice de langage, ces édifices « grotesques » sont devenus des grottes !

Cependant, il est rares que les grandes demeures aient des « grotesques » au sens strict, car le goût de l'eau — les grandes eaux, luxe suprême ! — les a fait associer à des dispositifs plus vastes qu'on appelle « nymphées ». Dans le monde pré-romain, un nymphée était un sanctuaire dédié aux nymphes, créatures mythologiques associées aux sources, aux bois et

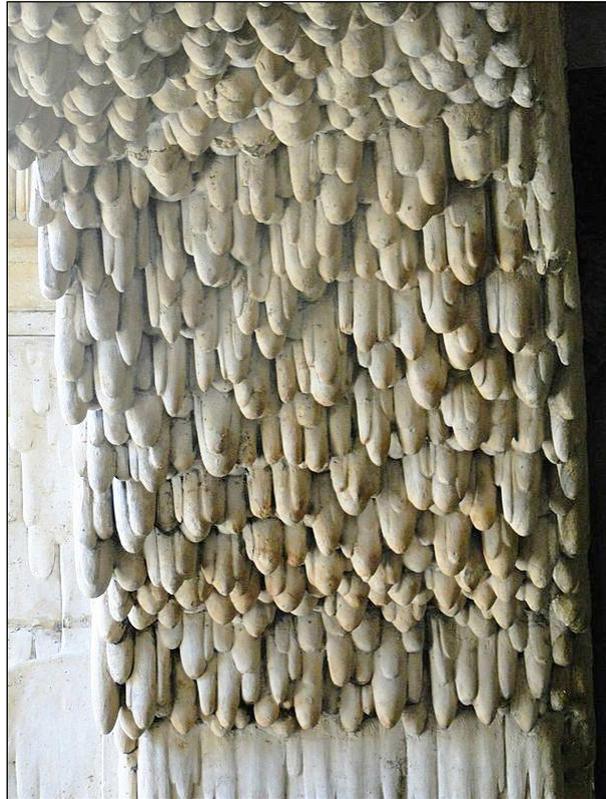
autres éléments naturels. Avec le temps, le nymphée est passé du sanctuaire où l'on offrait des ex-voto à une fontaine publique monumentale, ornée de sculptures et de jeux d'eau. C'est cet aspect profane qui a prévalu dans les grandes demeures, mais aussi parfois sur les places publiques. Curieusement, — mais n'est-il pas un animal de l'eau ? — le coquillage a gagné ses lettres de noblesse dans certaines nymphées, jusqu'à envahir l'espace !

*Chaque coquillage incrusté
Dans la grotte où nous nous aimâmes
À sa particularité.
L'un a la pourpre de nos âmes
Dérobée au sang de nos cœurs
Quand je brûle et quand tu t'enflames ;
Cet autre affecte tes langueurs*

*Et tes pâleurs alors que, lasse,
Tu m'en veux de mes yeux moqueurs ;
Celui-ci contrefait la grâce
De ton oreille, et celui-là
Ta nuque rose, courte et grasse ;
Mais un, entre autres, me troubla.*

VERLAINE FETES GALANTES

Le palais Longchamp, à Marseille, dans les Bouches-du-Rhône, est situé dans le 4^e arrondissement. Il est composé de trois entités : au centre, un château d'eau édifié pour la commémoration de l'arrivée à Marseille des eaux de la Durance de part et d'autre duquel se trouvent reliés par une colonnade semi circulaire le musée des beaux-arts et le musée d'histoire naturelle.



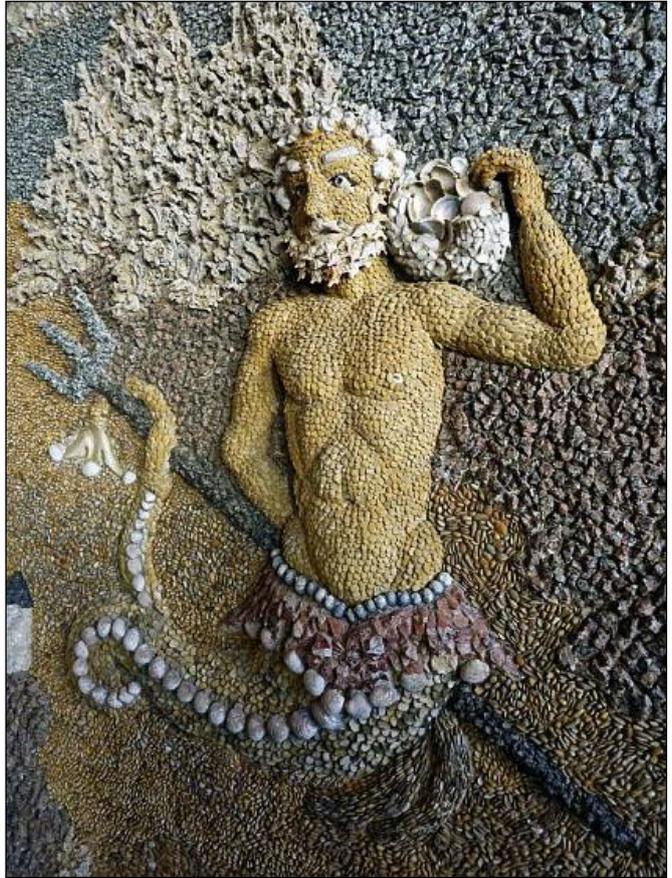
On ne parle plus de « congélations », comme au temps du Grand Roi, mais les stalactites sont bien présentes.

Les Jardins de la Fontaine, à Nîmes, dans le Gard, sont élaborés autour de la source nîmoise originelle dédiée à *Nemausus*. Au XVIII^{ème} siècle, les travaux visant à réguler le débit de la source ont mis au jour de nombreux vestiges de l'époque romaine : un sanctuaire dédié à Auguste, un théâtre antique...

Les jardins ont été réalisés en 1745 sur la base de ces vestiges. Le projet fut mené par Jacques Philippe Mareschal, ingénieur militaire du Roi Louis XV et directeur des fortifications de la Province de Languedoc.



Le nymphée du château de la Mogère, à Montpellier, dans l'Hérault, a été construit en 1715. Ce château est une « folie » caractéristique de ce pays.



Érigé au XV^{ème} siècle, le manoir familial de la Bastie d'Urfée, à Saint-Etienne-le-Molard, dans la Loire, à l'origine de style médiéval, a par la suite été transformé par Claude d'Urfé (1501-1558), ambassadeur de François I^{er} à Rome, pour le concile de Trente, puis gouverneur du Dauphin. Il s'inspira de ses séjours en Italie et des réalisations royales pour aménager dès 1535 sa demeure en un joyau de la Renaissance italienne et française (art nouveau du XVI^{ème} siècle) et devenir le fleuron du Forez.

La grotte, ou Salle des Rocailles, occupe la moitié environ du rez-de-chaussée du bâtiment central et s'ouvre sur la cour

d'honneur par cinq baies cintrées, écussonnées à la clef et séparées par des pilastres à larges cannelures qui soutiennent une corniche saillante. La baie centrale est flanquée de piliers engagés cannelés où sont juchés deux bustes d'empereurs romains.



Le nymphée a été restauré en 2008. Le gros des travaux visait le plafond et l'équipe a dû faire appel à des rocailliers italiens seuls capables d'effectuer le badigeon à la chaux et le collage (à la peau de lapin) des coquillages.

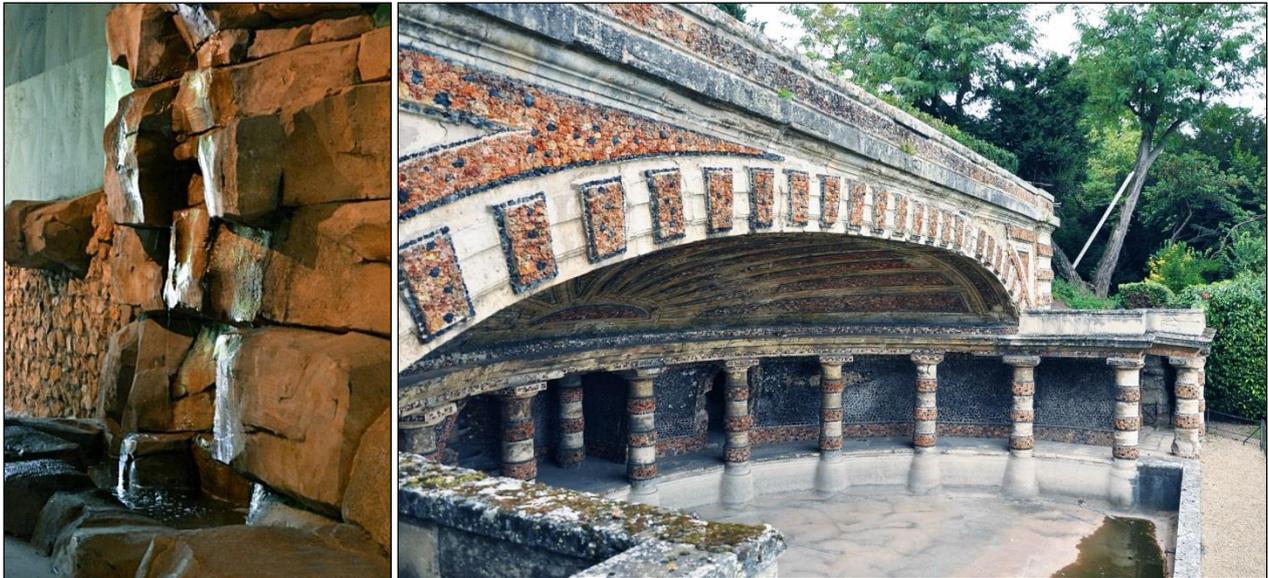
Dans le XII^{ème} arrondissement de Paris, un chemin de fer relia la place de la Bastille au bois de Vincennes et à Saint-Maur de 1858 à 1970. Aujourd'hui les anciennes voies ont été reverdiées pour la promenade plantée, tandis que le viaduc des Arts est investi par des artisans d'art. Nettoyées, restaurées, les 71 arcades accueillent désormais sur 1,5 km les ateliers et les espaces de vente d'ébénistes, de sculpteurs, de tapissiers etc.

La Promenade plantée a été aménagée à partir de 1988 sur l'ancienne voie du chemin de fer qui reliait la place de la Bastille à Saint-Maur jusqu'à 1970. Elle en a gardé les infrastructures d'origine : les viaducs, les tunnels, les tranchées. Le tunnel de Reuilly a été orné dans le goût des nymphées du XVII^{ème} siècle.



Le seigneur de Bertin rencontre Soufflot à Lyon alors qu'il est intendant général. Les deux hommes se lient d'amitié. C'est donc tout naturellement vers lui que Bertin se tourne lorsque se pose des problèmes de ravinement des eaux dans son magnifique jardin sis à Chatou, dans les Yvelines. Soufflot propose de capter les eaux, de les réunir en une pièce d'eau et de les acheminer vers un nymphée. Le nymphée de Soufflot a donc un double rôle : utilitaire et ornemental.

Il a la forme d'une grande coquille Saint-Jacques renversée supportée par dix-huit colonnes incrustées de décorations et est réalisé dans des matériaux modestes, comme les scories de forges, imitant parfaitement les matériaux nobles tels que le marbre. La coquille s'ouvre sur un bassin de proportion identique. Au fond et au centre de la grotte, se trouve une niche garnie de coquillages. La nymphe qui l'habitait mais qui a disparu, représentait Mme de Pompadour, protectrice de Soufflot et de Bertin. Elle retenait du pied une coquille ou une urne d'où s'écoulait l'eau des sources.



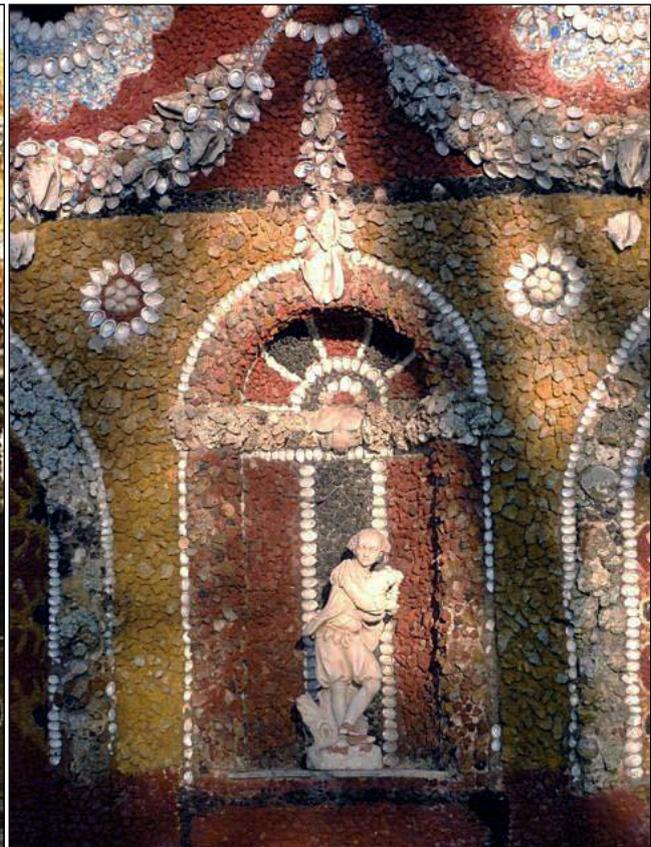
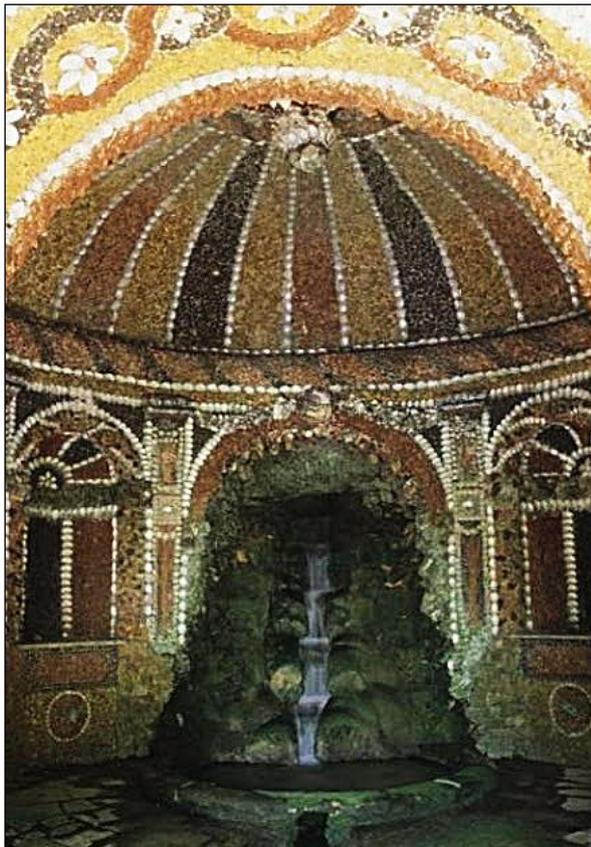
La grotte aux Coquillages est un vestige de la fin XVII^{ème} - début XVIII^{ème} siècle, situé au cœur du domaine de Piédefer à Viry-Châtillon, dans l'Essonne.

La construction de la salle voûtée daterait de 1674, mais son ornementation de rocaille aurait été constituée après 1692. A cette date, la fortunée Madame Despinville, déjà propriétaire de terres à Viry et de propriétés à Chamarande, achète le domaine de Piédefer. Son frère, Michel Poncet de La Rivière, évêque d'Uzès (Gard), aime y séjourner. Après des travaux dans le jardin à la française, dont une partie subsiste encore, il se met à décorer la grotte de coquillages et de rocailles. En 1929, le domaine est racheté par la mission des pères du Sacré-Cœur pour en faire un lieu d'enseignement. Jusqu'en 1992, date à laquelle la mairie en devient propriétaire, la grotte sera... la chapelle aux coquillages.



Le château d'Echarcon, lui-aussi dans les Yvelines, à l'architecture sobre, est implanté au centre d'un parc. La façade du corps de bâtiment est rythmée par des pilastres à chapiteaux doriques. Les deux ailes, plus basses, sont dotées d'un toit

plat. Le parc conserve un nymphée édifié au XVIII^{ème} siècle, richement décoré et composé d'un mur de meulière, de cailloutis, de coquillages et d'une rocaille. Cet ornement comporte trois baies, l'ouverture centrale donnant accès à une grotte, et les deux autres étant ouvertes sur les jardins.





Le château de Leyrit, à Auvers-sur-Oise, Val-d'Oise, possède un nymphée de plan circulaire, probablement construit au XVII^{ème} siècle pour un commanditaire italien. Il comporte dans l'ovale central des panneaux, un monogramme de style XVIII^{ème} siècle attribué au prince Louis-François de Bourbon-Conti, propriétaire du château à partir de 1765.



FORTERESSES

Il est incontestable que la verticalité de la paroi, donc, sinon son inaccessibilité, du moins sa difficulté d'approche, a été de tous temps perçue comme la première des forteresses. Une échelle que l'on retirait d'en-haut, une murette grossière, étaient déjà des éléments de défense passive faciles à mettre en œuvre, mais qui n'ont pas laissé de traces.

Nous exempterons les spoulgas du Sabartès et les châteaux des grès vosgiens, qui sont traités ci-après. On peut dire qu'il y a deux types de forteresses, celles qui sont entièrement incluses dans la roche et celles qui s'élèvent sur la roche au prix d'enlèvements et d'édifications partiels. Toutes ont été gratifiées par la voix populaire du titre de « nids d'aigles », ce qui rend bien compte de leur situation entre ciel et terre.

Au sud du département de l'Ain, près de Virignin, le Rhône a traversé un chaînon calcaire où il a creusé une belle cluse : le défilé de Pierre-Châtel. La grotte fortifiée au XVI^{ème} siècle se trouve au pied des falaises.

L'intérêt de Pierre-Châtel n'est pas tant dans cette fortification pourtant remarquable, mais dans le fait qu'elle a été « enjolivée » deux siècles plus tard. En août 1744, Louis XV tomba gravement malade à Metz, où l'on crut qu'il allait mourir. Pour fêter sa guérison, le jeune comte de Seyssel qui était fort redevable au roi, donna une grande fête dans la grotte fortifiée qu'il fit « réaménager ». Loin de respecter la belle architecture existante, il fit recréer la façade où furent peintes de magnifiques fausses fenêtres et fausses balustrades. Les deux tours centrales furent coiffées d'un toit pointu en bois. Extérieurement, il en résulte un château d'opérette ou de décor en carton-pâte !



Avec une longueur de 40 m, quatre tours et trois courtines, la façade est exceptionnelle. Sa mauvaise « restauration » cache la belle architecture Renaissance visible à l'intérieur.



1-L'aile orientale avec l'escalier et la porte d'accès au corps central. L'absence d'opes sur le corps central montre qu'il n'y avait pas d'étages. Les opes de la courtine montrent qu'il y avait des balcons pour desservir les six meurtrières et les cinq créneaux qui ont été condamnés.

2-3-La forme des meurtrières est typique des armes à feu. Elle permet de dater le fort du XVI^{ème} siècle.

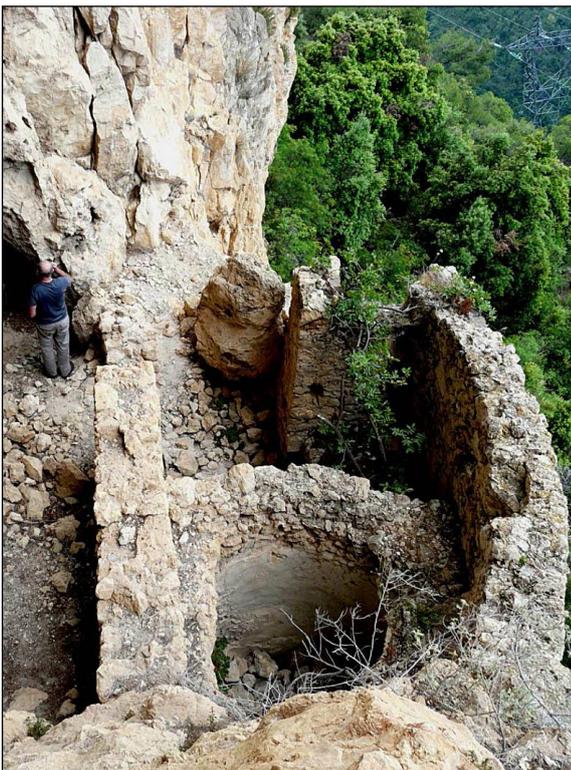
La balma dei pagnas (paiens) s'ouvre au pied des falaises en rive droite du Redebraus à Touet-de l'Escarène, dans les Alpes-Maritimes. Les murs de cette fortification se dressent sur une vire accrochée une dizaine de mètres au-dessus du pied de la falaise. Son accès se fait aujourd'hui grâce à une escalade et une traversée au-dessus de 6 mètres de vide qui conduisent à une porte précédée de 3 ou 4 petites marches creusées dans le roc. Cette porte qui n'a que 1,60m de hauteur s'ouvre sur une avancée de la fortification, sorte de bastion qui s'est adapté à la forme du rocher. Au-dessus d'elle, une meurtrière permettait d'en défendre l'accès et de flanquer la muraille. Passée la porte d'entrée, on découvre les vestiges d'une deuxième muraille.

Au-delà, on débouche sur une vaste terrasse naturelle qui précède deux cavités évidant la falaise. À l'origine, ces cavités étaient certainement entièrement naturelles, mais, elles ont été retaillées. L'approvisionnement en eau était assuré par une vaste citerne d'un peu plus de deux mètres de diamètre et d'une capacité de plus de 6m³. Cette citerne n'est pas creusée dans le roc, mais elle est bâtie et l'enduit d'étanchéité qui en recouvrait la paroi intérieure est encore bien conservé. Au S.O. de la citerne, des marches taillées dans la paroi permettent d'atteindre une seconde terrasse rocheuse située 3m plus haut et elle-même bordée par un mur de défense. Deux meurtrières y sont encore visibles.



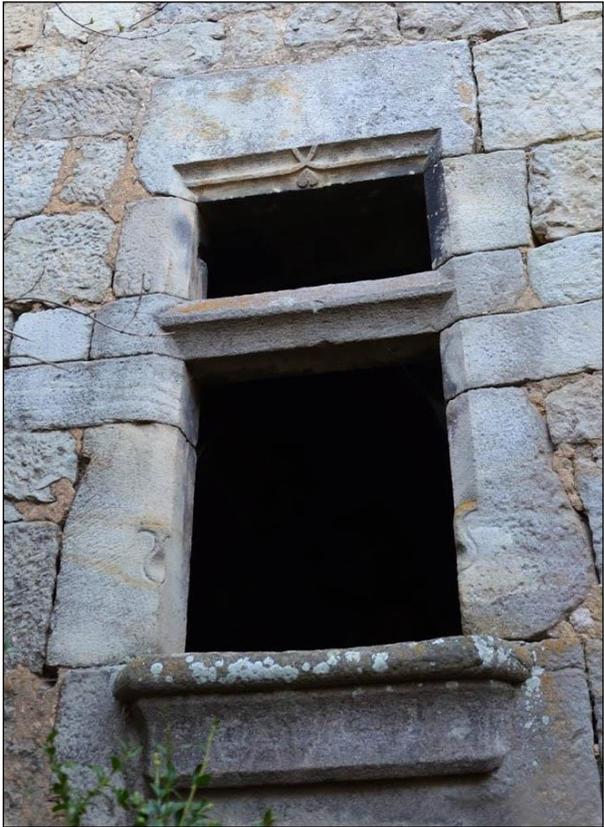
La fortification vue de la grotte. Au fond, on distingue le bastion. On distingue aussi les deux murailles endommagées par un éboulement. La muraille intérieure a été percée de portes, elle permettait de soutenir une terrasse. A droite, les marches menant à la terrasse supérieure.

À l'est de la forteresse, les vestiges d'une tour circulaire seraient l'abside d'une chapelle.



Vue à partir du rocher au centre de la forteresse. On distingue bien le crépi intérieur de la citerne, le bastion d'entrée et les deux murailles. Le tout était vraisemblablement recouvert par une terrasse alimentant la citerne.

Les grottes fortifiées de la Jaubernie, à Coux, dans l'Ardèche, auraient servi de refuge aux Huguenots pendant les guerres de religion. En l'absence de données fiables, on peut dire au vu des photos que c'est un habitat médiéval du XIV^{ème} siècle, défensif, avec des meurtrières, une porte voûtée style poterne et des petites bretèches/retraits, habitat remanié et modernisé à la Renaissance. La défense pouvait se faire par les embrasures médiévales conservées, et on peut observer sur une bretèche, deux orifices circulaires creusés au XVI^{ème} pour laisser passer des arquebuses en cas d'attaque.





Fondé au XII^{ème} siècle, le fort de la Roque-Gageac, en Dordogne, a été en partie construit dans un auvent naturel de la falaise. À l'abri d'une double enceinte, ni les Anglais, pendant la guerre de Cent Ans, ni les protestants, pendant les guerres de Religion, ne réussirent à le prendre d'assaut, peut-on lire un peu partout, sans savoir s'il a vraiment été assiégé. En janvier 2010, un pan de son plafond s'est effondré, entraînant la chute d'une partie du mur de la courtine ; ce n'était pas la première fois qu'un tel accident se produisait à l'époque contemporaine, car il y avait déjà eu des effondrements en 1920, 1957 (trois morts) et 1994. Après des travaux de consolidation, le site n'a pas été pour l'instant rouvert au public.



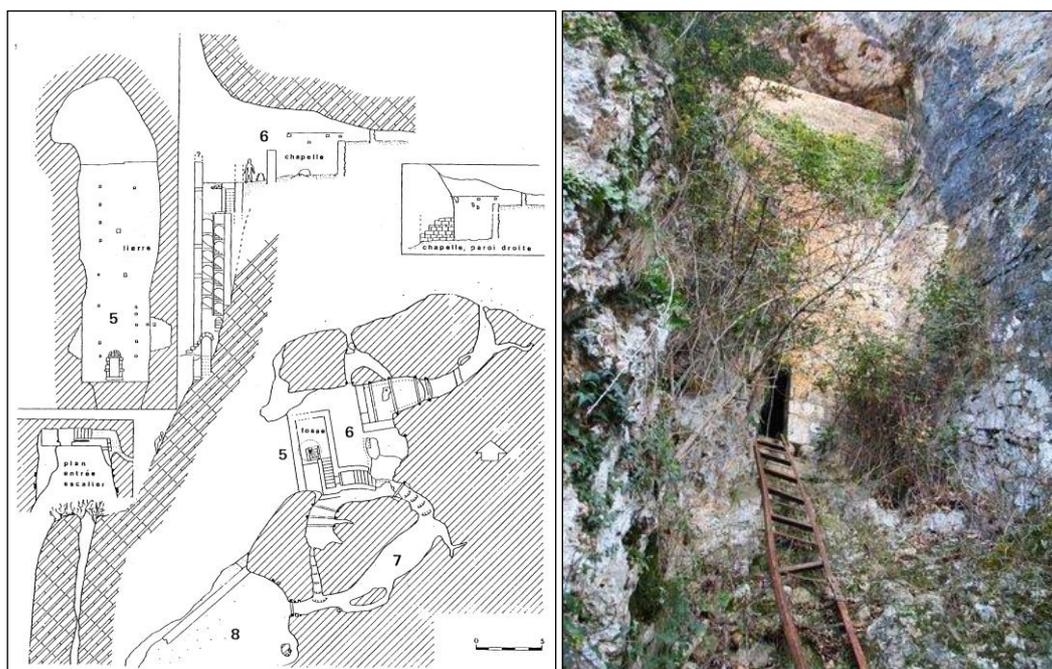
Les escaliers modernes épousent le tracé des escaliers médiévaux.

En 1178, la châtelainie de Saint-Céré, dans le Lot, dont dépend Autoire, passe dans les possessions des vicomtes de Turenne. C'est probablement à cette date que le château dit « des Anglais » commence à être construit par le baron de Castelnau-Gramat sous la forme d'un abri sous roche fortifié accolé à la falaise.

C'est une forteresse à moitié troglodyte. L'ensemble fortifié avait une façade d'environ 200m et 30 à 40m de profondeur placé contre la falaise haute de 50m. Il était réparti sur trois terrasses en escalier. Il possédait quatre tours dont il ne reste que la base. La tour nord avait une poterne. Une grotte fortifiée dès le XII^{ème} siècle faisait partie de l'ensemble défensif.



Dans la vallée de la Neste, Lortet, Hautes-Pyrénées, est limité à l'ouest par le plateau de Lannemezan et à l'est par des reliefs calcaires culminant à 805m. Située au pied de la falaise existe un ensemble troglodytique défensif médiéval. Il est organisé autour de la « Tour-escalier », élément majeur de l'ensemble fortifié. Le bâtiment, en petit appareil de pierres taillées (calcaire local), mesure en façade 5,80m de large sur 16,80 de haut. Il est construit dans une cheminée naturelle. L'escalier intérieur lui-même débute par deux volées droites, puis par un escalier à vis sur 7,80m de haut. Outre le système défensif lui-même, le site comprend aussi une chapelle mi-construite, mi-taillée dans la paroi. D'autres aménagements dans la falaise montrent que le site est un important système défensif édifié vers le XII^{ème} siècle (absence de documents écrits ; il a été trouvé quelques tessons de poterie médiévale atypique et un sous Louis XVI.



Tour-escalier et premier abri-sous-roche sur la vire, avec la chapelle semi-troglodytique.

(Photo Marie-Pierre MANET.)

Quand on va de Cabasse vers Carcès par la D13, dans le Var, un peu plus de deux kilomètres après Cabasse, une falaise se dresse sur la droite, de l'autre côté de l'Issole. Dans une fracture verticale, on peut remarquer le vaste orifice d'une grotte murée ; c'est l'Oustau dei Fado (la Maison des Fées) en Provençal mistralien.

Une petite porte d'entrée, haute de 1,5m permet de le franchir. Alors que tout le mur, d'une épaisseur proche de 60cm à la base, est en pierres de la région, l'arc clavé plein cintre de cette porte est en travertin et son appareillage montre une construction relativement moderne. Les linteaux de bois encore en place aux fenêtres le confirment. A l'endroit où a été érigé le mur, la voûte de la cavité est à 13m de haut. Le mur devait atteindre autrefois cette voûte, mais sa partie supérieure s'est écroulée et sa hauteur maximale n'est plus que de 12 mètres. Dans la partie basse du mur, de part et d'autre de la porte d'entrée, se trouvent deux meurtrières pour armes à feu.

La vaste crevasse qui constitue la grotte mesure 18 mètres de long. À l'endroit du mur, elle mesure un peu plus de 4 mètres de large, pour atteindre 5 mètres à certains évasements. Le sol est en pente et remonte de 4,5 mètres. Quant au plafond, il est très irrégulier. Haut de 13 mètres à l'endroit du mur, il s'abaisse ensuite, mais est crevé par deux cheminées naturelles. La plus haute, située au fond de la cavité, monte 11 m au-dessus du sol, soit 17,50m plus haut que l'entrée. Quand on pénètre dans la cavité, on voit trois poutres horizontales qui correspondaient à des planchers du deuxième et du troisième niveau. Les autres poutres ont disparu, mais des trous de boulin marquent leur emplacement. Les ouvertures dans le mur et la hauteur du plafond, indiquent qu'il devait y avoir un quatrième niveau. En éclairant en hauteur la cheminée terminale, on peut voir deux poutres inaccessibles coincées en travers à 7m de haut. Ces poutres correspondraient au cinquième niveau.

À l'extérieur de la construction, accrochée inexplicablement à la paroi presque verticale, se trouve une structure cylindrique en partie effondrée. On se demande comment elle tient, car à l'endroit où son mur s'est écroulé, on ne voit aucun creusement d'ancrage digne du nom dans la paroi ! De par ses dimensions, sa forme et les matériaux qui la composent, cette structure fait aussitôt penser à un four. L'examen de cartes postales anciennes montre que ce four s'intégrait dans une structure plus conséquente, aujourd'hui éboulée.

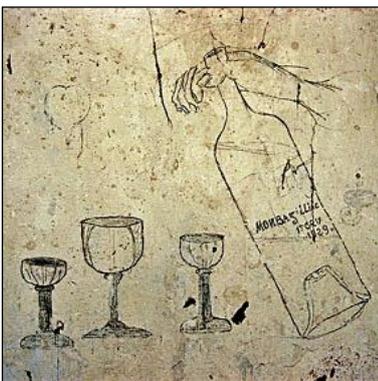




1-La façade vue de l'intérieur. La poutre du bas supportait le plancher du niveau 2, les deux poutres au-dessus celui du niveau 3. Les autres trous qui auraient pu marquer les niveaux 4 et 5 sont trop loin pour être vus en toute certitude.
2-Le four, aujourd'hui suspendu dans le vide.

DE GRAFFITI EN TAGS

Si l'on en croit Wikipedia, les graffitis (¹) sont des inscriptions ou des peintures réalisées sur des murs, des monuments ou des objets situés sur l'espace public. Les graffitis existent depuis des époques reculées, dont certains exemples remontent à la Grèce antique ainsi qu'à l'Empire romain et peuvent aller de simples marques de « griffées » à des peintures de murs élaborées. Dans les temps modernes, la peinture aérosol et les marqueurs sont devenus les outils les plus utilisés. Dans la plupart des pays, dessiner un ou plusieurs graffitis sur une propriété sans le consentement de son propriétaire est considéré comme du vandalisme, lequel est punissable par la loi. Parfois, le graffiti est employé pour communiquer un message politique et social. Il existe de nombreux caractères et styles de graffitis, cette forme d'art évoluant rapidement.



Tag stricto sensu.

Graffiti de la prison de la caserne Chanzy à Bergerac. Photo <http://prisons-cherche-midi-mauzac.com/des-prisons/les-graffiti-des-cellules-de-la-caserne-chanzy-a-bergerac-10940>

¹ . En toute rigueur, on devrait écrire : un graffito, des graffiti, mais cette règle n'est plus respectée actuellement, comme pour alto, tumulus, etc.

Le tag, lui, serait un graffiti exécuté rapidement, figurant une signature ou un signe de reconnaissance. Le geste est généralement très travaillé, à la manière des calligraphies chinoises ou arabes. C'est un logo plus qu'une écriture, et souvent, seuls les habitués parviennent à déchiffrer le nom qui est écrit. Les techniques utilisées sont généralement l'aérosol, le marqueur, l'autocollant (« sticker ») et, depuis la fin des années 2000, le pulvérisateur. Mais, à l'usage, il s'est installé une confusion, et graffiti et tag désignent souvent tout ce qui est tracé sur les façades des lieux publics ou non, ainsi que sur des objets, comme les rames de métro, les véhicules automobiles, etc.

La fresque, quant à elle, est un travail de commande, exécuté avec des procédés qui assurent une grande tenue dans le temps.



À l'origine, une fresque est une peinture réalisée directement dans le « frais » d'un enduit qui n'est pas complètement sec. Par extension, elle désigne toutes les peintures murales décoratives exécutées à la demande, quelle que soit la technique utilisée. Ici, la « fresque du dragon » de l'église de Neuve, en Mayenne. Photo www.pedagogie.ac-nantes.fr/58803782/0/fiche_ressourcepedagogique/&RH=1213693327783

Dans le cadre de ce travail, nous nous intéresserons à tout ce qui est tracé dans le monde souterrain, mais aussi à ce qui est fait en l'absence de l'accord du propriétaire des lieux. En effet, cette pratique est vécue comme transgressive par les graffeurs et tagueurs ; de plus, les œuvres produites ont volontairement un caractère éphémère, même si le sous-sol est un bon milieu conservateur.

On trouve des graffitis partout, sur tous les monuments, parfois très anciens, mais aussi dans des endroits abrités de la lumière, de l'humidité et peu décorés, tels que les cellules de prisons, les cellules monacales, les casernes, les cales des bateaux, les caves, les catacombes, etc. De plus, certains meubles en bois sont souvent gravés d'inscriptions : tables et bancs d'écoles, portes de toilettes publiques.

Le graffiti urbain se développe souvent dans un contexte de tensions politiques : pendant les révolutions, les guerres, les occupations territoriales. Vers la fin des années 1960 et dans plusieurs pays des deux côtés de l'Atlantique, du fait notamment de la disponibilité d'aérosols de peintures originellement destinées à la peinture d'automobiles, une partie des graffitis a gagné une vocation esthétique.



Pendant le mandat de Nicolas Sarkozy, président de la République française (2007 – 2012) Photo <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/croix-rousse-alternative/tag/sarko/>

Le mouvement nord-américain a été très spectaculaire dans le métro de New York dont les rames se sont subitement couvertes de noms. En quelques années, ces tags sont devenus de véritables typographies ; leurs auteurs ont décliné l'écriture de leurs messages avec des caractères originaux, afin d'en augmenter la visibilité, ou d'en développer le style. Le but du graffiti nord-américain était au départ d'obtenir la célébrité, la reconnaissance des autres tagueurs ou graffeurs. Puis, la simple affirmation d'une identité s'est doublée d'ambitions plastiques, qui se sont révélées être un autre moyen de se faire remarquer : ce n'est plus seulement le graffeur le plus actif ou celui qui prend le plus de risques qui obtient une forme de reconnaissance, mais aussi celui qui produit les œuvres les plus belles. Très rapidement, des styles standardisés et des pratiques apparaissent. Des groupes, comme la ville de New York en a toujours connu, se forment et permettent aux graffeurs de s'unir pour exécuter des actions spectaculaires (peindre plusieurs rames d'un train par exemple), pour ajouter un nom collectif à leur nom individuel mais aussi pour s'affronter entre groupes, de manière pacifique ou non. Ces groupes sont souvent constitués par origines ethniques et ont pour noms des acronymes en deux ou trois mots : Soul Artists, The Crazy Artists, etc.

En 1973, le New York Magazine lance le concours du plus beau graffiti du métro. Au milieu des années 1970, la culture du graffiti est plus ou moins figée dans son fonctionnement et dans ses productions. La culture hip-hop émerge du graffiti mais aussi d'autres formes d'expression nées en même temps : une nouvelle danse plutôt acrobatique (break dance), un genre musical à base de textes parlés (rap), de mixage de disques (deejaying), (scratch) et de fêtes en plein air (sound systems).

À la fin des années 1970, le graffiti dans le métro est sévèrement réprimé et il commence à se déplacer sur les murs des quartiers défavorisés de la ville avant d'essaimer dans d'autres grandes villes américaines et dans diverses grandes villes européennes.

C'est à cette époque aussi que le milieu de l'art commence à s'y intéresser. Des graffeurs « légendaires » peignent sur des toiles et exposent leur travail dans des galeries telles que la Tony Shafrazi Gallery ou la Fun Gallery de Patti Astor, la galerie Fashion Moda ou encore la Galerie Sydney Janis. Des peintres qui ne sont pas spécialement issus des quartiers défavorisés de New York et qui ont généralement suivi un cursus classique en Arts ou en communication visuelle, intéressés par l'idée d'un art urbain ou d'un art clandestin, s'associent aux graffeurs ou s'approprient leur pratique.



Mai 68. C'est une référence au général De Gaulle, alors président de la République, qui avait utilisé le mot suranné de « chienlit » pour qualifier le mouvement des étudiants.

A Paris, en 1960, Brassai publie le livre « Graffiti, fruit de trente ans de recherches », régulièrement réédité, qui propose le graffiti comme une forme d'Art brut, primitif, éphémère. Picasso y participe. C'est sans doute la première fois que l'on évoque le graffiti comme un art. Dans la foulée de Mai 1968, les messages politiques de la rue parisienne gagnent en poésie et en qualité graphique. Ils sont notamment le fait d'étudiants en philosophie, en littérature, en sciences politiques ou en art et font souvent preuve d'humour absurde ou d'un sens de la formule plutôt étudié. Ces slogans sont indifféremment écrits au pinceau, au rouleau, à la bombe de peinture (plus rare) ou sur des affiches sérigraphiées. C'est de cet affichage sauvage et militant que naît une tradition parisienne du graffiti à vocation esthétique.



Travail au pochoir. Photo

<http://expotempo.blogspot.fr/2010/11/celebre-pochoir-et-rennes-ny-echappe.html>

Pour se faire connaître, les groupes de musique Punk parisiens utilisent la bombe de peinture, le pochoir, les marqueurs au début des années 1980. Leurs références artistiques sont le mouvement Dada ou CoBrA (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam) et la scène Punk : The Ex en Hollande, The Clash à Londres ou Berurier Noir en France. La Force Alphabétique avec les Crime Time Kings et les Bad Boys Crew sont les pionniers du graffiti contemporain à Paris, à l'aide de pochoirs ou en wild style. Au tout début des années 1980, les premiers « pochoiristes » comme Blek le rat (premier pochoir en 1981 à Paris) ou Jef Aérosol (premier pochoir en 1982 à Tours) continueront sur le même principe.

En 1982, pour annoncer leur « premier supermarché de l'art », Roma Napoli et JJ Dow Jones du Groupe Dix10 placardent dans le quartier Beaubourg de grandes affiches aux personnages de Comic's ; vingt ans plus tard, toujours actifs, on les retrouve dans le mouvement Une nuit. Outre les pochoiristes, de nombreux artistes s'intéressent à l'art urbain et clandestin, comme Gerard Zlotykamien, qui peint des silhouettes évoquant les ombres macabres restées sur les murs d'Hiroshima ; Jérôme Mesnager, auteur d'hommes peints en blanc qui courent sur les quais de la Seine ; les

VLP (Vive La Peinture), qui investissent les palissades autour du trou des Halles en les recouvrant de fresques sauvages aux couleurs hyper-vitaminées. C'est aussi l'époque de la Figuration libre, une époque de créativité joyeuse et humoristique, née du Pop'art, de Bazooka, du vidéo clip, du graffiti, souvent présente dans la rue, avec Robert Combas, Les Frères Ripoulin (qui peignaient sur des affiches posées clandestinement), du groupe Banlieue-Banlieue qui commence ses actions en 1982 avec des performances pendant des expositions-concerts et colle en banlieue d'immenses fresques peintes sur papier kraft. Daniel Baugeste, Kim Prisu qui colle des petits originaux sur les murs et Claude Costa (qui se faisaient enfermer la nuit dans le métro pour pouvoir en détourner les affiches), Hervé Di Rosa, Speedy Graffito, Paëlla Chimicos, Nuklé-Art, sont également actifs à cette époque. Outre la rue, les catacombes de Paris sont dès le départ aussi un lieu important du graffiti.



Blek le rat est le pseudonyme de Xavier Prou. Graffeur pochoiriste français, il est l'initiateur de l'art urbain. Né en 1951, il est reconnu au niveau international comme un des pionniers du Street Art. Photo www.voelklinger-huette.org/fr/patrimoine-culturel-mondial-voelklinger-huette/projets-dartistes/blek-le-rat/

En banlieue parisienne, le groupe TAS (Terrorist Art System) se crée en 1987. Il comprend cinq pochoiristes (Azot, Mad, Monzon, Jenlain et Snooker). Il devient très vite le premier groupe de pochoiristes international, sans pour autant négliger tags et graffs. Dès 1989, Monzon crée le premier d'une nouvelle vague de pochoirs : le pochoir hip-hop, appelé ainsi en référence à la culture du graffiti américain dans lequel la propagande générale de la Zulu prétend l'intégrer, faisant le lien entre le mouvement anglais basé sur les pochoirs et le mouvement américain, basés sur le lettrage aérosol.

Le graffiti « new-yorkais » apparaît en France dans la foulée des premiers pochoirs, dès 1982-1983, avec des artistes comme Spirit, Darco, Bando, Psychoze, Blitz, Lokiss, Scipion, Skki ou encore Saho, Boxer, Nasty, Sino, Shuck 2. Vers 1986-87, le graffiti « new-yorkais » et sa culture hip-hop prennent définitivement le pas à Paris sur les formes plus proches du monde de l'art contemporain, lequel retourne, sauf exception, à ses galeries. À Paris, le graffiti new-yorkais se trouve des lieux privilégiés comme les quais de la Seine, les palissades du Louvre ou du centre Georges-Pompidou, le terrain vague de Stalingrad / La Chapelle, puis s'étend progressivement aux

cités des banlieues où la culture hip-hop trouve son second souffle en devenant plus populaire et moins bourgeoise. Paris attire de nombreux graffeurs européens mais aussi américains.

Lorsque le graffeur a le temps, sur des spots légaux (murs d'expression libre, festivals, commandes professionnelles) ou non, situés dans des usines désaffectées, sous des ponts ou dans des terrains vagues, il peut laisser libre cours à la technique et aux finesses du graffiti en réalisant des pièces de façon individuelle ou en groupe. Dans ces cas-là, le travail des couleurs et des formes n'est plus contraint par le temps comme dans l'action illégale. Le style individuel de l'artiste se révèle tout comme l'époque déterminant ce style. Concernant les styles les plus couramment utilisés, on peut citer le Wildstyle (dans lequel les lettres sont difficilement lisibles, abstractivées, enchevêtrées et décoratives), la 3D (mise en relief et éclairage de lettres), l'Ignorant style (dans lequel des graffeurs expérimentés tentent de reproduire des effets de débutant et ou le second degré est de mise)...



Des lettres abstractivées, le Wildstyle. Asher, à Nantes. Photo www.fatcap.org/graffiti/48298-asher-nantes.html

Certains graffiti-artists peignent peu de lettres et se spécialisent dans le dessin de décors figuratifs ou abstraits, ou bien de personnages. Le graffiti new-yorkais s'inspire de plusieurs arts dits « mineurs », tels que la bande dessinée, le tatouage et l'affiche.

Le tag a sa culture propre. Chaque tagueur a un pseudonyme et une signature (blaze) qu'il utilise pour revendiquer des œuvres ambitieuses mais aussi (plus couramment, car c'est plus facile), pour signaler sa présence dans un lieu et se faire connaître, transformant la ville en une sorte de jeu de piste et de stratégie géant. Un tagueur peut avoir plusieurs talents : une capacité à peindre dans des endroits difficilement accessibles, l'énergie et le culot suffisants pour écrire son nom partout (le vocabulaire consacré est explicite : « exploser », « détruire », « cartonner », etc.) ou encore un talent artistique véritable. Le but du tag est apparemment difficile à expliquer : adrénaline ? Célébrité locale ?... C'est la forme de graffiti qui déclenche le plus de controverses, notamment du fait de l'ampleur du phénomène mais aussi, sans doute, du fait qu'il est l'expression d'une culture bien définie. Pour certaines personnes, le tag est avant tout du vandalisme dont le but est alors la destruction ; ils peignent alors illégalement. Mais pour d'autres, le graffiti est un art de vivre, un loisir qu'ils pratiquent dans des terrains légaux, cette frontière entre ces deux faces est parfois inexistante : un graffeur ayant fait une superbe fresque colorée, dessinée, la journée, peut aller dans la rue et inscrire sa signature rapidement, illégalement pour qu'il puisse être reconnu. Cela fait partie d'un même ensemble, le tag et le graffiti (d'après Wikipedia).



Le graffiti new-yorkais s'inspire, entre autres, de la bande dessinée. Photo www.travelertrish.com/road/Week_11.html

TROGLODYTES

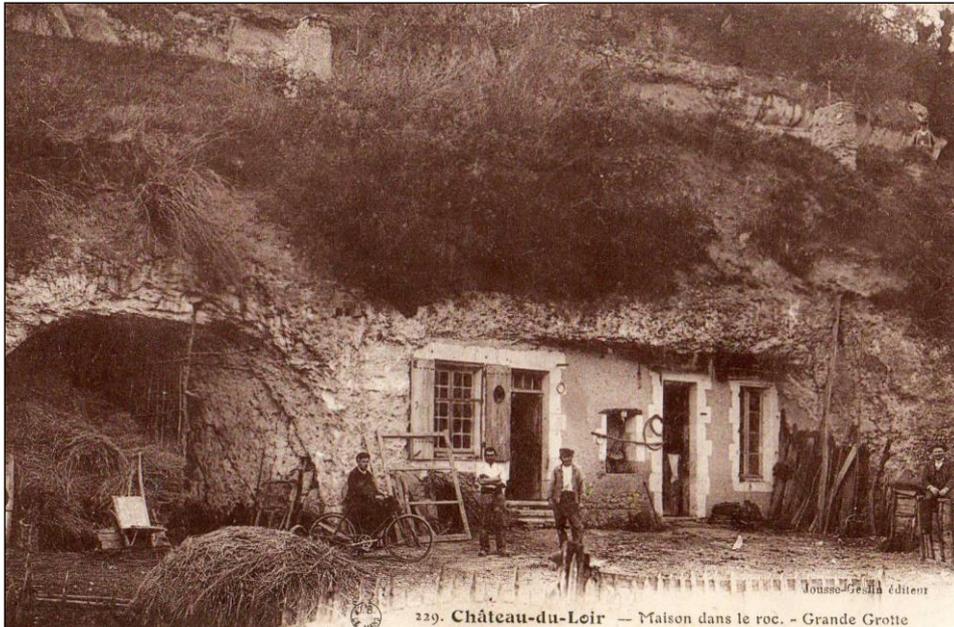
Depuis la Préhistoire, l'habitat troglodytique est une architecture, rudimentaire ou somptueuse, présente dans différentes traditions consistant à aménager des habitats souterrains ou creusés dans le rocher à flanc de montagne. Les maisons troglodytiques sont généralement creusées dans des roches sédimentaires (calcaires, mollasse, grès, tuf, loess...) ou volcaniques (cendres, tuf...) sous tous les climats. De l'abri sous roche au château ou à la cité souterraine, cette architecture a une fonction d'habitat temporaire ou permanent mais revêt traditionnellement d'autres usages domestiques ou agricoles et également, assez souvent, une fonction religieuse dans de multiples sociétés (Wikipedia).

« Vaste sujet ! » comme aurait dit le général de Gaulle même si, dans le cadre de cette recherche, nous le limitons à la France.

On pourrait postuler que le troglodytisme a connu et connaît trois périodes. La première, qui se perd dans la nuit des temps, est celle où l'occupation artificielle du rocher est quelque chose de naturel et somme toute banal, une utilisation judicieuse de l'espace et des avantages considérables qu'offre en quelque sorte le pré-bâti.

La seconde, qui n'a pas un point de départ très net, mais qui est surtout sensible à partir du XVIII^{ème} siècle, voit l'image de marque de l'habitation troglodytique se dégrader, assimilé à un archaïsme paupérisant, à telle enseigne qu'au XIX^{ème} siècle, le troglodyte est devenu un objet de curiosité que l'on couche sur les cartes postales et dont on parle dans la presse avec des accents d'ethnologue. C'est à propos de cette période que certains auteurs ont pu écrire que, pour l'opinion : « troglo = clodo ».

La troisième est née avec le regard différent porté sur les relations entre la vie et le milieu, ce qu'on appelle, pour faire simple, l'écologie. Les nouveaux troglodytes seraient issus des classes aisées, conquis par une façon de vivre « autrement ».

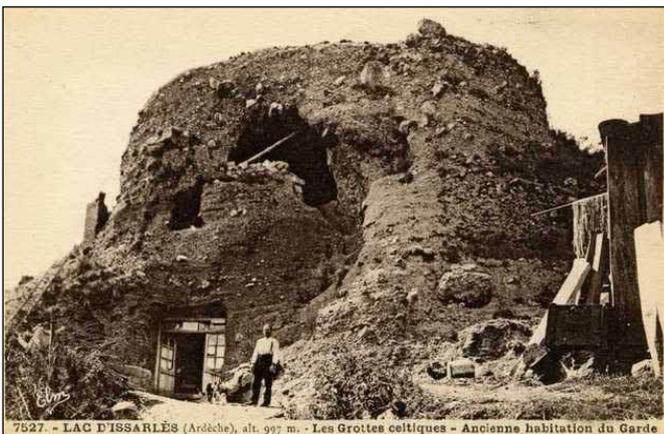


229. Château-du-Loir — Maison dans le roc. - Grande Grotte

Château-du-Loir, dans la Sarthe, est un des grands sites troglodytiques français. Cette carte postale, vers 1900, montre bien les caractéristiques de ce type d'habitation : fermeture de l'habitation par un mur avec des ouvertures maçonnées, tandis que les dépendances sont simplement creusées à l'air libre. Ce genre de photo est assez réducteur et il faut se méfier des apparences : si les « accessoires » sont disposés dans un certain fouillis, il faudrait comparer avec une ferme de plein air dans le même lieu à la même époque.

Le lac d'Issarlès, dans l'Ardèche, est un volcan de type maar, occupé par un lac de 90 ha et d'une profondeur de 138m. Les maars sont des cratères d'explosion, souvent rempli d'eau, comme les lacs Pavin, Bouchet, de Saint-Front. Le processus de formation est assez simple. Le magma, remonte des profondeurs dans une fissure et rencontre une nappe phréatique ou une rivière souterraine. L'eau se vaporise et si la vapeur ne peut pas s'échapper, la pression monte, monte... et tout explose !

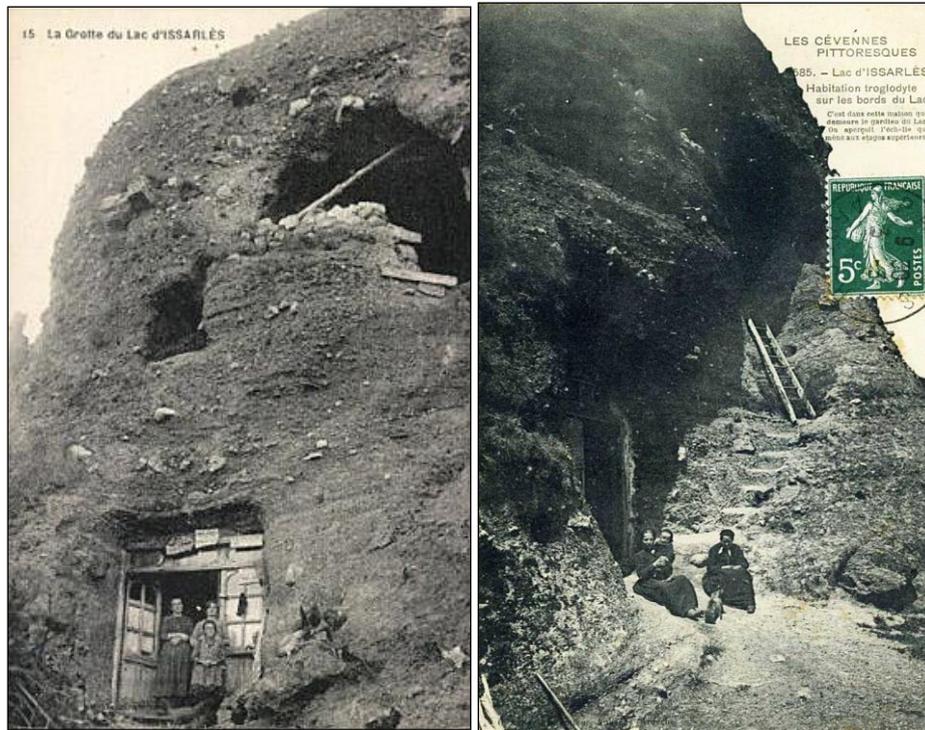
Près du lac, deux grottes sont creusées dans la falaise. La grotte supérieure a servi d'habitation au garde du lac jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Elle est aujourd'hui aménagée en musée relatant l'histoire de ses habitats troglodytes. Quant à la grotte inférieure, elle est restée en l'état. C'est un chemin parfaitement aménagé qui après 300 mètres de marche amène les visiteurs aux fameuses habitations. Personne ne se souvient de l'époque où ces grottes ont été creusées. Son dernier locataire a été Zéphirin Gardès et a quitté les lieux en 1928. Quelques écriteaux, accrochés au-dessus de la porte vitrée d'entrée appelaient les passants à la générosité : « Soyez généreux, le garde sera gracieux » ; « La fortune du garde est dans la poche du visiteur ». La pièce au-dessus, à laquelle on accédait par une échelle de bois posée à l'extérieur, servait de grenier et d'atelier de travail. Le garde y tenait son foin et son banc de sabotier. Les deux ouvertures, pratiquées dans l'épaisseur du plafond rocheux séparant les deux pièces, servaient de cheminées : l'une au foyer et l'autre au four installé dans la pièce supérieure. L'autre grotte située en dessous de la première, servait de cave au garde. Il y stockait ses filets et ses autres outils de pêche.



7527. - LAC D'ISSARLÈS (Ardèche), alt. 997 m. - Les Grottes celtiques - Ancienne habitation du Garde

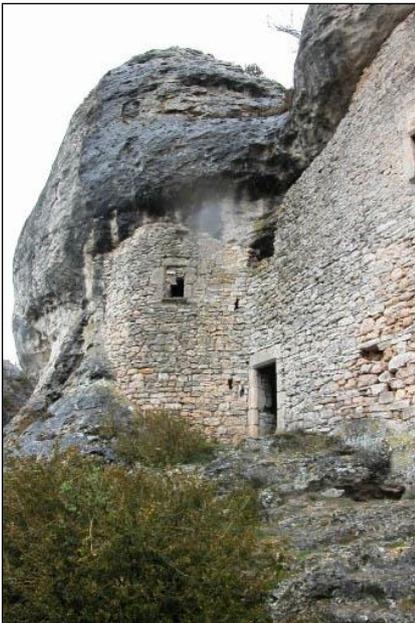


Habitation du Garde du Lac d'ISSARLÈS (Grotte)



Le texte de la carte postale est sans équivoque : « les Cévennes pittoresques » !

Le hameau des Baumes à Millau, dans l'Aveyron, s'accroche au flanc d'un chaos dolomitique du causse du Larzac, en bordure d'une éminence calcaire formée de rochers ruiniformes.



L'abri sous-roche a très certainement donné naissance au mas puis au lieu-dit qui porte aujourd'hui ce nom. Il ne semble pas antérieur au XV^{ème} - XVI^{ème} siècle. Il est ainsi qualifié de « borie » située « a las Balmas » dans le cadastre de 1528. Le domaine appartient alors à un tisserand et relève des bénédictins de Notre-Dame de l'Espinasse et de la commanderie hospitalière de Saint-Jean de Jérusalem, qui sont parmi les plus grands propriétaires fonciers des causses.

La façade s'impose se compose de deux tourelles semi-circulaires qui cantonnent un mur de moellons de calcaire, l'ensemble épousant au mieux les sinuosités du rocher. Un soubassement rocheux étroit, accessible par quelques marches taillées, forme un perron desservant l'unique porte qui était close par un vantail bloqué par une barre coulissant dans l'épaisseur du mur.

Des aménagements défensifs ont été ajoutés dans un second temps, dans la deuxième moitié du XVI^{ème} siècle, lors des guerres de Religions.



IV. Les grottes de Calès, à Lamanon, dans les Bouches-du-Rhône, à l'extrémité orientale du massif des Alpilles, sont un site d'habitat qui fut occupé de l'époque préhistorique jusqu'au xv^{ème} siècle. Elles se composent, sur plusieurs étages de la falaise, d'habitats troglodytiques creusés par l'homme. Ils servent soit de refuge, soit de résidence pérenne au cours des millénaires.

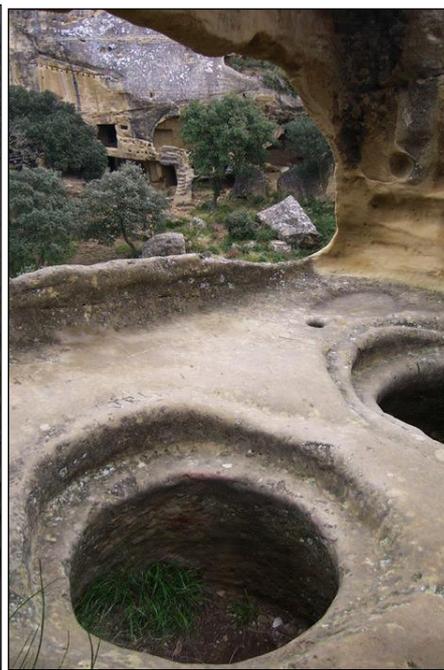
Ce site composé d'une série d'infractuosités creusées par l'homme jusqu'au sommet de la falaise a tout d'abord servi d'habitat ligure. On a identifié 58 cavités d'habitation dans le cirque et autant à l'extérieur du cirque. Les traces d'occupation s'étalent de la Préhistoire à la Protohistoire. On est en présence de la première génération des grands castra du Moyen-âge.

On y accède par d'étroits escaliers taillés dans le roc. Mais la présence de trous de boulins dans la falaise montre que

certaines excavations n'étaient accessibles que par des échelles. Les grottes furent habitées du XII^{ème} siècle jusqu'au XVI^{ème} siècle par une population qui a varié entre 120 et 220 habitants. Des rigoles creusées dirigeaient les eaux de ruissellement vers des citernes et des aiguiers. C'est de la dernière période d'occupation que datent les aménagements les plus sophistiqués avec cheminées, placards, tasseaux et feuillures de portes.



Pigeonnier.



Silos.

Le gouffre du Grand Caunet, à Roquefort-la-Bédoule, dans les Bouches-du-Rhône, s'ouvre par un orifice de 8m sur 5. De la lèvre de l'orifice on est impressionné par la majesté du gouffre où les cannelures de coulées de calcites fuient vers des profondeurs inquiétantes. Sur le côté sud-est, on ne peut manquer de voir la masse surprenante d'une cage d'escalier. Une désescalade de 4m permet d'arriver en haut de ces escaliers dont la partie supérieure a dû disparaître. Là, sur une hauteur de 7m, l'escalier se déroule dans une partie étroite, coincée entre les parois rocheuses. À -14m, on arrive sur la terrasse d'une maçonnerie de plus grande ampleur, aménageant une descente en colimaçon. À -21, on arrive à la base des escaliers, dans une petite cour où une porte permet d'accéder à l'autre partie du gouffre. On est surpris par de nombreuses niches de 20cm sur 20 et de 30 à 40cm de profondeur, aménagées dans la maçonnerie, à l'intérieur des escaliers et en façade. Il en a été dénombré plus de 70.

Faute d'archives ou d'écrits, l'origine de la construction des escaliers reste réduite aux hypothèses. Les fonctions de columbarium, puis de colombier ont été envisagées, mais les niches sont trop petites pour accueillir une urne, les niches dans l'escalier sont peu pratiques pour les pigeons et dans les deux cas, certaines niches de la façade sont difficilement accessibles. On a parlé de fromagerie, mais là encore, l'agencement et l'emplacement des niches ne s'y prêtent pas. Il y a eu encore l'hypothèse d'une glacière, les escaliers permettant de descendre à diverses profondeurs. Mais qui dit glacière dit source d'eau et bassins bien plats où faire former la glace en hiver, rien de tel en surface dans les environs du gouffre. De plus, les glacières étaient couvertes et aucune tuile n'a été trouvée lors des travaux de désobstruction. Autre hypothèse : exploitation d'un filon minier ; l'état des lieux ne s'y prête pas et d'autre part, pourquoi construire un

escalier une fois qu'on a atteint le fond de la veine ? Dernière proposition : l'occupation religieuse du gouffre, suggérée par les niches où l'on pouvait placer des lumignons, mais une telle occupation ne semble pas très catholique ! On a aussi émis l'hypothèse de lieu initiatique, ou de cérémonies pour les francs-maçons, mais il n'y avait de loge ni à Cuges, ni à Roquefort-la-Bédoule et le lieu était à plusieurs heures de trajet de Marseille.

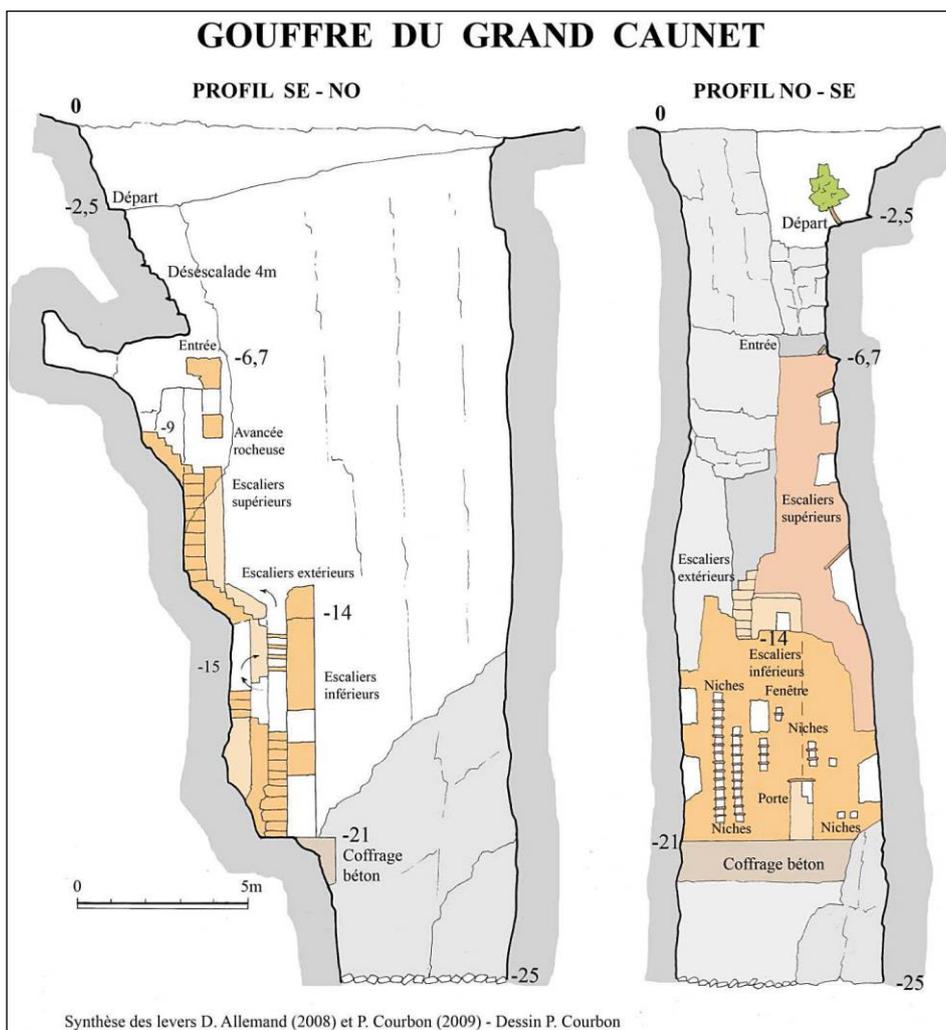


Partie supérieure des escaliers.

Détail de l'escalier.

Sur les 183 os d'animaux remontés lors des fouilles, seuls 2 appartenait à des pigeons, ce qui confirmerait que les escaliers n'étaient pas un colombier. La découverte d'ossements humains, 4m sous la base des escaliers a donné lieu à une datation par le radiocarbone qui les a situés dans une fourchette 1427- 1473. Il s'agirait d'un berger tombé au fond du gouffre, lors d'un incendie, avec une partie de son troupeau dont les ossements ont été retrouvés à proximité, avec du charbon de bois. Il y a eu aussi la découverte par des scouts d'une pièce de monnaie de 1627. Que peut-on en déduire avec certitude ?

Pour Denis Allemand et alii, la typologie de la construction : pierres mal équarries montées avec un faible mortier de chaux nous ramènerait à une période contemporaine ou postérieure au XVIII^{ème} siècle. Par comparaison avec d'autres constructions troglodytes, Paul Courbon pense que le XVIII^{ème} siècle est la datation la plus plausible.



Cliché de Denis ALLEMAND, montrant la façade de la partie inférieure des escaliers. On voit les curieuses niches aménagées dans la maçonnerie et dont certaines sont difficilement accessibles.

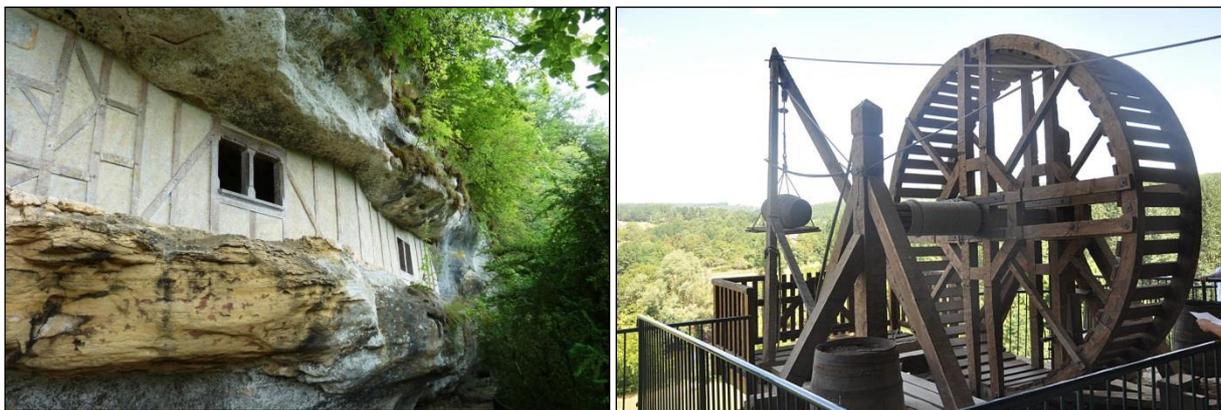
La chapelle monolithique de Gurat, en Charente, datant des XI^{ème} et XII^{ème} siècles, est percée dans le flanc de la colline, sur laquelle est bâti le village, avec la nef, le chœur et l'abside à voûte en berceau et le «larcosolium», sorte de caveau funéraire en forme de niche non loin des tombes rupestres.



Telle qu'on la voit aujourd'hui, dépouillée à l'extrême, c'est un morceau de rocher à l'état pur.

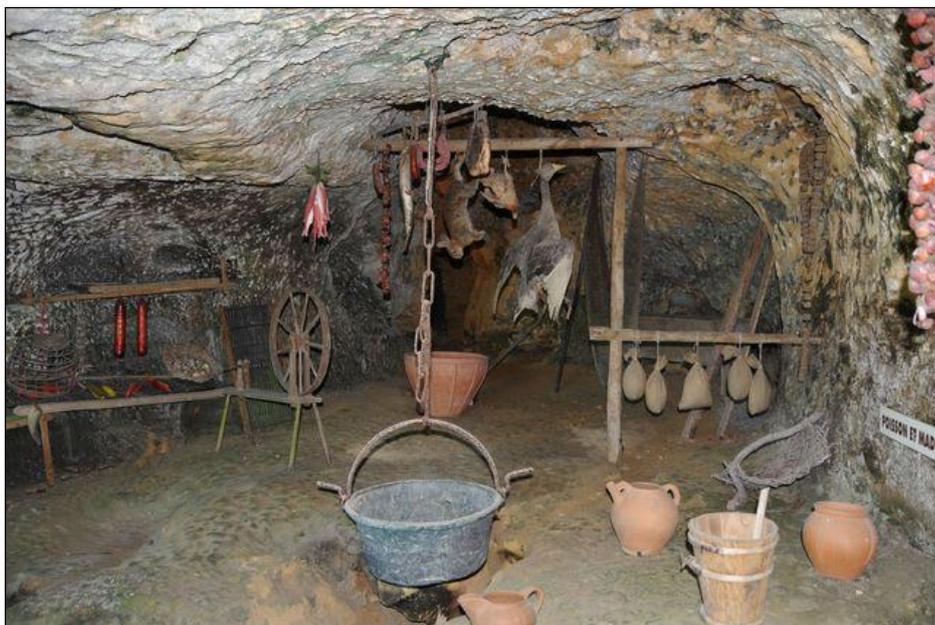
Le site troglodytique de la Roque-Saint-Christophe, à Peyzac-le-Moustier, en Dordogne, est connu mondialement. C'est une falaise calcaire dans la vallée de la Vézère, longue d'un kilomètre et haute de soixante mètres, dans laquelle de nombreux abri-sous-roche et terrasses naturelles, sur cinq niveaux, ont servi d'abris troglodytiques aux hommes de la Préhistoire puis de forts et de cités du Moyen-âge jusqu'à la Renaissance, en particulier contre les raids vikings ou pendant la guerre de Cent Ans. Les habitations, servant de refuge aux Huguenots, furent détruites pendant les guerres de religion en 1588. L'aménagement touristique permet de se faire une idée des habitations troglodytiques et montre quelques reconstitutions de machines de génie civil médiévales.





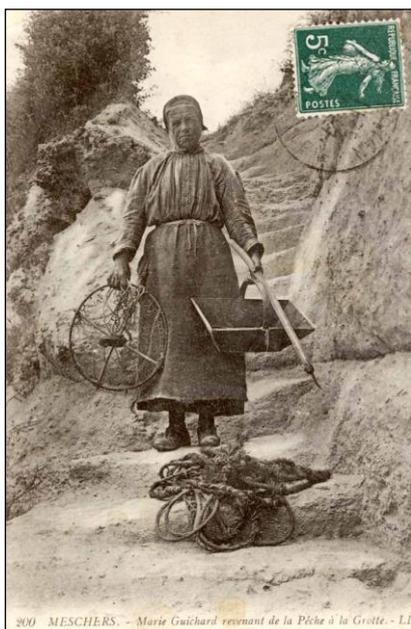
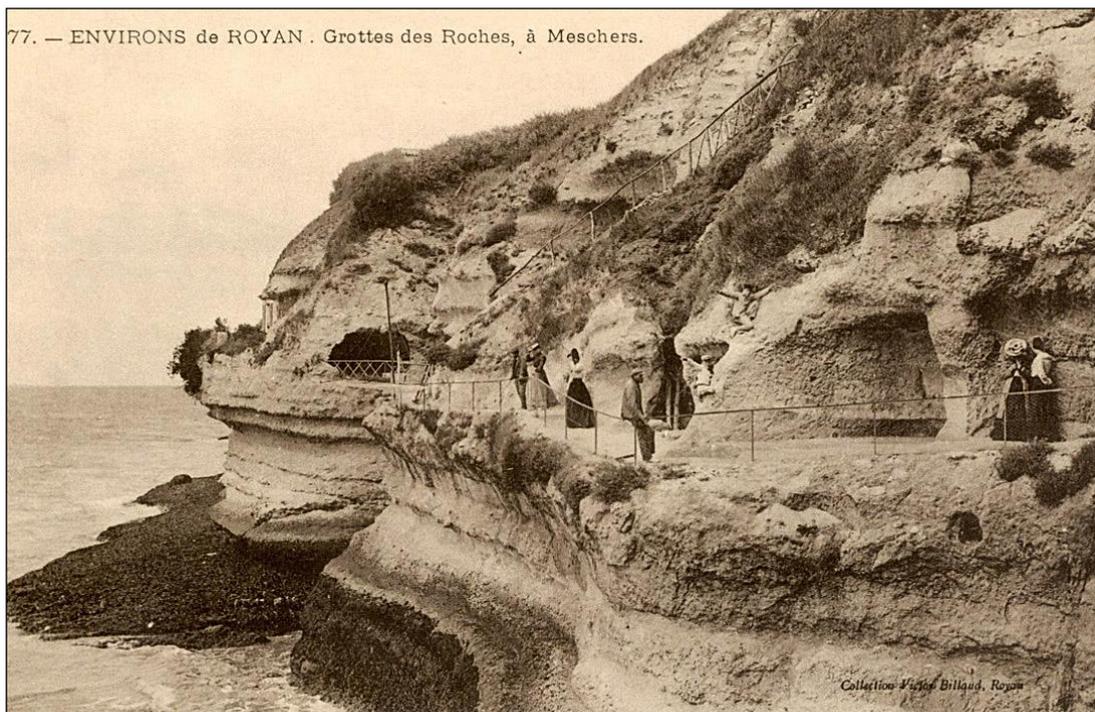
1-Reconstitution du cloisonnement.

Machine de levage sur le principe de la cage à écureuil. La force de l'homme, due essentiellement à son poids, est multipliée dans le 2-rapport du rayon de la cage au rayon du moyeu sur lequel s'enroule la corde (sur le même axe que la cage, à sa gauche).



Les grottes de Meschers, en Gironde, sont des habitations troglodytiques dans les falaises blanches, en rive droite de l'estuaire de la Gironde. À l'origine creusés par la nature, ces « trous » furent agrandis par l'homme pour devenir au XIX^{ème} siècle de véritables habitats troglodytiques. Certaines grottes sont encore occupées aujourd'hui et toutes ne sont pas visitables.





On entretient le souvenir de Marie Guichard, décédée en 1923.

Aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, alors que la commune est bouleversée par la grande vogue des bains de mer, les grottes sont soit des logements privés, soit des « guinguettes » où l'on vient se délasser après le bain. Certaines sont

transformées en résidences secondaires par de riches bourgeois (famille Hennessy, célèbres producteurs de cognac, par exemple...).

Le pigeonnier troglodytique de Cinais, en Indre-et-Loire, possède 180 trous de boulins carrés (emplacements de pigeons) sur 7 rangées et se situe au-dessus d'un abri troglodytique datant du XVI^{ème} siècle.



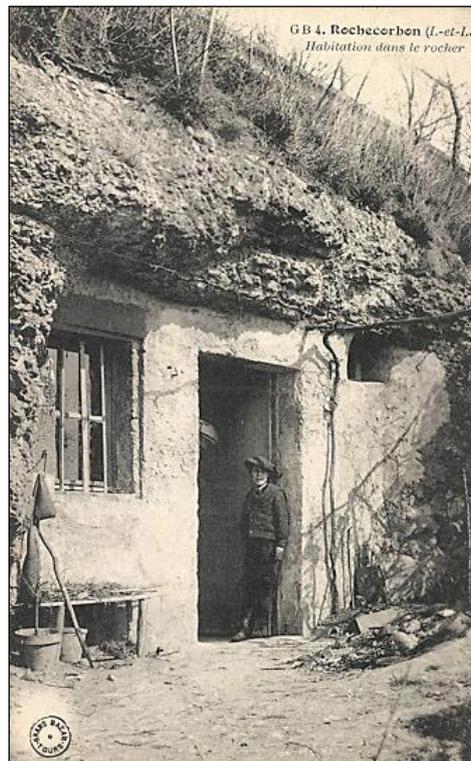
Rochecorbon, également en Indre-et-Loire, a un sous-sol essentiellement formé de tuffeau jaune. Son passé troglodytique se lit dans l'iconographie ancienne, mais il y a une résurgence actuelle très forte, notamment par les commerces et la vente immobilière.



Ces cartes postales ont circulé dans le premier quart du XX^{ème} siècle. Elles montrent l'importance d'une vie communautaire : l'on sort les chaises sur le pas de la porte et l'on bavarde.

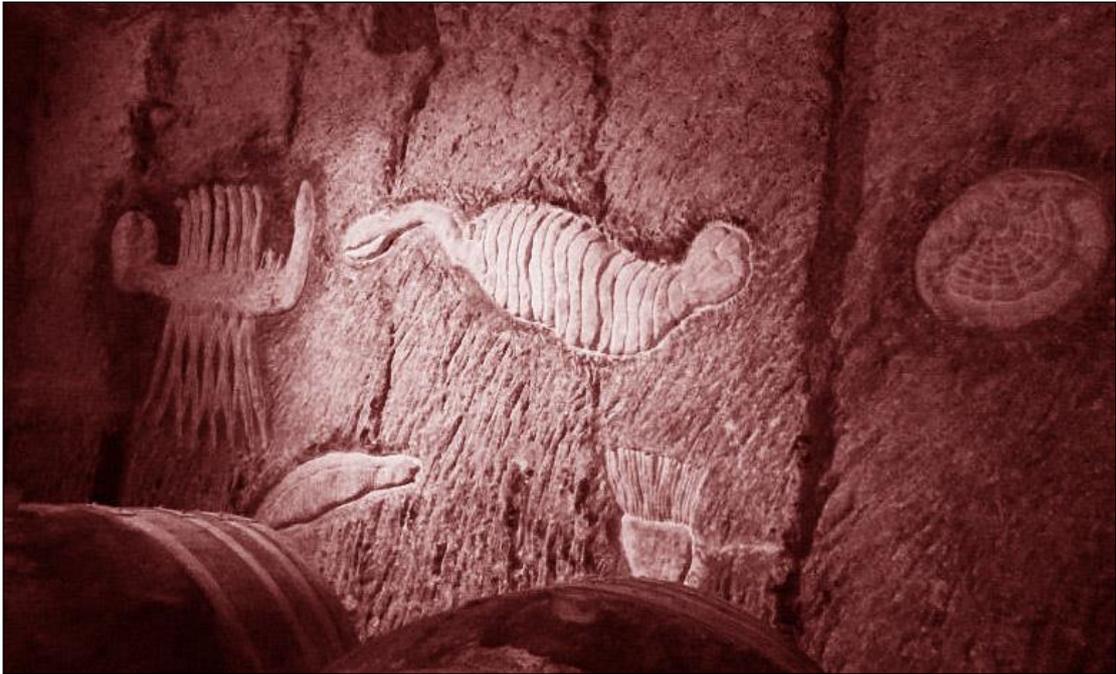


Maison troglodyte néo-gothique dans Rochecorbon.

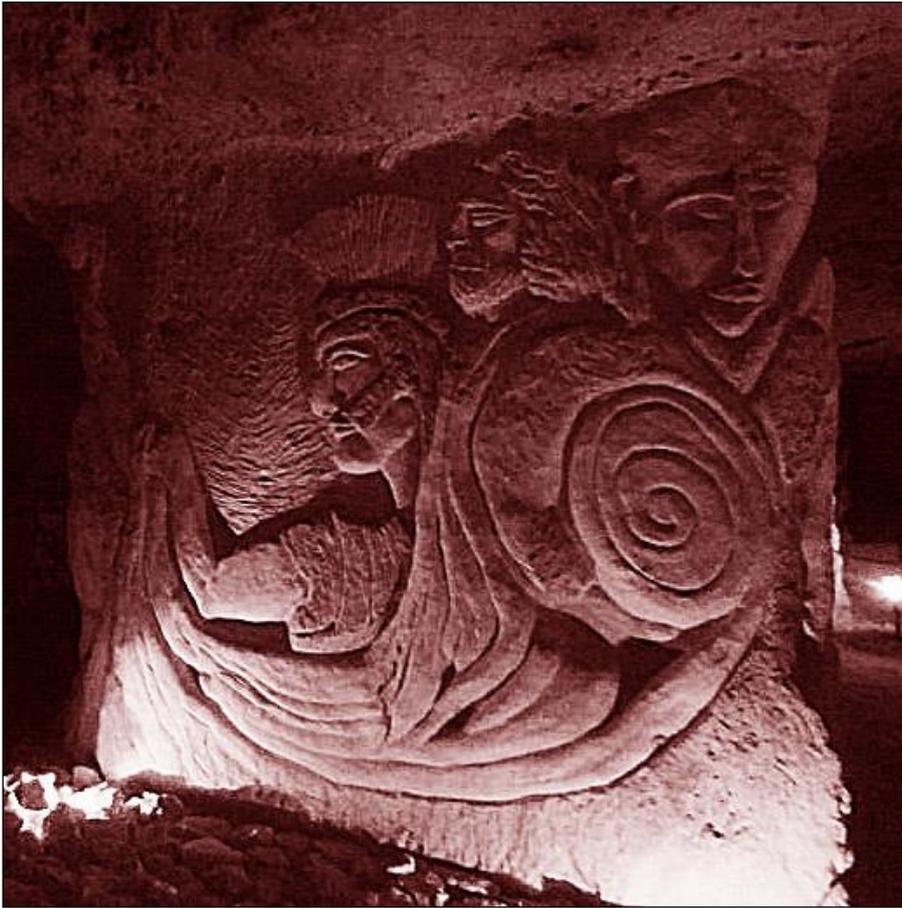


Domaine Bourillon d'Orléans.

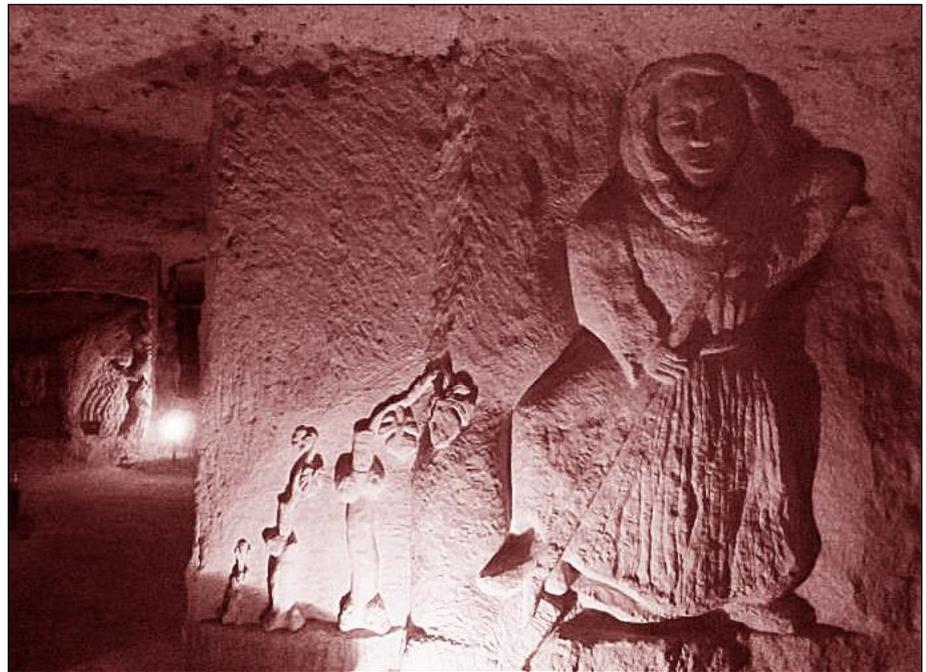
La cave creusée dans le tuffeau, qui produit du Vouvray blanc, a été ornée de 34 panneaux sculptés à même la paroi. Cette pratique, parfois ancienne, est utilisée désormais aujourd'hui dans des cas similaires pour agrémenter la visite des dites caves.



Au début, la vie microbienne...

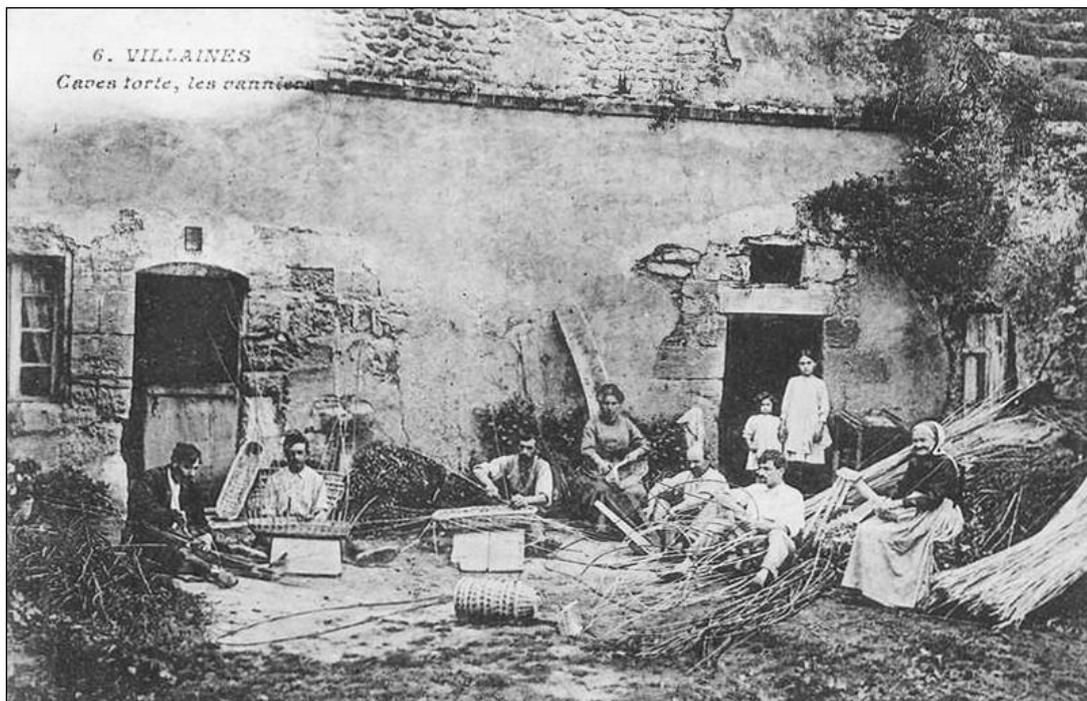


Romains...



Villaines-les-Rochers est situé en Touraine dans le Chinonais à 6 kilomètres du château d'Azay-le-Rideau. Son paysage se compose de vallons, descendants des landes du Ruchard (au sud) vers la rive gauche de l'Indre (au nord). Son architecture est typique des maisons de Touraine, ses jardins fleuris sont décorés de haies en osier et certaines de ces habitations sont semi-troglodytiques. L'activité vannière existe à Villaines-les-rochers depuis le VII^e siècle. Jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, l'économie du

village reposait sur l'agriculture et la vannerie. Mais la spécialité du village s'est affirmée en osièriculture grâce à la création d'une « Coopérative de vannerie » qui permettait aux paysans/vanniers de mieux négocier le prix de leurs produits. Ce village est ainsi depuis plus de 150 ans un haut lieu de l'osier et de la vannerie française, qui représente à lui seul plus d'un tiers de la production hexagonale.

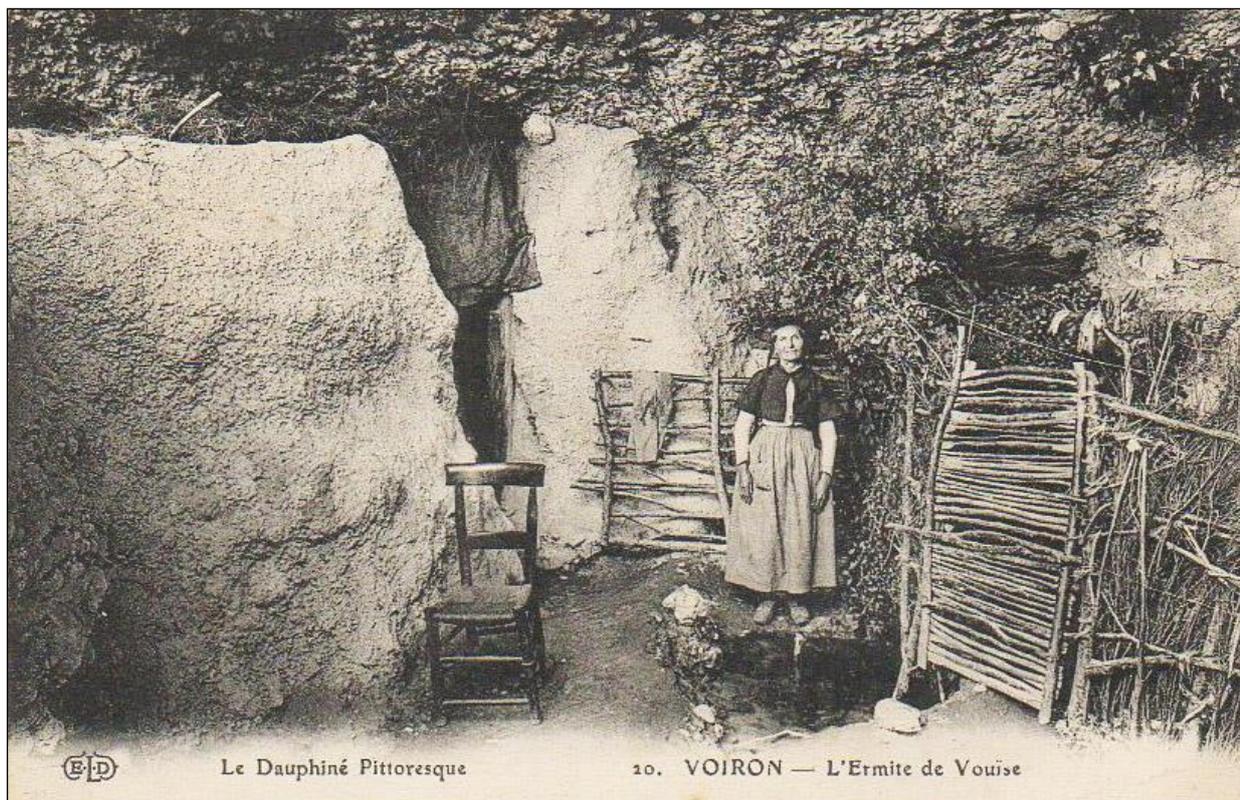


3. - VILLAINES. - Habitations Troglodytes des Vanniers

L'ermite de Vouise à Voiron, dans l'Isère, que la mémoire des Voironnais surnomme la Marie-Bâton, passait l'hiver à l'hôpital et l'été dans son ermitage sur les pentes de la colline de Vouise, non loin de la statue de la vierge qui domine la ville. Elle fait partie de ces personnages marginaux qui ont partie liée avec le troglodytisme pour des raisons peu claires. Elle occupa son abri de fortune au pied de la statue à partir de 1902. Plus tard, un simple cabanon agrémenté d'un mur en glaise édifié par quelques amis Voironnais lui permit de s'isoler un peu de l'humidité de sa grotte. Certains documents datés tendraient à prouver que l'ermite de Voiron occupait toujours les lieux en 1911.

À l'intérieur de cet ermitage, on découvrait le lit, ou plutôt une vulgaire couche confectionnée de vieux sacs de toile et de couvertures sombres, très usées. L'histoire nous apprend que la Marie-Bâton de Voiron, personne d'une extrême bonté dont le comportement contredisait en tout point le sobriquet, s'appelait en fait Marie-Victorine Rochas. On découvre également qu'elle avait travaillé jadis comme lingère couturière à Paviot, commune limitrophe de Voiron. Elle avait été mariée à feu sieur Bouvier, décédé à l'hôpital de Grenoble. Aussi étonnant que cela puisse paraître, Marie-Bâton était

propriétaire de ce secteur qu'elle avait acheté à crédit sur vingt ans pour la somme de 120 francs (de 1900) à un conseiller municipal de la ville, M. Fugier, et avait acquis son jardin, acheté à M. Michallat pour 18 francs.



La grotte de l'Ermitage, à Moissey, dans le Jura, s'ouvre dans la roche escarpée du même nom. Elle a environ 15m de longueur, 8 de largeur et 7 de hauteur. Elle comprend un rez-de-chaussée et un étage superposé. Le rez-de-chaussée est composé de trois pièces voûtées ; l'étage a quatre pièces également voûtées.

Le rez-de-chaussée et l'étage avaient certainement pour fond, à l'origine, le massif même de la roche. Les eaux ont commencé le travail de destruction ; une fente s'est produite d'abord et peu à peu, le monument s'est détaché de la roche mère. Tandis que le monument se désagrège par le fond, tourné à l'est, il se détruit en même temps par la façade. Depuis une quarantaine d'années déjà, des piles ont cédé au premier étage et ont été remplacées en deux endroits par des étais en maçonnerie. Il y avait en effet à l'étage des baies servant à l'éclairage et à la communication des pièces entre elles ; ces ouvertures se sont élargies sous l'action des eaux, de la gelée, sans parler des dégradations dues à certains visiteurs, et la solidité des parois latérales a été de ce fait considérablement compromise. On peut prévoir que d'ici peu d'années le plafond du monument, banc de roche d'un poids considérable, s'écroulera, n'étant plus soutenu que par des soubassements de plus en plus faibles. Le rez-de-chaussée seul, avec ses trois travées voûtées, est donc appelé à durer.

La roche constitutive est, dans son ensemble, formée de strates parallèles, à feuillures superposées ; c'est un grès quartzifère, le grès vosgien de l'étage inférieur du Trias. Ce grès, friable, très facile à désagréger, est composé de petits cristaux de quartz et de feldspath agglutinés par un ciment siliceux ; il constitue la roche nommée arkose. Devant le monument règne une plate-forme, aménagée certainement par la main de l'homme. Elle a une vingtaine de mètres de développement sur une douzaine de mètres de largeur. A une distance de 30 mètres de la grotte, sort une source d'eau limpide ne tarissant jamais.

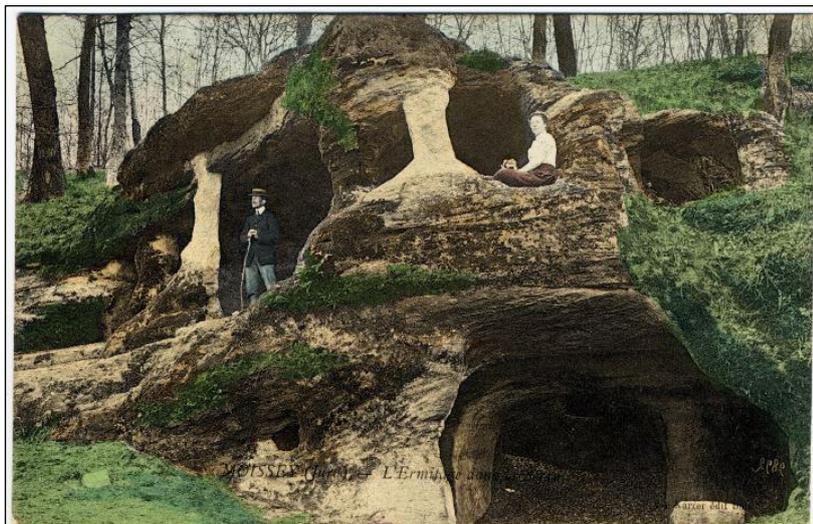
L'origine de la grotte de l'ermitage est jusqu'ici bien discutée, mais il est certain que l'Ermitage est très ancien.

Comme cette grotte est connue sous le nom d'ermitage, on peut de prime abord y voir la solitude d'un anachorète chrétien. On remarque en plusieurs endroits des traces de chaux et de plâtre, preuve indéniable que la retraite de l'ermitage a été habitée. On découvre aussi de petites niches, cavités de forme ronde ou allongée, creusées dans la roche et paraissant destinées à servir de ressers à provisions ? Mais sur de prétendus ermites, on ne sait rien ou peu de choses. Le dernier soi-disant ermite s'appelait Guilley. Il aurait, fort âgé, quitté l'Ermitage en 1694, après la mort de son compagnon, pour venir habiter une maison de Moissey. Jusqu'à cette époque, l'ermitage aurait été habité par deux ermites qui, tous les dimanches et fêtes, venaient entendre la messe à Moissey et faisaient la quête dans l'église. C'est du moins ce que rapporte une note datée du 1er janvier 1850 et écrite de la main même du docteur Claude-François Guillaume, médecin à Moissey, lequel avait vu, à la fin du XVIII^e siècle, disait-il, des châssis de fenêtres et de portes aux diverses ouvertures, ainsi que des enduits de plâtre sur les parois intérieures des différentes pièces.

On est mieux documenté sur le point suivant : l'ermitage a servi, entre les années 1840 et 1850, de lieu de réunion aux membres de la « Vente des Bons Cousins Charbonniers de la Serre ». C'est là qu'étaient reçus les adeptes et qu'étaient célébrées les cérémonies aussi innocentes que mystérieuses prescrites par les statuts de l'association.

« Cette association était née, dans des temps assez reculés, du besoin qu'avaient éprouvé les hommes, contraints par position de vivre dans les bois, de se rapprocher et de se secourir mutuellement ; ils avaient emprunté à l'art de la

carbonisation du bois leurs emblèmes, leurs cérémonies, leur vocabulaire symbolique ». Les assemblées, qui, en dehors de la vente des bois proprement dite, avaient souvent pour but quelque œuvre de bienfaisance, étaient surtout des rendez-vous de bons vivants réunis pour consommer gaiement en commun des victuailles et des boissons. Leurs rassemblements n'en ont pas moins été interdits au commencement du second Empire.



Trôo, en Loir-et-Cher, est également une de ces villes vouée au troglodytisme. En suivant les bords du Loir, elle profile à l'horizon les hauteurs de sa falaise et s'étage sur trois niveaux distincts. En bas, la ville bâtie dont les plus vieilles constructions appartiennent à l'époque médiévale, à l'étage moyen les troglodytes et sur le plateau dominant la vallée, la ville haute et sa collégiale. Le site de Trôo fut habité dès l'antiquité.

Les constructions qui suivent aujourd'hui le bord du Loir ne parviennent pas à cacher les nombreuses caves qui trouent littéralement la falaise. L'histoire des lieux nous apprend que l'homme semble avoir occupé le promontoire rocheux dès le Néolithique. C'est seulement avec les premières invasions normandes que les caves semblent faire leur apparition.

La partie qui compte les vestiges les plus anciens est sans doute le chemin dit « Rue Haute ». Dans cette rue, s'ouvrent les entrées de ce que localement on appelle les caforts. C'est à côté d'un lavoir souterrain établi lui aussi dans une grotte, que l'on pénètre dans un très ancien réseau de carrières qui s'enfonce au plus profond de la butte. Plusieurs fois assiégés, les habitants prirent l'habitude de se réfugier dans ces sombres recoins. Les séjours répétés de la population finiront par désigner chaque endroit du réseau en lui donnant un nom. On trouve ainsi le « grand-dansoir », le « jeu-de-boules », etc.

Les caves de la partie troglodytique de Trôo datent pour la plus grande partie d'entre elles de l'époque médiévale. Creusées pour les plus anciennes d'entre elles au XI^{ème} ou au XII^{ème} siècle, elles sont généralement assez profondes. On trouve l'habitat souterrain dispersé le long de deux escarpements superposés.

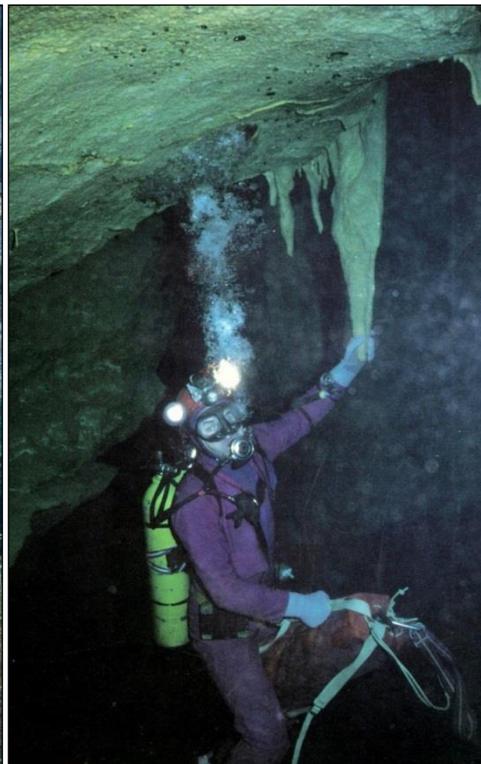
Les caves sont souvent spacieuses et bien éclairées. Ici les troglodytes sont encore nombreux, ou plutôt, l'habitat en cave renaît de ses cendres. Le charme du village et l'enchantement des bords du Loir ont séduit une population de nouveaux troglodytes. Bien restaurées, idéalement orientées, dotées d'une vue imprenable sur la plaine du Loir, les maisons souterraines de Trôo sont très prisées et leur réfection peut être considérée comme un exemple. Certaines caves, habitées de façon permanente, possèdent aujourd'hui tous les avantages du confort moderne.





Une nouvelle vision de la vie troglodytique...

Le moulin de la Pescalerie à Cabrerets, dans le Lot, de datation inconnue à ce jour, est construit sur la résurgence d'une rivière souterraine qui se forme dans le causse de Gramat et qui réapparaît dans la vallée du Célé. La visite du site permet de voir le bassin au pied de la falaise, une cascade calcifiante, le moulin équipé de quatre paires de meules actionnées par quatre roues horizontales placées dans des cuves et la maison du meunier à droite du moulin. La première partie de la galerie de sortie des eaux est actuellement siphonnante mais, en plongée, on peut voir qu'elle fut jadis dans une phase fossile pendant laquelle se sont formées des concrétions ; on émerge alors dans une partie parcourue par la rivière, devenue « aérienne ». Dans cette partie, on aurait trouvé du mobilier du Hallstatt.



*Il est possible que la première partie de la cavité se soit ennoyée par exhaussement du seuil, dû au dépôt de tuff.
On voit nettement les stalactites formées en régime exondé.*

Le château de Brézé, dans le Maine-et-Loire (XVI^{ème} siècle), possède un immense réseau troglodytique situé sous le château et dans les fossés, comportant aussi bien des pièces de la vie quotidienne (boulangerie, écurie, magnanerie) que militaire (pont-levis, chemin de ronde). Il est entouré de « douves sèches », véritable ceinture en creux, les fossés atteignant 18 mètres de profondeur.

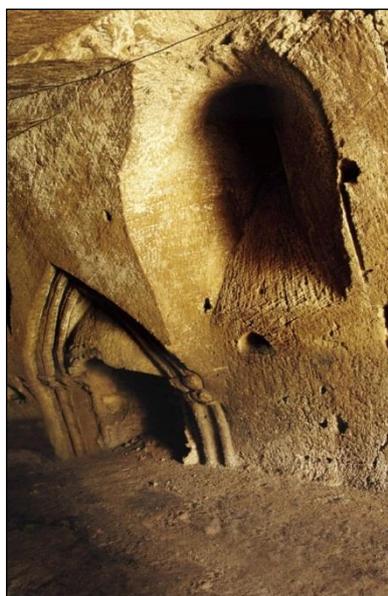
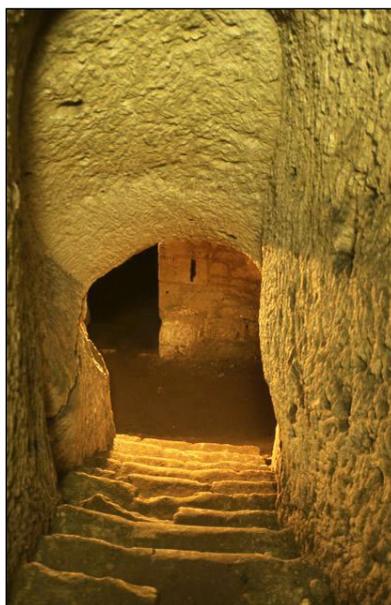


On distingue nettement les douves sèches, sorte de canyon franchissable uniquement en un point.



Dans cette coupe, l'espace des douves sèches est matérialisé par les flèches « d ». On voit de la sorte l'importance de la partie troglodytique et souterraine.





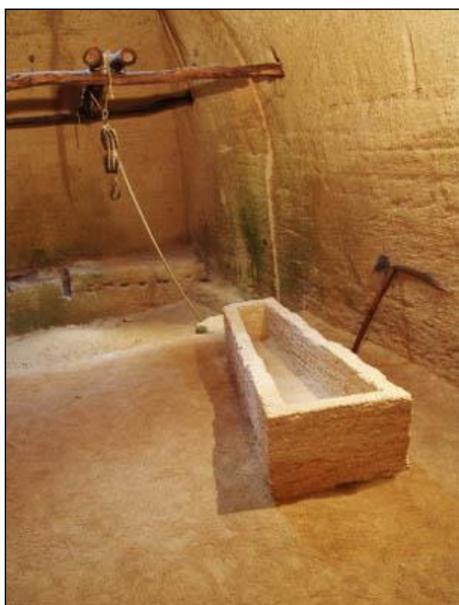
Le site de Doué-la-Fontaine, dans le Maine-et-Loire, est à l'échelle d'une petite ville de près de 8.000 habitants aujourd'hui. Il a la particularité de s'étendre sur un terrain géologique particulier, les faluns, calcaire détritique d'origine marine. Facile à creuser et à travailler, elle a des caractéristiques mécaniques qui la font utiliser pour différents usages, telle la pierre de taille, les moellons, le sable ou matière première pour la fabrication de la chaux. On l'utilise également pour l'amendement des terres siliceuses et acides. A Doué-la-Fontaine, on y a extrait des sarcophages.

Des premiers habitats souterrains fortifiés apparaissent au moins vers le IX^e siècle. Appelés « roches », ce sont des sortes de fosses dans les parois de laquelle sont creusés tout autour les différentes pièces. Ces pièces prennent le jour par d'étroites ouvertures qui s'évasent vers l'intérieur, afin de capter plus de lumière. La fumée, et plus généralement l'aération, se faisaient par ces ouvertures larges d'une vingtaine de centimètres à leur débouché à l'air libre.

De nombreux souterrains-refuges existent sur la commune, du type de ceux apparus dès le IX^{ème} siècle, avec les aménagements classiques de défense : feuillures pour portes, goulots, pièges, et aussi silos en forme de poire ou de bouteille...

Cave du Prieuré. On y voit une salle principale creusée en arc brisé avec puits d'extraction central, une cheminée monolithe romane avec deux arcs brisés romans sur son manteau bombé encadré de deux chapiteaux, cinq grandes baies très évasées vers l'intérieur, une porte d'accès surmontée d'une décoration en arc brisé et un pigeonnier aménagé dans une cave du XI^e siècle.

A la fin du XVIII^{ème} siècle, Doué-la-Fontaine connut une forte activité de construction. On vit apparaître de grandes



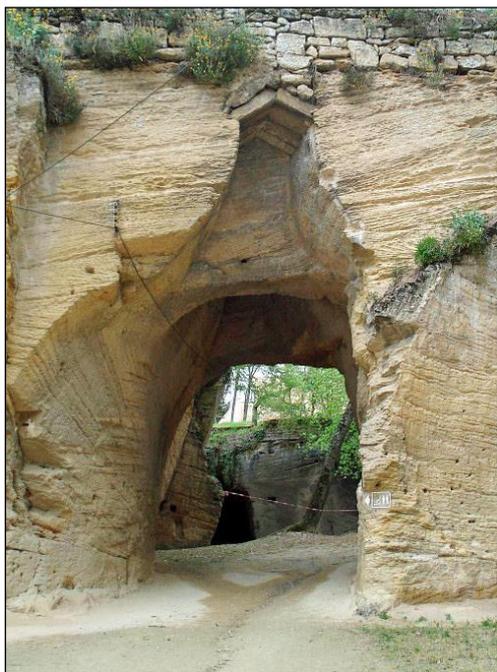
carrières ainsi que, ça et là, de petites exploitations individuelles. A cette époque également, apparaissent de nouveaux habitats souterrains, ceux des carrières, comme aux Perrières (site très remanié depuis...)



Habitat typique des Perrières.

Autour de l'habitation proprement dite, on trouvait toutes les annexes nécessaires à une vie quasi autarcique : poulailler, soue à cochon, cave à vin, fournil établie, potager sur le toit et puits.

A partir du XVIII^{ème} siècle, les besoins de la productivité firent inventer un mode plus original : les pierreyeurs ou perreyeux faisaient une saignée rectiligne en surface, une tranchée de 1 m de profondeur environ puis taillaient des blocs de falun. Ils descendaient progressivement en ménageant une voûte en ogive permettant d'extraire plus de blocs tout en assurant la solidité du toit et donc du champ au-dessus. Lorsque cette partie du sous-sol avait été suffisamment exploitée, ils refermaient la tranchée à l'aide de blocs de falun disposés à la façon d'une clé de voûte et apportaient le mètre de terre arable nécessaire à la reconstitution du champ. Une autre partie du champ était alors exploitée de la même manière.



Au cours des âges, on y a extrait des sarcophages, des blocs de taille variable : « douelle » de l'épaisseur d'une cloison, « parpaing » plus gros de l'épaisseur d'un mur. La quantité de blocs extraits dans une salle pouvait atteindre 8.000 pièces. Parfois, les cloisons séparant les chambres ont été plus tard abattues pour le besoin des champignonnistes. En témoignent des chaudières destinées à remonter la température à 17°C et sur les parois, la présence de traces vertes de sulfate de cuivre, substance empêchant le développement des parasites sur le compost. La nécessité de chauffer pour maintenir une température favorable au champignon entraînait un coût d'exploitation important vu la dimension des salles.

Il y eut une production très originale, celle de sarcophages. Entre les Ve et VIII^{ème} siècles, 20.000 cuves funéraires en falun furent extraites.

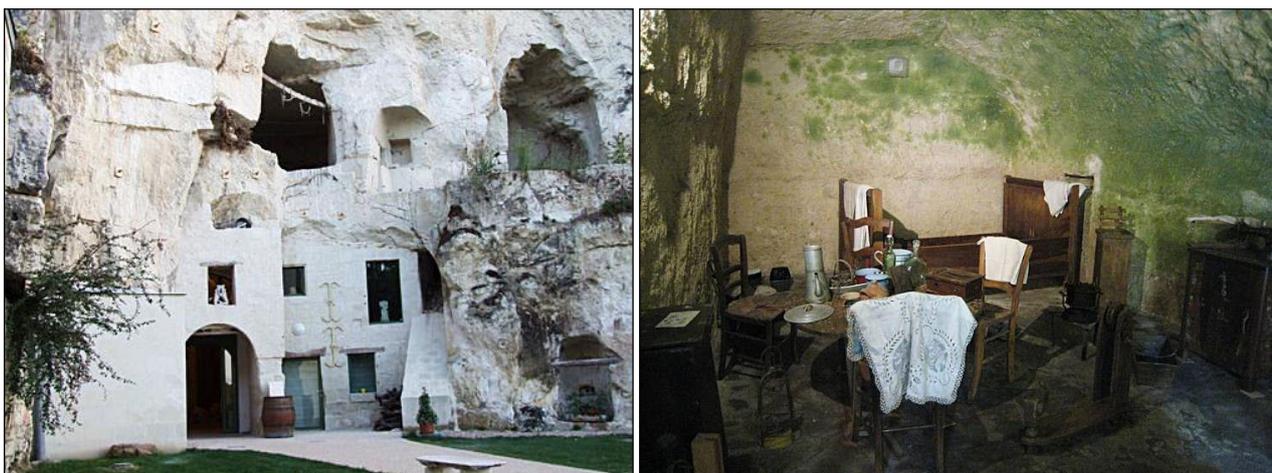
Dans certaines zones de Doué, c'est du sable qui fut extrait et même — sans rapport avec les faluns — de la houille.

Turquant, en Maine-et-Loire, est un petit village d'Anjou situé sur la rive gauche de la Loire. Vignobles saumurois en haut, falaises de tuffeau et maisons troglodytiques en bas. Ce village posséderait un des réseaux de grottes les plus importantes de France. Rénovées pendant six ans,

les onze cavités qui menaçaient de s'effondrer sur les habitations voisines ont été rouvertes en 2009. Chacune accueille depuis les artisans de la région : sculpteur, métallier, créatrice de bijoux, souffleur de verre.



Four à fruits.



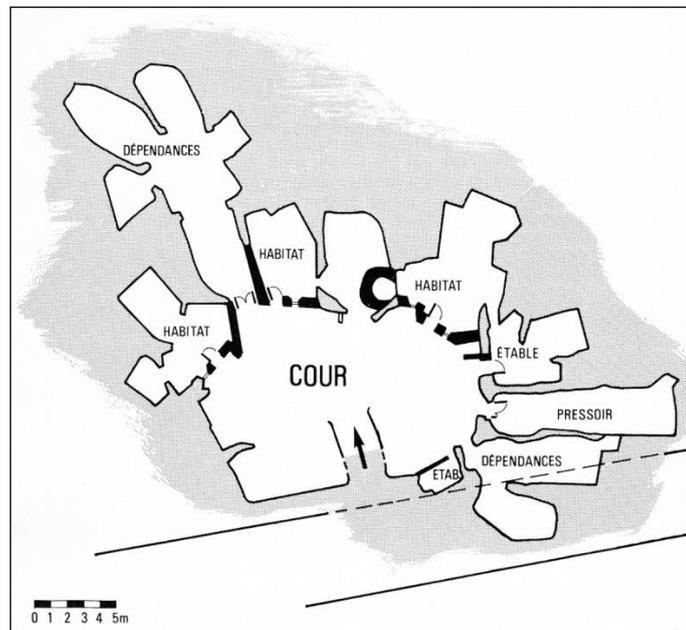
Cette restitution d'aménagement ancien est certainement beaucoup plus proche de la réalité troglodytique que les réalisations des designers actuels.



1-Escaliers et trous de boulins.

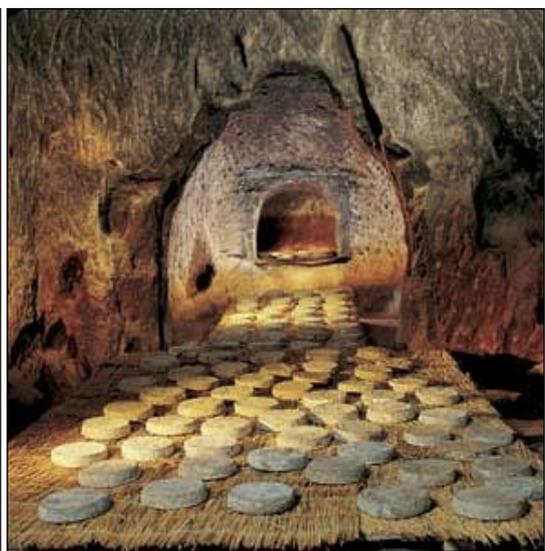
2-3-Les lieux.

Le lieu-dit « La Fosse », à Dénézé-sous-Doué, est un des grands sites troglodytiques vertical creusé dans le tuffeau. On voit (ci-dessous) la disposition rayonnante à partir de la cour, avec les zones d'habitat et les dépendances.



Relevé de G. Guyomard, in REWERSKI, J.; GILBERT, Ch. (1986) : Monde souterrain de l'Anjou. Éditions de la Nouvelle République. p. 34.

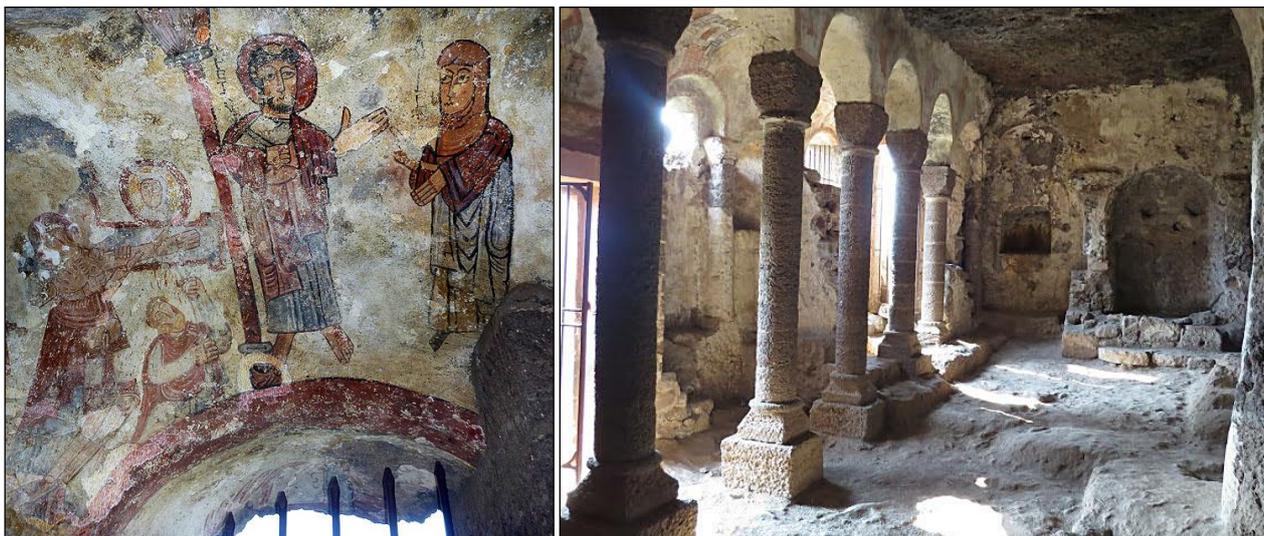
Les fermes troglodytiques des Farges, à Saint-Nectaire, dans le Puy-de-Dôme, sont devenues une sorte de « conservatoire » du troglodytisme auvergnat. Parallèlement à la fabrication du fromage, elles ont été transformées en ce qu'on appelle maintenant un « écomusée ».



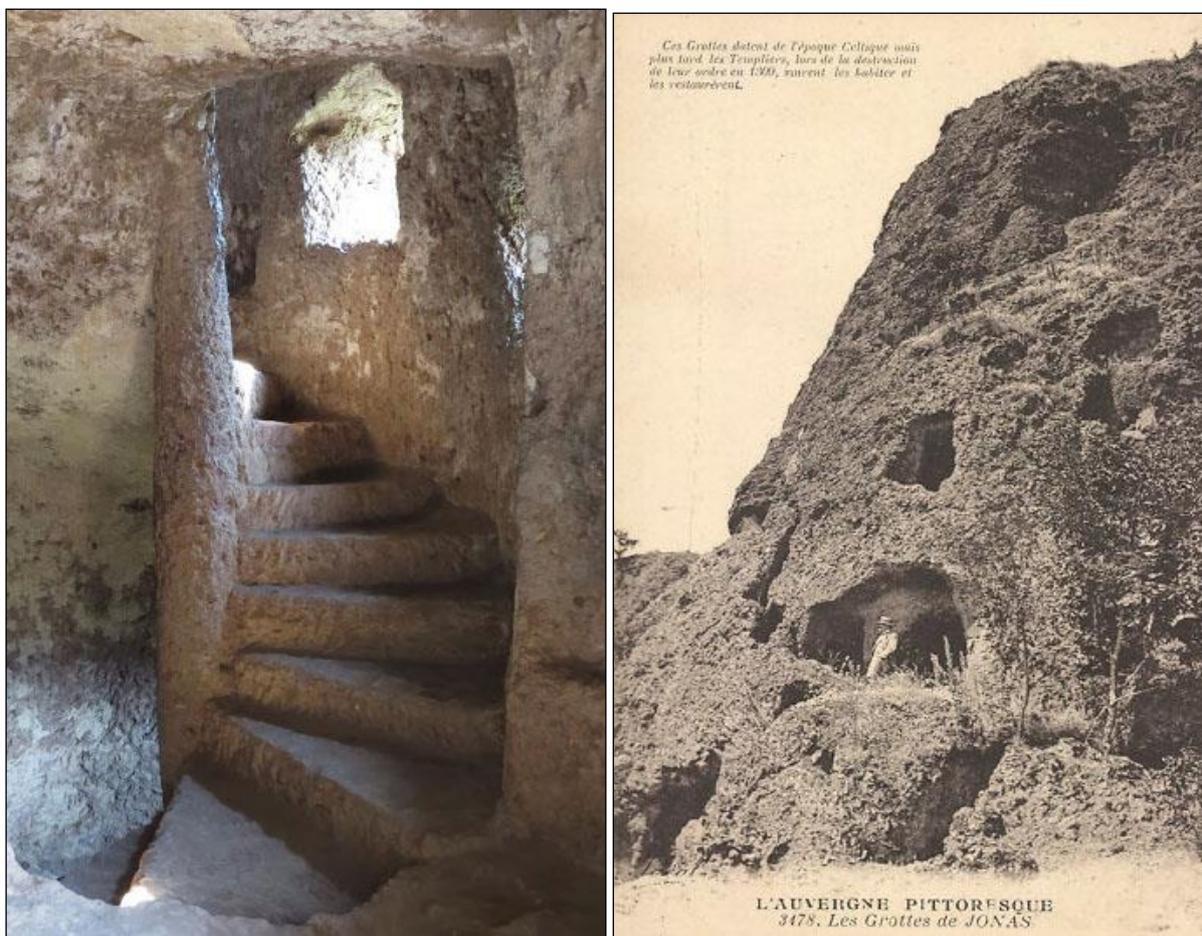
Affinage du fromage Saint-Nectaire.

Longtemps ignoré du grand public, le village troglodytique de Jonas, à Saint-Pierre-Colamine, dans le Puy-de-Dôme, est creusé dans le tuf volcanique d'une falaise longue de 500m pour 100 de haut, avec environ 70 cavités. Village médiéval entier avec ses services, sa chapelle aux fresques des X^{ème} et XI^{ème} siècles et son logis noble, composé de 4 niveaux desservis par un seul escalier à vis. Le dernier étage possédait une bretèche et un pigeonnier. Les cheminées étaient creusées directement dans le tuf. A l'apogée du Moyen-âge, on comptait jusqu'à 600 habitants : moines, militaires, paysans...





La chapelle.

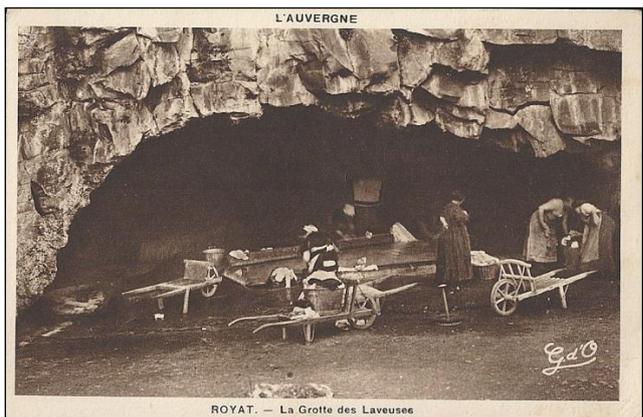


Ces Grottes datent de l'époque Collaige mais plus tard les Templiers, lors de la destruction de leur ordre en 1309, surent les habiter et les restaurer.

*L'AUVERGNE PITTORESQUE
3478. Les Grottes de JONAS*

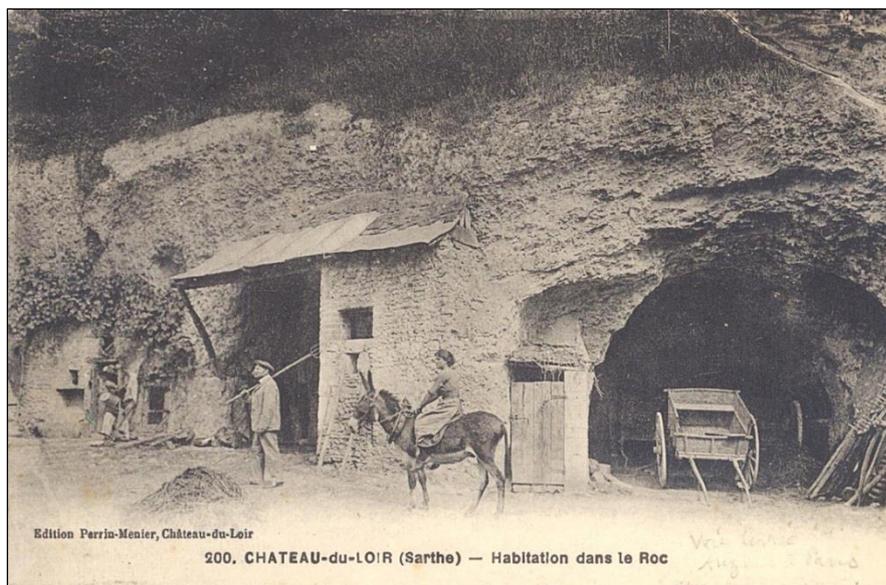
Là encore, il est question de « pittoresque » !

La grotte des Laveuses à Royat, dans le Puy-de-Dôme, provient d'un phénomène volcanique. Dans le fond de la vallée s'est épanchée la coulée du petit Puy-de-Dôme, la Tiretaine l'a recouverte ensuite. C'est une coulée basaltique qui a formé des prismes que l'on peut voir sur les parois de la grotte. La grotte résulte d'une bulle de vapeur qui s'est formée sous la coulée qui a recouvert un ruisseau. La Tiretaine a érodé la coulée et mis à jour la grotte. Des sources jaillissent là et un lavoir rustique y a été aménagé.



Les grottes de Perrier, dans le Puy-de-Dôme, furent habitées, pour l'une d'entre-elles, jusqu'en 1945.





La carrière de l'Ermitage, en Seine-et-Marne, doit son nom à une habitation troglodytique dans sa première partie, utilisée comme « maison de campagne » par la famille Montmorency qui aménagea les lieux dans un esprit romantique teinté de rococo. La vocation de « thébaïde » ne fait pas de doute au vu des maximes inscrites dans les pièces :

« Loin des fracas de la grandeur on peut ici rêver le bonheur »

« On dort partout quand le cœur est tranquille »

« Le génie, la science et la vertu n'ont qu'une même patrie »

« Heureux le philosophe, trop heureux s'il sait l'être »

L'habitation est constituée d'une chambre et d'une salle-à-manger. La décoration s'inspire de la nature:

- des frises en bois rehaussées de ceps de vigne, qui imitent des moulures, bordent le plafond.

- des bas-reliefs en panneaux d'écorce de chêne sont également rehaussés de ceps ainsi que de peintures représentant des créatures sylvestre que sont les Faunes.

- le fronton de la cheminée est rehaussé d'une frise de bois finement ciselée.

- on peut également apercevoir un reste de salamandre dont il manque aujourd'hui la tête.

- les portes peintes sont également rehaussées de moulures en bois.

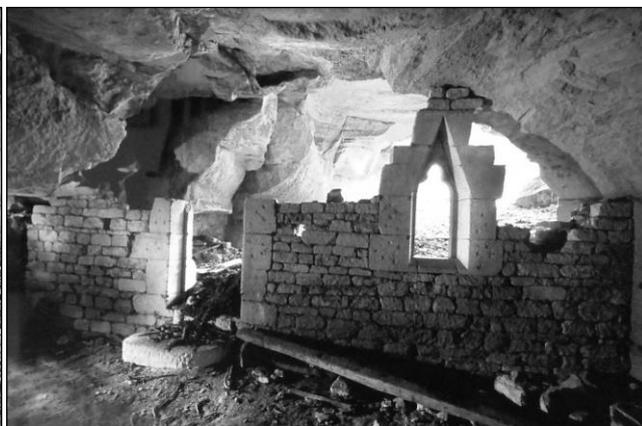
Les deux pièces étaient meublées avec des meubles créés par Bridault, maître charpentier sculpteur du château de Chantilly. Ils ont été placés dans l'ermitage pour la venue de la duchesse d'Angoulême, « ambassadrice » de son oncle le roi Louis XVIII. La salle à manger était équipée d'une table longue avec ses chaises et d'un vaisselier. La chambre contenait un lit et une bibliothèque. Ces meubles, présents jusqu'à la fin des années 1990, ont été vendus par un antiquaire.

A cette zone d'habitation s'ajoute une cuisine troglodytique dont il subsiste un four à pain et une cheminée pour les marmites. On distingue encore un étage supérieur sans doute destiné au petit personnel, chauffé par le conduit de la cheminée. L'escalier d'accès est toujours visible mais seule la paroi avant de la chambre subsiste.

Dans une petite excavation, protégée par un mur en pierres sèches percé d'une fenêtre gothique, on trouve une tombe accompagnée d'un glaive sculpté sur la paroi. L'identité du défunt reste hypothétique.



1-La cuisine.



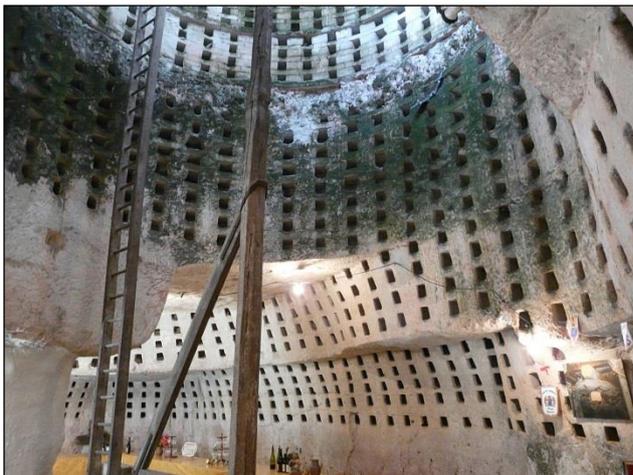
2-Le tombeau.



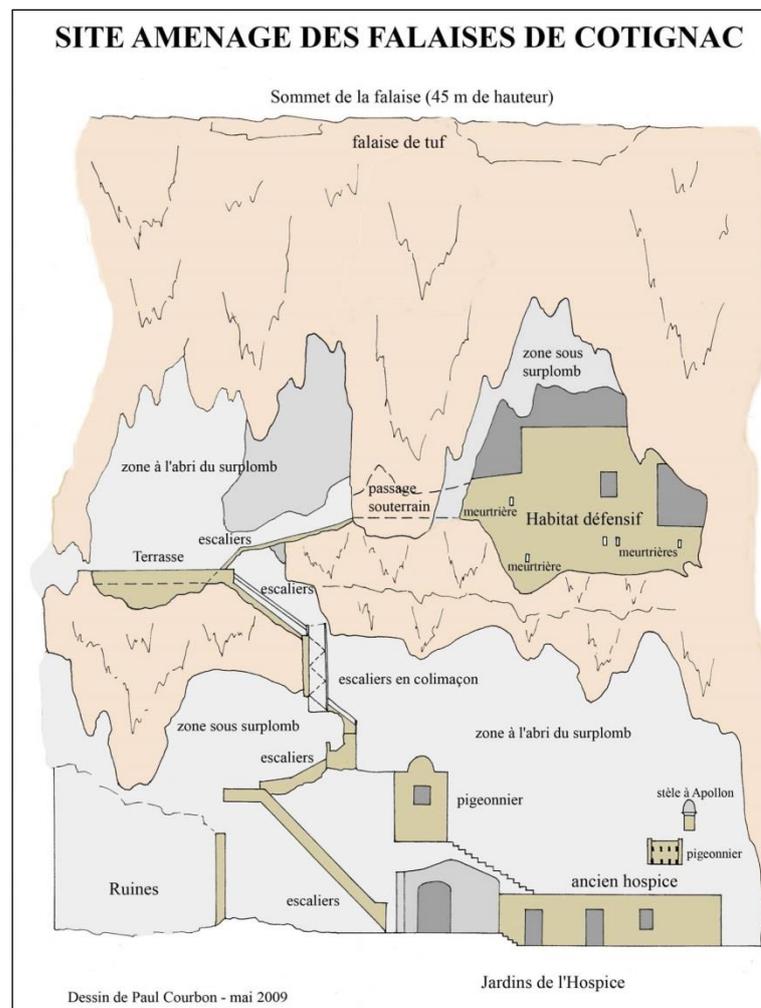
1-Le mobilier, resté en place jusque dans les années 1990, a été vendu à un antiquaire.

2-Panneau au décor de faune.

A Tourtenay, dans les Deux-Sèvres, existe un pigeonnier creusé dans le tuffeau, qui comporte une partie souterraine de 12 mètres de profondeur et une partie aérienne de 6 mètres, avec 1875 boulins. Ce genre d'édifice est appelé « fuie » localement. Egalement, on y voit un lavoir troglodytique.



Cotignac, dans le Var, possède au-dessus du village une falaise faite d'une longue barre de tuf (80m de haut, 400m de long) aux multiples grottes remplies d'énormes stalactites et de nombreuses habitations troglodytiques à flanc de falaise. Le dessin de Paul Courbon, ci-après, vaut toutes les explications du monde.

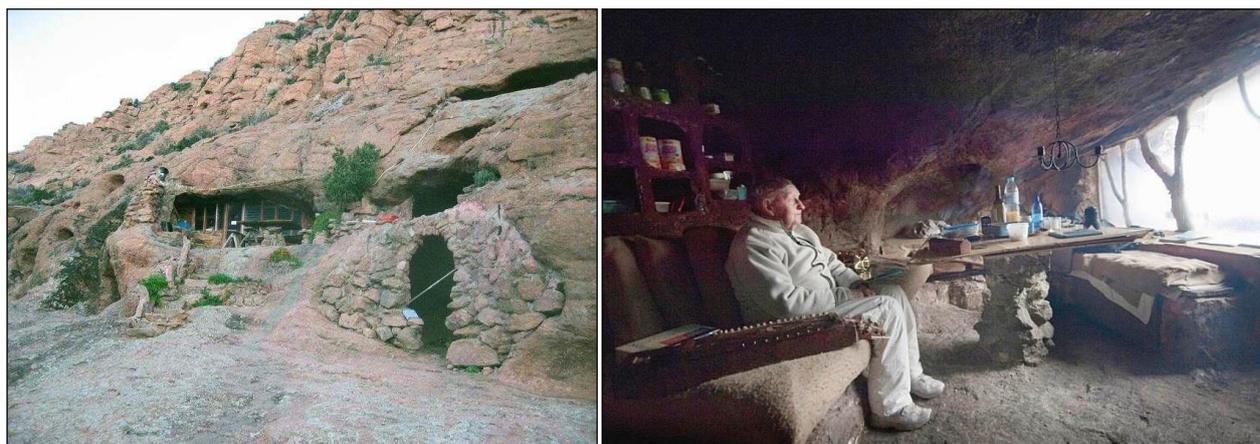


Le site aménagé de la falaise. En bas, au pied de la falaise, l'ancien hospice créé par la communauté des habitants de Cotignac en 1313. En bas encore, une maison en ruines, des pigeonniers facilement accessibles, la stèle du narcissique Gourdon qui utilise Apollon pour passer à la postérité! Le site défensif est placé en milieu de falaise dans un lieu peu accessible. Sur cette coupe, les zones à l'abri des surplombs rocheux ont été grisées.



La grotte du frère Antoine, dans le massif de l'Estérel, est un bel exemple d'ermitage-troglodyte moderne ! C'est une petite grotte profonde de moins d'une dizaine de mètres, située une centaine de mètres au dessus d'un point d'eau. En 1958, un ecclésiastique de Marseille vint y passer une nuit ; il y revint en 1966 pour y élire domicile. En 2009, 43 ans après et âgé de 86 ans, l'ermitte qui se fait appeler frère Antoine, est toujours fidèle au poste. D'un naturel liant et prompt à la plaisanterie, il reçoit de nombreuses visites. A la belle saison, quand passe un groupe de promeneurs, les dames sont les plus assidues pour discuter avec lui. Sont-elles plus curieuses que leur mari ou l'ermitte trouve-t-il les paroles qui peuvent les rassurer dans leur quête existentielle ?

Louis Chauvel, alias Frère Antoine, né en 1923 en Mayenne, est un ancien novice cistercien qui a effectué de nombreux voyages en Inde où il soutint des projets médicaux pour les patients démunis. Sa spiritualité s'inspire de diverses traditions (chrétienne, indienne) ainsi que des philosophies antiques (notamment le stoïcisme). Écrivain, il est également dessinateur et sculpteur, ainsi que l'auteur, le compositeur et l'interprète de nombreuses chansons.



Le site troglodyte de Barri, dans le Vaucluse, s'élève sur les pentes d'un vallon entaillant des collines qui, culminant à 313 m, dominant la vallée du Rhône. Sur la crête au dessus du village troglodyte se trouve le château ruiné de Barri. Un kilomètre plus au nord se trouvent les caves cathédrales, anciennes carrières souterraines.

Dominant la colline, le vestige le plus visible est constitué par l'ancien château de Barri. Les premiers documents concernant le château datent du XII^{ème} siècle, mais ils manquent de précision. En fait, il semblerait que les ruines actuelles sont celles d'une reconstruction que les caractères architecturaux permettent de dater au XIII^{ème} siècle. Au pied du château ont été retrouvés les vestiges d'un village médiéval et de ses fortifications.

Situés en hauteur, exposés au vent du nord, assis sur des bancs rocheux incultes, le château et le village fortifié ne devaient pas être très confortables. Il en allait différemment du village troglodyte qui, situé dans une combe, était à l'abri du vent. De plus, dans cette combe ensoleillée, les restanques bien exposées donnaient un complément de revenus à ceux produits par les carrières, un élevage restreint et les vers à soie. Les barres de molasse du Miocène, faciles à tailler, ont été favorables au creusement d'habitations. On ne peut dire quand furent taillés les premiers abris troglodytes. Certains ont disparu suite aux éboulements de pans de roche peu résistants ; dans d'autres, l'occupation continue a modifié les aménagements les plus anciens. Si en d'autres lieux proches on peut avancer que des creusements datent du X^{ème} siècle, on ne peut l'affirmer ici. La restauration de certaines parties du village fait ressortir la beauté de l'architecture parfaitement intégrée à l'environnement, symbiose du bâti et de la roche.



Le fourneau.

Le village semble avoir atteint son apogée au XVIII^{ème} siècle. Le recensement de 1763 dénombreait 88 foyers regroupant 478 âmes. Ce fut ensuite un dépeuplement inexorable au profit de la plaine. En 1828, seuls 33 propriétaires habitaient le village, soit un peu plus d'une centaine d'âmes. En 1882, on tombait à 16 propriétaires. En 1906, seuls deux habitants restaient sur place.

Quant à l'alimentation en eau du site, hors la fontaine aménagée au XIX^{ème} siècle, on retrouve trace de citernes ou de pièges à eau, ces petits tunnels creusés pour recueillir l'eau suintant sur des strates imperméables.

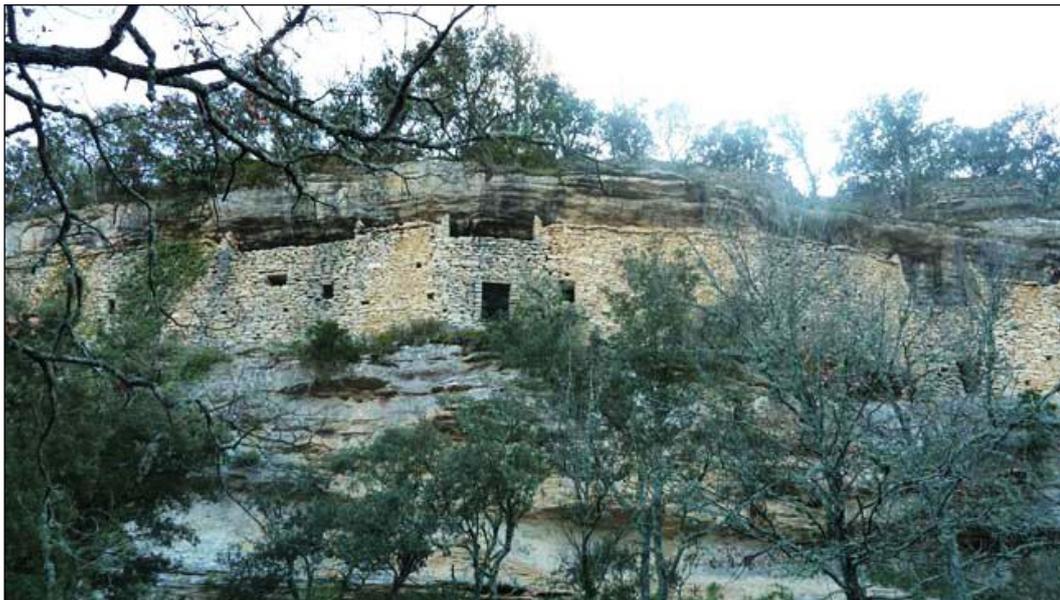


Maison troglodyte. Le plancher entre les deux niveaux a disparu. Le toit est à moitié couvert de tuiles et à moitié rocheux. Ci-

dessous : le rez-de-chaussée s'enfonçait plus profondément dans la roche.

Le moulin à huile troglodytique de la Baume, à Gordes, dans le Vaucluse, étire sa façade sur 53m de longueur. La porte d'entrée ouvre sur une enfilade de pièces agencée pour les besoins du moulin à huile aménagé à l'extrémité nord du site. Le premier tiers sud du bâtiment regroupe neuf cuves de stockage destinées aux olives acheminées depuis le plateau. Ensuite, en position centrale du bâtiment, se trouve une construction à un étage, probablement le logement du meunier, puis le moulin proprement dit : pressoirs, citernes et cuves tous taillés dans la roche. À côté, le long de la paroi, sont disposées les embases de pressoirs à chapelle ou presse à vis (apparus au XVIII^{ème} siècle) intercalées entre des cuves dont certaines possèdent encore leurs couvercles en pierre.

Plus loin, la meule servant à broyer les olives avant le pressurage, entraînée par un âne ou un mulet et une citerne de 12m³ autrefois couverte d'une voûte dont les ancrages sont encore visibles. Cette cuve à eau était alimentée par une rigole depuis un aiguiers extérieur. Remarquable est également le conduit vertical de 80cm de diamètre qui perce la voûte de l'abri à l'avant de la citerne. Son utilisation n'est pas définie. Est-ce une trompe pour l'approvisionnement en olives depuis le plateau ou est-ce le conduit d'une cheminée (aucun autre vestige visible) ? Le pressage des olives nécessitant de l'eau chaude pour la seconde presse, un moyen de chauffage devait exister.



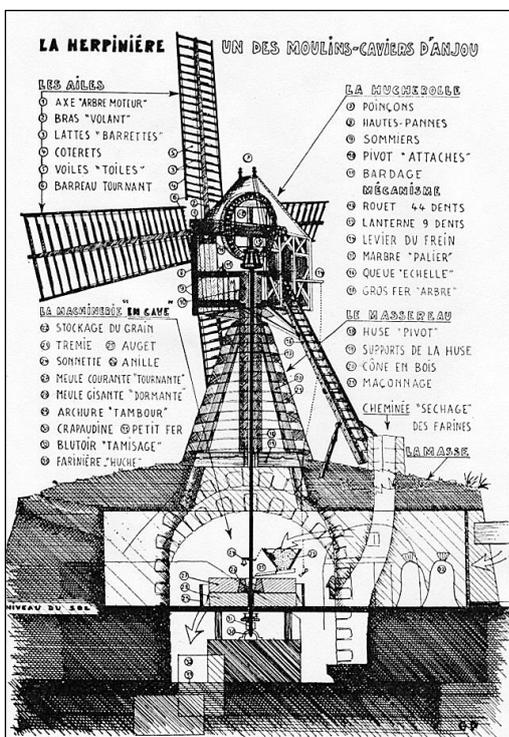
La bergerie troglodytique de Cabrone, à Villars, dans le Vaucluse, se trouve à 800 mètres d'altitude dans la combe de Coste Brune, aux confins des communes de Villars et de Rustrel. Cet ensemble architectural, au pied d'une falaise, comprend un cabanon, transformé en poste à feu, et sa courette précédant trois vastes baumes en entonnoir qui ont été aménagées en logis pour les bergers et en étable pour les troupeaux. Ce site troglodyte est complété, au niveau de la dalle de débordement, par un système de récupération des eaux pluviales qui aboutit à un aiguiers et à un abreuvoir monolithique.





Les moulins caviers.

Ce sont des moulins à vent caractéristiques en Anjou, en particulier dans le Saumurois. Ils sont composés d'un corps mobile appelé hucherolle, supportant les ailes et contenant uniquement le mécanisme de renvoi du mouvement. La hucherolle repose sur une maçonnerie conique construite au-dessus d'une cave — parfois troglodytique —, à l'intérieur de laquelle se trouvent les appareils de mouture, ce qui explique l'appellation de moulin cavier. En France, on connaît le moulin des Aigremonts à Bléré (Indre-et-Loire), le moulin de la Herpinière à Turquant (Maine-et-Loire), le Champ-des-Isles à Varennes-sur-Loire (Maine-et-Loire), le moulin Gouré à Lourdesse-Rochemenier (Maine-et-Loire), du XVI^e siècle, la Bigottière à Mozé-sur-Louet (Maine-et-Loire) et le moulin de la Montagne à Thouarcé ((Maine-et-Loire). Seuls, celui de la Herpinière et de Lourdesse-Rochemeunier sont troglodytiques.



Ci-dessus : la Herpinière.



Moulin Gouré à Louresse-Rochemenier.

Et aujourd'hui ?

Une certaine réhabilitation s'observe dans les régions d'habitat troglodytique traditionnel, ainsi qu'on peut le constater avec les ventes immobilières, relayées par les revues consacrées à la décoration des maisons. Une évidence s'impose d'emblée : il n'y a pas une volonté d'amplifier, si l'on peut dire, l'effet troglodyte mais, au contraire, de le rendre très discret. Ce n'est pas un « retour à la caverne », mais le désir d'avoir un confort aussi moelleux que dans les autres maisons.



Ce qui frappe dans l'habitat troglodytique et induit cette perception de « primitif », « rustique », etc. est la grande coupure d'avec le monde de l'habitat entièrement construit. Ce monde est architecturé à partir de lignes droites, horizontales, verticales, se recoupant la plupart du temps à angle droit. Bien entendu, l'Histoire de l'art montre que ce schéma a souvent été « cassé », au profit de lignes plus ou moins courbes, les moins étonnantes n'étant pas celles de l'Art Nouveau vers 1900 ou encore les réalisations de l'architecte catalan Gaudi.



Une maison dessinée par Gaudí à Barcelone. Cet « assouplissement » des lignes inspirera fortement les concepteurs du nouveau-troglodytisme, et jusqu'aux créateurs de fictions, comme par exemple les maisons des hobbits, dans la trilogie cinématographique « Le seigneur des anneaux », d'après l'œuvre de Tolkien.

Les habitants des maisons troglodytiques, même s'ils sont perçus comme vivant dans un environnement pittoresque, restent des paysans, ou des ouvriers vivant partiellement du travail de la terre. Par contre, les individus ont un statut beaucoup plus ambigu, et sont souvent confondus avec des ermites. Sans parler de la Marie-Bâton, évoquée plus haut, ils perdent leur identité et n'existent que par un sobriquet : à Creil, dans l'Oise, c'est « Cricri l'Ermite » dans sa grotte, une carrière largement ouverte, ci-dessous, en pleine forêt de Fontainebleau,



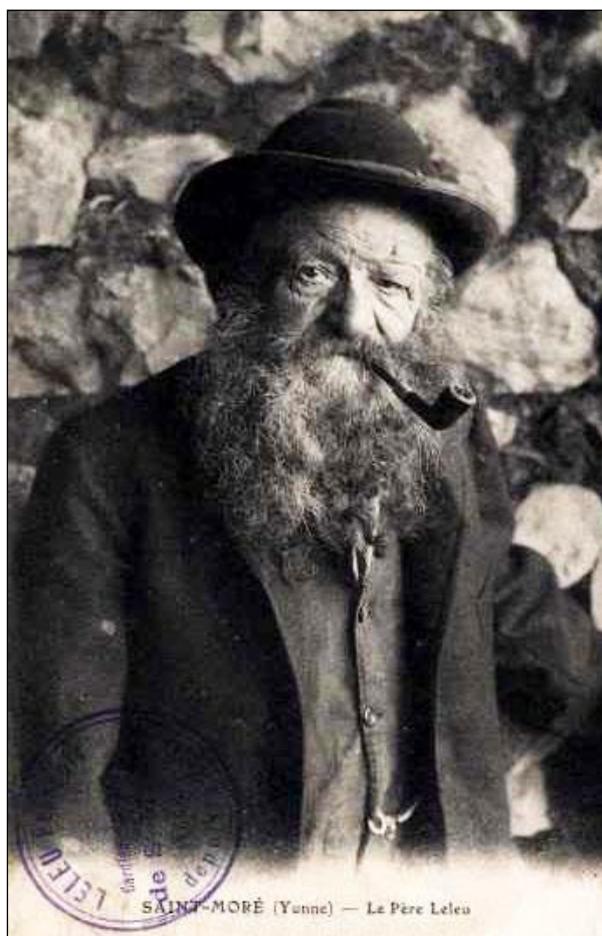
Dans un abri sous roche c'est Emile Beaudenaille, dont on précise bien qu'on l'appelle le « Vieux Zouave », ou encore, dans les creutes de Wissignicourt, dans l'Aisne, « Mimile ». Le « Vieux Zouave », toutefois, est qualifié de l'adjectif « moderne » !

Le viatique du « Vieux Zouave » est réduit à quelques instruments de cuisine et à quelques « cadavres » de bouteilles.

Mimile, quant à lui, n'est pas un solitaire. Sur d'autres cartes postales, on le voit poser à l'entrée d'un chemin qui longe d'autres creutes, avec des voisins qui vaquent à leurs occupations.

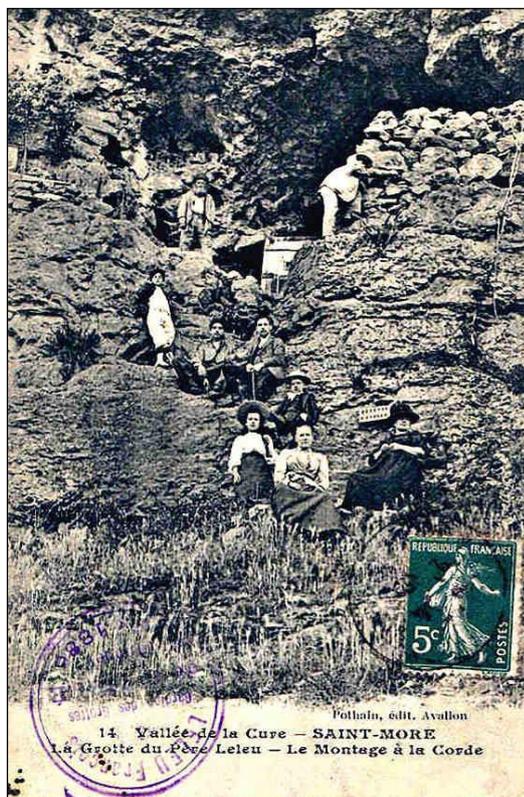


Mais le plus remarquable, en ce sens où l'on connaît bien sa vie, est le « Père Leleu ». Il habitait dans la grotte qui porte son nom à Saint-Moré, dans l'Yonne.



Né à Paris en 1836 dans une famille assez aisée, il étudia chez les frères du Gros-Caillou jusqu'à un niveau plus qu'honnête pour l'époque. D'après ses dires, il se maria et eut des enfants. En 1871, lors de la Commune, il se rangea aux côtés des insurgés. Fait prisonnier au plateau de Châtillon, il fut envoyé au fort de Kellern, près de Brest. Quand et comment Leleu fut-il libéré ? Mystère. Durant les années suivantes, on l'imagine trimardeur, sillonnant la France et subsistant à coup de petits boulots. Il prétendait aussi avoir effectué divers voyages, en Algérie, en Tunisie ou en Corse... En 1886, il arrive à Saint-Moré. Ou, plus exactement, à Arcy-sur-Cure, où réside Guyard, industriel exploitant une carrière d'ocre, qui l'embauche comme terrassier. La carrière forme une grotte artificielle. Les terres extraites sont chargées dans la vallée, et de là transportées jusqu'à Voutenay, où on les traite pour en extraire l'ocre. Rapidement, l'affaire périclité. Leleu se retrouve sans emploi, contraint de se louer pour effectuer des travaux à la journée. Manque de ressources pour payer un loyer, ou besoin vital de liberté ? Toujours est-il que, la grotte de Guyard se trouvant vide, le Leleu y élit domicile. Sur les cartes postales qu'il vendra plus tard aux touristes, on voit un banc, un grand baquet de bois, une petite table. Sa « chambre à coucher » se trouve sur la droite, séparée du vide par un muret de pierres sèches. De son lit de fougères, l'occupant jouit d'une vue imprenable sur la vallée de la Cure. En guise d'escalier, il installe la corde à nœuds qui, la célébrité venue, fera la joie des touristes. Dans ce cadre romantique à souhait, il invite une compagne de rencontre à venir le rejoindre. Celle que Leleu dénommait « la bourgeoise » ne survivra que quatre ans à sa nouvelle existence. Très vite, elle tombe malade, et se couche pour ne plus se relever. Leleu aurait, paraît-il, souhaité enterrer la défunte dans sa grotte : les autorités

locales l'en empêchent. Reste à descendre le corps de la grotte pour le transporter au cimetière du village. « Il a fallu glisser l'humble cercueil au flanc de la montagne ; on n'y est parvenu qu'au prix d'infinies précautions et de rudes efforts », écrivit à l'époque « La Revue de l'Yonne ». On raconta plus tard que, la corde s'étant rompue, le cercueil fut précipité dans le vide et dévala la pente, venant s'immobiliser, tout disloqué, au bord du chemin de terre qui longe la Cure. Ce qui semble avéré, c'est qu'une fois le fardeau mortuaire parvenu au pied de la falaise, le transport au cimetière s'effectua à l'aide d'une brouette. Aucun corbillard ni charrette n'est mis à la disposition du père Leleu. Les habitants du village commencent par ignorer, voire rejeter cet original qui mène une existence si différente de la leur. Comment pourraient-ils deviner que, vingt ans plus tard, il sera leur gloire locale ?...

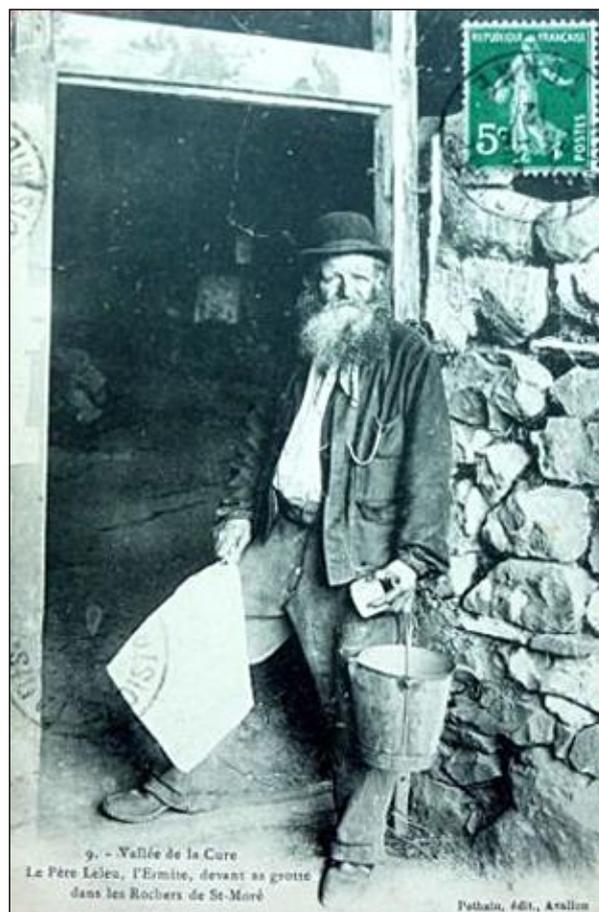


La corde à nœuds qui, la célébrité venue, fera la joie des touristes...

En effet, il a été pendant deux décennies une véritable curiosité, que les Parisiens férus d'archéologie venaient visiter au même titre que le camp de Cora ou les grottes d'Arcy. C'est qu'il s'était composé une image bien au point, avec un étonnant sens de ce que l'on n'appelait pas encore le marketing. Assez instruit pour l'époque, sous des dehors frustes, il ne manquait certes pas de malice. Peut-être aussi sa promotion a-t-elle été prise en main par un homme avisé, réalisant tout le parti qu'il pouvait tirer de ce personnage pittoresque à souhait ? Le bruit en a couru, accrédité par le florissant commerce de cartes postales dont le père Leleu était le héros, et par la vente de la biographie parue en 1897 et rédigée par un certain Jho Pale (pseudonyme d'un journaliste clamecycois)... Pittoresque, en tout cas, c'était le mot, dans sa grotte où il s'était installé, avec tout son environnement, notamment des chiens de garde et, dans des bouteilles, des vipères vivantes.

Loin de se tenir à l'écart de l'humanité, l'ermite de Saint-Moré ne demandait pas mieux que de faire visiter son repaire. Moyennant finances, s'entend. En s'aidant de la corde à nœuds, le touriste parvenait à prendre pied dans la cavité, au milieu des chiens et des lapins. Le maître de céans faisait les honneurs du vaste domaine : « Ma maison, mes rochers, mes champs, ma rivière ». Selon les jours et les visiteurs, il jouait un air de vieille, déclamaient des poèmes de sa composition, racontait des histoires plus ou moins pimentées. Son grand plaisir : épater le bourgeois en lui mettant sous le nez les vipères vivantes qu'il conservait et nourrissait dans des bocaux. Le visiteur au cœur bien accroché pouvait siroter une bière ou une limonade. Il était invité à conserver un souvenir de cette étonnante balade en acquérant quelques cartes postales ou la biographie de son hôte. L'amateur d'archéologie pouvait même repartir (toujours moyennant finances) avec des ossements ou des vestiges préhistoriques glanés dans les grottes alentour.

À 77 ans, le vieux troglodyte semblait se porter comme un charme lorsque survint sa mort brutale, dont les circonstances n'ont jamais été véritablement éclaircies. « La revue de l'Yonne » du 30 janvier 1913 raconte : « Lundi matin, vers 7 heures et demie, M. Momon, épicier à Arcy-sur-Cure, arriva au faite du cordillon. Il fut salué par les aboiements furieux des quatre chiens du père Leleu et, contrairement à son habitude, le vieillard ne vint point à sa rencontre. Avançant de quelques mètres, il aperçut le père Leleu qui gisait allongé sur le sol humide, les bras crispés, la tête en sang. Fidèle entre les fidèles, la chienne favorite du vieillard, Lisette, était accroupie sur les jambes de son maître ». Le corps présentait, paraît-il, un trou derrière la tête, ainsi que des meurtrissures profondes aux genoux et aux jambes... La mort du père Leleu est ainsi rangée au rang des



mystères locaux !

Les citations ci-dessus sont extraites de deux articles de Françoise Lafaix : L'Yonne Républicaine, 5 mars ibidem, 11 mars 2002.

CARRIERES

Les carrières sont des endroits d'où sont extraits des matériaux de construction : pierres, sable ou différents minéraux, à l'exclusion des minéraux et du charbon, qui relèvent des mines. Elles peuvent être à ciel ouvert ou souterraines ; ce sont ces dernières qui nous intéressent.

Elles ont été extrêmement nombreuses dans notre pays ; certaines sont encore en exploitation, mais ce sont plutôt dans les carrières abandonnées que l'on trouve des manifestations pariétales, soit contemporaines de l'exploitation, soit postérieures.

Nota. Nous traitons plus loin des cas particuliers que sont les utilisations « dérivées » : champignonnières, catacombes et creutes.

La carrière du Four à Chaux à Vassens, dans l'Aisne, montre la prégnance du sentiment antiprussien de 1870, peu avant la Première guerre mondiale.

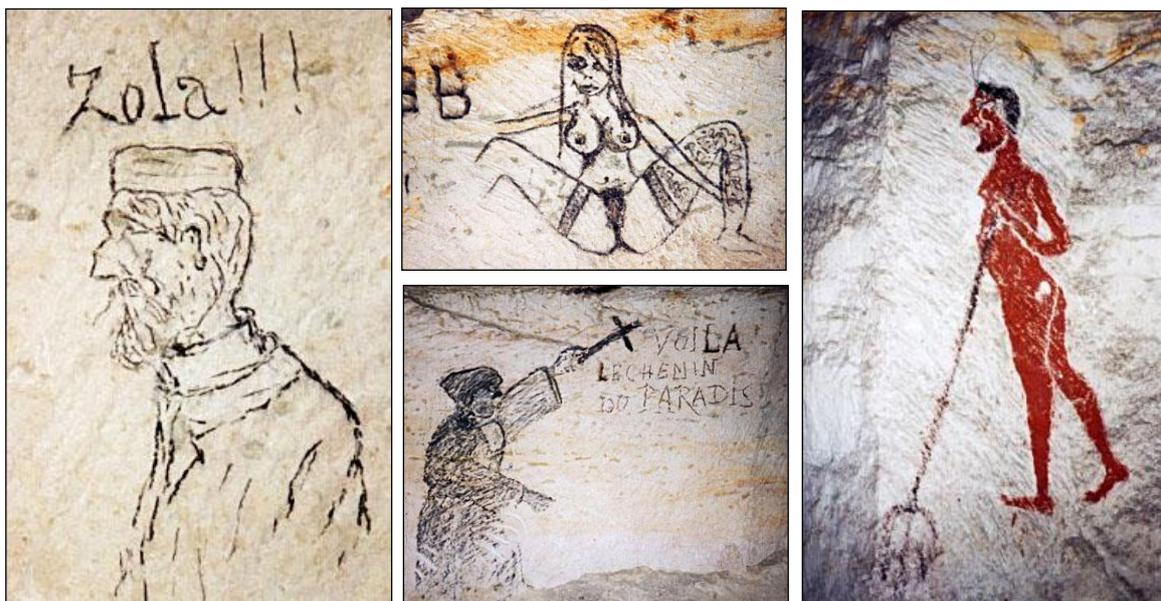


1-2-Ici est évoqué Eugène Bonard, mort le 7 mai 1901, probablement par chute de pierres.

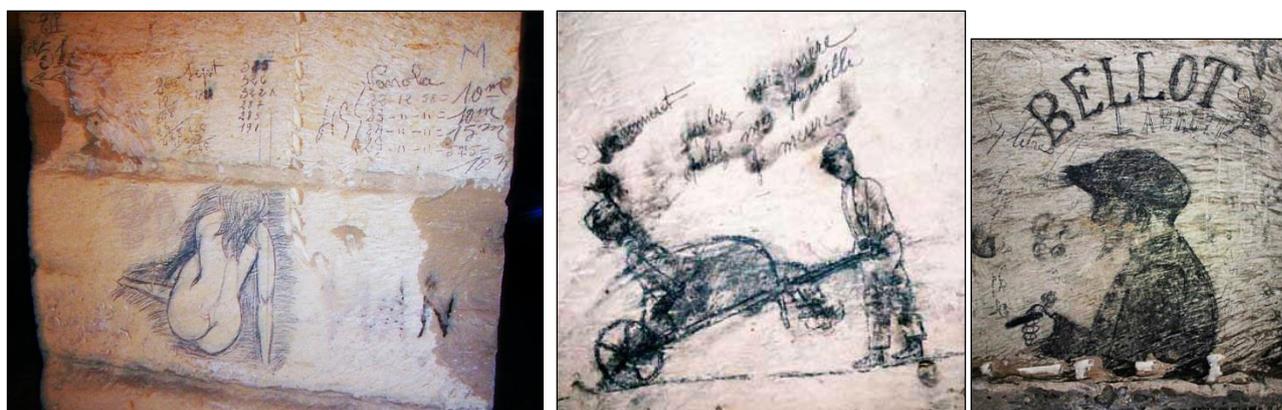
3-Ce portrait serait postérieur à l'exploitation.

La carrière du CHATEAU, dont nous savons juste qu'elle est dans l'Indre-et-Loire, est riche de dessins assez étonnants, dont certains semblent évoquer l'épopée napoléonienne, réalisés peu avant 1870.





La carrière de Savonnières-en-Perthois, dans la Meuse, est aussi riche en art pariétal qu'elle est immense, toutes époques confondues.



Réalisé par un ouvrier carrier. Au-dessus, on voit des comptes d'extraction.



La marnière de Glatigny, à Auberville-la-Renault, en Seine-Maritime, était exploitée aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles pour extraire la craie (localement : marne = craie). La surface du cavage est estimée à 30.000 m². En 1914-1916, l'armée belge en fait l'un de ses quartiers. A proximité immédiate, le château de Glatigny, servait d'hôpital

aux soldats. En 1940, la 17^e division de la Luftwaffe (17^e *Luftwaffen-Feld-Division*) chargée d'occuper la région du Havre, installe son poste de commandement à Auberville-la-Renault. Les troupes allemandes investissent le site souterrain et aménagent la zone d'entrée. Elles l'occuperont jusqu'en 1944.

Dès 1933, M. Hatinguais, de Montivilliers, signale la présence de fresques peintes sur les parois de la marnière, à 150m de l'entrée. Cette trouvaille fait l'objet d'une note publiée dans le journal *La Croix* du vendredi 6 janvier : « (...) **On a trouvé des fragments de fresques et des peintures bien conservées, représentant la Sainte Vierge et des personnages parmi lesquels trois prêtres. Parmi les motifs décoratifs se trouvent, à l'imitation des Catacombes, l'image du poisson, symbole du Christ. Dans la même galerie où se trouvent ces deux grands tableaux, on voit encore un Christ et plusieurs autres personnages peints à même la marnie. Sur un pilier de la carrière, on a également trouvé une inscription suivie de la date 1717. L'explication la plus probable, c'est qu'on se trouve en présence d'un lieu aménagé pour la célébration du culte pendant la Terreur. Mais cela n'est pour l'instant qu'une hypothèse (...)**».

En 2001, consécutivement à un ennoisement des galeries, suivi d'effondrements successifs, l'accès au site souterrain a été interdit. Le tracé des fresques polychromes surcharge parfois des graffiti millésimés du début du XX^{ème} siècle. A contrario, des cartouches, insérant des signatures postérieures (années 20), entament quelques figurations peintes. De toute évidence, la mise en place du décor correspond, historiquement, à la Première Guerre mondiale lorsque les troupes alliées venues de Belgique, s'abritaient dans le cavage. La travée décorée, limitée à un espace du labyrinthe, était probablement dédié au culte, à la prière et au réconfort des « gueules cassées ».



On est donc ici plutôt dans un contexte « creutes ».



Ici, dans une creute picarde. <http://potd.pdnonline.com/2014/08/28104#gallery-1>

Le gouffre de Conflans, à Conflans-Sainte-Honorine, dans les Yvelines, est un fontis dans le banc de calcaire lutétien qui s'étend sur les communes de Conflans-Sainte-Honorine et Herblay, donnant accès à la carrière d'Herblay. Des peintures et gravures modernes d'inspiration préhistorique y ont été faites par un bon connaisseur de ce domaine.

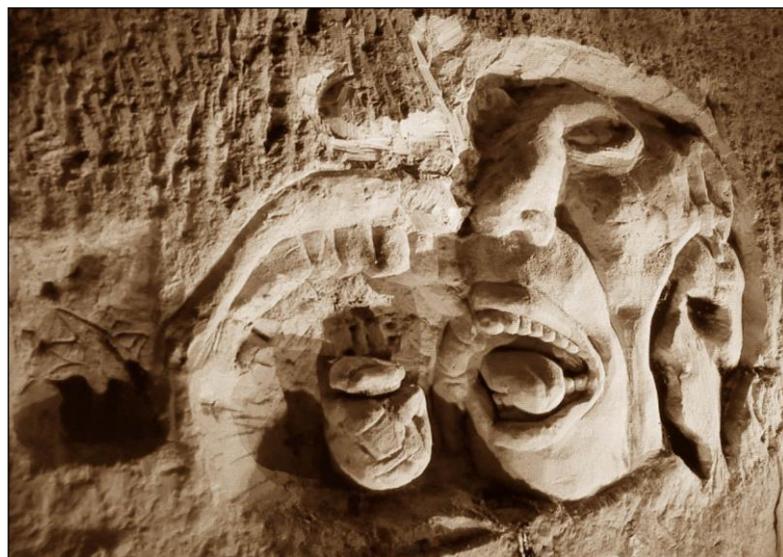


La carrière de la Patate, toujours dans les Yvelines, à Mesnil-le-Roi, a également tenté un (des ?) amateur (s ?) de peintures paléolithiques.





La carrière « A » de Bagneux, dans les Hauts-de-Seine, montre des sculptures d'âge indéterminé, mais probablement peu anciennes, vu l'état de conservation.



Les carrières d'Herblay, dans le Val-d'Oise, est un important ensemble qui attire toujours les artistes du sous-sol.



1-Garde républicain.

2-L'Aigle.



Ces graffiti d'hommes ont été faits vers

1980.



Pour le Centre-Ouest, un important travail a été fait par Nicolas VIAULT, travail que l'on peut voir sur le site internet troglos.free.fr/.

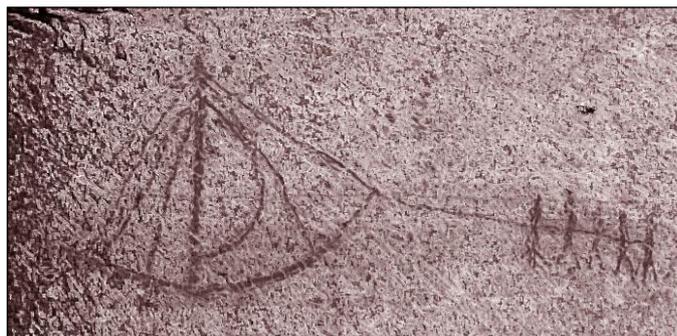
Faute d'avoir pu joindre l'auteur de ce site, nous ne donnons que quelques vues représentatives traitées en monochromie. Le lecteur pourra se référer au site d'origine, beaucoup plus complet et bénéficiant, pour les uniformes notamment, d'images en plusieurs couleurs. Les localisations ne sont pas indiquées pour des raisons de protection des sites.



Appelée aussi « carrière des soldats », à cause de ses dessins polychromes. La coiffe de l'un d'eux porte la date de 1830, une autre 1836.



Carrière du Grand-Père. Il s'agit certainement des engins tirés par des chevaux ou des ânes, qui servaient aux carriers à extraire les blocs jusqu'à l'extérieur de la carrière.



Même carrière. Probablement une péniche, ou gabarre, tirée du chemin de halage par des hommes, qui amenait les blocs de pierre jusqu'aux lieux d'acheminement aux différents clients.

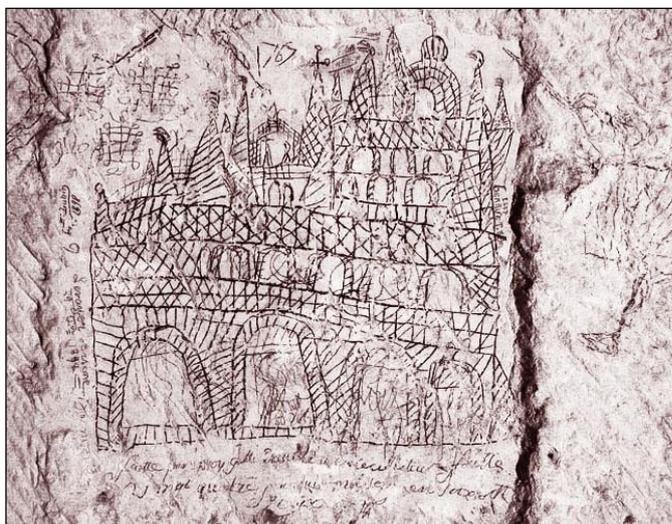


Même carrière : salle des veillées. Ces salles, à température constante du fait de leur éloignement de la surface, étaient utilisées l'hiver par les voisins de la carrière pour les veillées, d'où la présence, parfois, de nombreux dessins. Ici, on voit une cathédrale (qui aurait été restaurée grâce à des pierres de la carrière ?)

Même localisation. On voit une girafe et son petit. Faut-il y avoir la popularité de Zarifa, offerte à Charles X ?



Même localisation. La légende montre que la première scène représente « Gatien, sa femme et son cochon ».



Carrière des Vallées. Elle comporte des dessins d'églises datés de 1765 et 1767. La plupart sont signés Gille Daubron suivi de "exe....teur" (?) A plusieurs reprises ces dessins sont accompagnés de personnages munis d'épées. Certains sont non datés et non signés. Il est rare d'avoir des dessins datés et signés de cette époque. En effet, au XVIII^{ème} siècle peu de gens savaient lire et écrire, cela est encore plus le cas dans les gens du peuple, comme les carriers, qui étaient généralement des paysans. Ces dessins ne sont pas forcément des dessins de carriers mais pourraient être ceux d'un tailleur de pierre ou d'un visiteur venu ici à plusieurs reprises.

Ce premier dessin représente visiblement une abbaye. A droite est représenté un homme avec une épée, et au dessus à gauche, visiblement un coq et une poule. Il est daté de 1767. Dessous, il est écrit : "faiite par moy gilles daubon *e.....teur ?* faiite vingt quatre

janvier ? mil ? sept can ? soixantte sept ?". On remarque plusieurs signatures postérieures.



Ces graffiti se trouvent à la Clotte Noire, en Gironde. Le personnage du bas porte son pic, appelé « trace » localement, et fume la pipe. Plus intéressant est celui du dessus : il représente un carrier se rendant au travail avec un cycle qui aurait les pédales directement en prise avec la roue avant, comme le grand-bi, mais avec des roues dont la taille est à peu près la même. Par contre, plus loin, figure un autre cycliste utilisant un engin doté de deux roues de taille nettement différente, donc un grand-bi au sens strict. Au-dessus, il est écrit « vélocipède » et, en-dessous, « en route ». Photo J. et L. TRIOLET.

CHAMPIGNONNIERES

Une champignonnière est un lieu de culture de champignons. Ce sont des milieux sombres et humides, conditions idéales pour le développement des champignons. Le plus souvent on y cultive l'agaricus, plus connu sous le nom de champignon de Paris ou champignon de couche.

Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, la majorité des champignonnières était installée dans d'anciennes carrières souterraines : humidité élevée, températures fraîches (de 10 à 14°C selon les carrières) et constantes, régularisation de la circulation de l'air relativement aisée. L'aménagement était simple : pose de cloisons en plaques de plâtre, murs en pierre ou plus simplement des bâches plastifiées pour segmenter la carrière en chambres de culture, pose éventuelle de radiateurs et arrivées d'eau; ventilation par les anciens puits d'aéragé.

À la fin du XIX^{ème} siècle, on compte plus de 250 producteurs en région parisienne. En France, la majorité des champignonnières en carrière a disparu dans les années 1970 - 1990 à cause de la concurrence des pays de l'Est et Asiatiques, qui cultivent le champignon sous hangar réfrigéré, avec une main-d'œuvre beaucoup moins chère. Les producteurs français utilisent aussi des hangars réfrigérés et rares sont ceux qui continuent à cultiver le champignon de couche en carrières, le réservant par ses tarifs plus chers à un public haut de gamme (d'après Wikipedia).



Il ne semble pas y avoir des manifestations graphiques spécifiques à la culture des champignons, ou alors elles se perdent au milieu de celles des carriers.



CATACOMBES

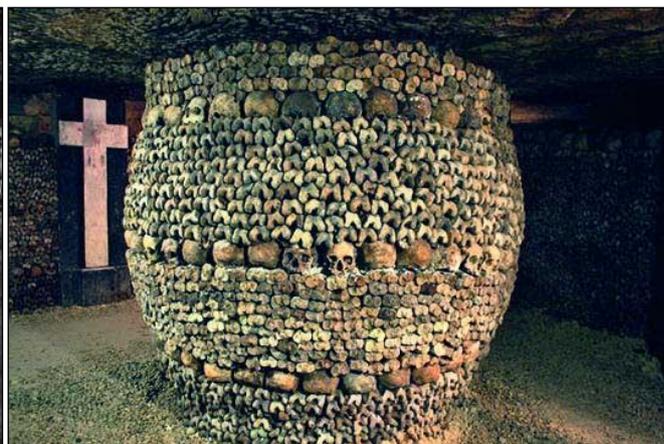
Les catacombes sont d'abord d'anciennes carrières souterraines situées sous la ville — ici Paris pour ce qui nous préoccupe — reliées entre elles par des galeries d'inspection. Elles ont été transformées en ossuaire au XVIII^{ème} siècle avec le transfert des dépouilles des cimetières, pour des raisons de salubrité publique. Ce nom de catacombe leur a été donné par analogie avec les nécropoles souterraines de la Rome antique, bien qu'elles n'aient quasiment jamais servi de sépulture initiale.

Une partie des catacombes parisiennes se visite, mais il s'est développée toute une population d'amateurs, aux motivations diverses, les « cataphiles », qui agit plus ou moins aux frontières de l'illégalité. De ce fait, leur terrain d'action a dépassé le XIV^{ème} arrondissement au sens strict et a conquis des sites souterrains comme les caves, les aqueducs, etc.

Il semblerait que le « gendarme » des catacombes, l'Inspection Générale des Carrières, se contente de maintenir la fréquentation des catacombes à un niveau acceptable en termes de sécurité publique.



1- Le parfait cataphile. Furtivité...



2- La partie touristique.



A ce niveau, les catacombes recoupent les caves d'une ancienne brasserie. Les artistes se sont inspirés d'œuvres de l'Histoire de l'art, comme « La Source », d'Ingres, ou encore « The Disquieting Muses » de Giorgio de Chirico.



1- Une inspiration « bande dessinée ».

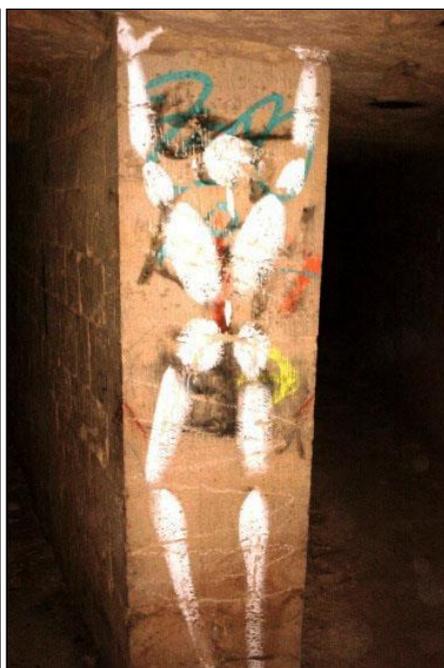


2- Mort aux cons.

Les cataphiles qui nous intéressent ici sont ceux qui laissent des traces de leur passage autres que des immondices. Ils s'expriment par le dessin, la peinture et la sculpture. Notre propos n'est pas d'en dresser une typologie, mais de montrer la variété des expressions qui, dans leur ensemble, ne sont pas typiquement « cataphiles », mais s'inscrivent dans le mouvement du « street art », ou « art des rues ».



1-L'indienne.



2-Corps blanc de Jérôme MESNAGER. Avec ce schéma, l'artiste s'est fait connaître et est devenu un « classique » du « street art ».



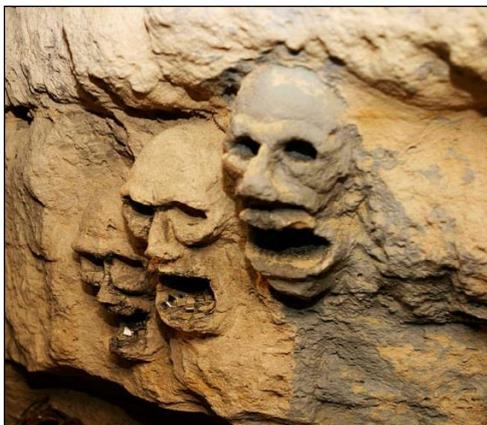
La sculpture aussi...



Carrière dite « des Animaux, Paris. Photos <http://explorationurbaine.com/la-carriere-des-animaux/>



Sculptures du fort de Port-Mahon. Elles ont été réalisées de 1777 à 1782 par un carrier nommé Décure, dit Beauséjour, vétéran des armées de Louis XV. Selon Le Conducteur portatif de 1829, il s'agirait d'un soldat enrôlé en 1756 dans l'armée de Richelieu lors de l'opération de reconquête de Minorque. Réformé, il entra à l'Inspection des carrières afin de compléter sa modeste solde. Travaillant la journée aux travaux de consolidation sous la direction de Guillaumot, il sculpte après son travail et représente une maquette ainsi que diverses vues du fort de Port-Mahon, la principale ville de l'île de Minorque, aux Baléares, où il aurait été un temps prisonnier des Anglais. Voulant parfaire son œuvre, il engage la création d'un escalier d'accès depuis le niveau supérieur de la carrière ; mais il provoque ainsi un fontis qui le tua sur le coup. Ces sculptures, abîmées pendant la Révolution ont été restaurées en 1854, et à plusieurs reprises depuis lors. <http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/297749>



<http://paris365days.com/paris-from-the-inside/>



Ces deux photos (Ian Cox et Martha Cooper) prises en 2011 à Paris, montrent les moyens déployés parfois par les graffeurs.
<http://www.fatcap.org/article/underbelly-a-paris.html>



Encore Paris. <http://www2013.freenux.fr/Petit-tours-dans-les-catacombe-de.html>

SOUTERRAINS

Avec les souterrains, nous sommes au cœur des fantasmes les plus populaires. Généralement, ces phénomènes mystérieux sont crédités de dimensions fabuleuses — au sens ou fabuleux veut dire : « qui relève de l'affabulation » — comme celui que la tradition orale fait démarrer d'une modeste tour à signaux médiévales à Saint-Martory, Haute-Garonne, et qui conduit... à la basilique Saint-Sernin de Toulouse, soit une centaine de kilomètres ; encore que ceci ne doit pas être le record dans sa catégorie !

L'autre versant du fantasme est une ignorance totale de la réalité matérielle d'un souterrain par ceux qui en sont les plus proches voisins. Dans leur ouvrage « Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois », paru chez Alan Sutton, Jérôme et Laurent Triolet racontent qu'un jour, au cours de leurs recherches vers Azay-le-Rideau, ils recherchaient un souterrain signalé, mais introuvable au bout de quelques heures de prospection. Ils rencontrent alors une dame qui connaît le lieu, à quelques dizaines de mètres de sa maison, au milieu d'un bosquet envahi de ronces. Elle est formelle : lorsqu'elle était enfant, son père lui interdisait de s'en approcher, car le souterrain s'étirait sur des kilomètres et elle s'y serait irrémédiablement perdue. L'interdiction formulée il y a près d'un demi-siècle était toujours intangible, et nos explorateurs s'en furent vers le souterrain sans la brave dame. On se doute de la chute : après débroussaillage, ils se trouvèrent devant une cavité de deux mètres de large et trois de long...

Nous excluons d'entrée de ce travail tout ce qui concerne les caves et autres cavités à usage domestique et agricole, banales dans les pays où le sol s'y prête, pour nous intéresser à deux types de souterrains : les souterrains-refuges et les souterrains annulaires.

Les souterrains-refuges à défense passive

Ce terme « actif » et « passif » est emprunté à l'art militaire, et distingue la nature des protections d'un ouvrage. Quelle que soit d'ailleurs la nature de la protection, elle est toujours temporaire et exclut tout séjour permanent, comme c'est le cas par exemple dans les « roches » de Doué-la-Fontaine, qui ont des fenêtres et parfois même des cheminées (voir plus haut).

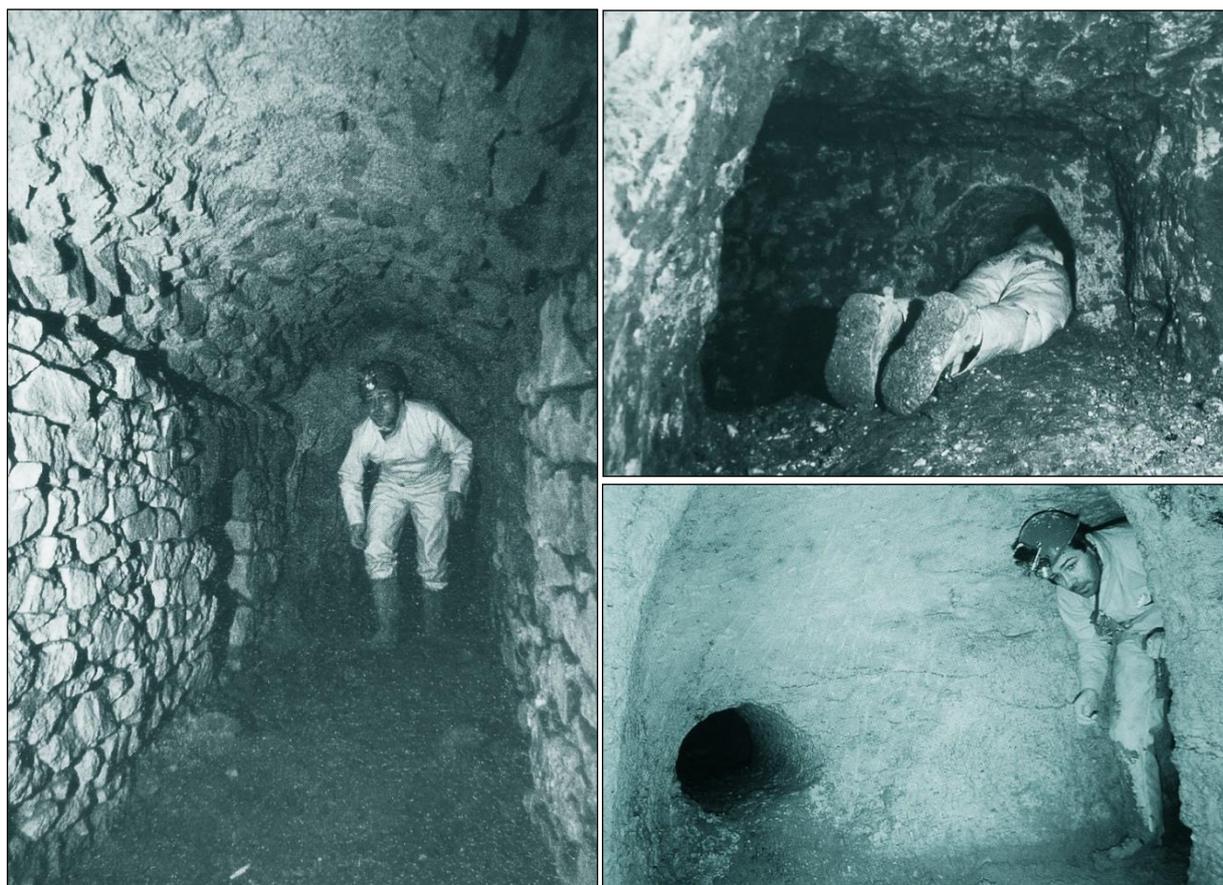
Ces souterrains-refuges se composent d'une ou plusieurs salles reliées par des couloirs étroits, entièrement creusés dans la roche pendant des périodes troubles et destinés à abriter, selon leur taille, les habitants d'une ferme ou d'une collectivité un peu plus étendue. Parfois, ils avaient des aménagements destinés à assurer la survie pendant un temps relativement long, comme des silos à grain, et/ou la possibilité d'héberger du petit bétail. On ne s'y déplace que courbé, voire à quatre pattes, et ils se terminent toujours en cul-de-sac. La largeur est en rapport ; outre le but de minimiser le volume de roche à excaver, ceci rendait difficile la pénétration d'un intrus en armes. Leur profondeur sous la surface n'excède guère 6 mètres. Leur accès était dissimulé tant bien que mal dans l'habitation ou ses dépendances.

La défense passive consistait essentiellement à retarder les intrusions et à décourager un ennemi de passage, comme les compagnies de pillards qui battaient les campagnes et razziaient tout sur leur passage. On pourrait, cyniquement, dire que la philosophie de ces refuges était : « Va voir ailleurs si c'est plus facile ! »

Trois types d'obstacles s'y rencontrent : des portes, des étroitures et des puits-pièges. On les estime généralement antérieurs au XIV^{ème} siècle.

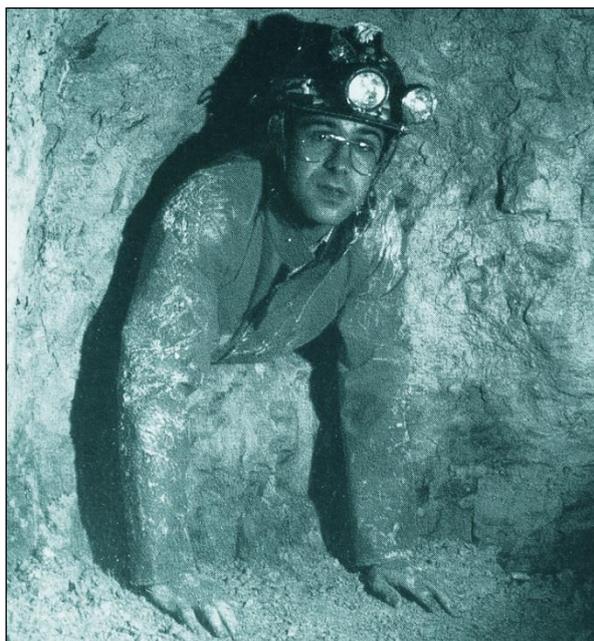
Divers obstacles passifs empêchaient la progression d'un ennemi qui aurait découvert l'entrée de la cache : portes de bois, barrages de forts madriers empilés horizontalement et dont les extrémités étaient glissées dans des saignées verticales creusées dans les parois latérales du passage, puits-pièges dissimulés au débouché d'un couloir. Un autre dispositif de défense passive, fort efficace, se retrouve fréquemment dans les souterrain-refuges : les chatières. Ce sont des goulots circulaires forés dans la roche et qui interrompent les couloirs ou interdisent l'accès à certaines salles. Ces chatières constituaient donc un point de passage obligé. Leur diamètre était de quarante à cinquante centimètres, juste assez pour laisser passer un homme de corpulence moyenne. Les chatières ne pouvaient être franchies qu'en reptation et après s'y être engagé tête la première. Au débouché de ce goulot, l'assaillant s'exposait aux coups des défenseurs qui l'attendaient, il devait se remettre impérativement debout pour se retrouver en attitude de combat. Un défenseur déterminé pouvait à lui seul contrôler et défendre efficacement le franchissement d'une chatière. Certaines chatières étaient closes, du côté de l'attaque, par un épais bouchon de pierre de forme conique. La face externe du bouchon venait affleurer la paroi rocheuse, rendant son extraction très difficile. Une chaîne scellée à la face interne du bouchon et dont l'autre extrémité était arrimée à un point fixe, permettait aux défenseurs de rendre le bouchon inamovible sans outillage lourd (levier, masse, burin, barre à mine, pied-de-biche).

Les puits-pièges ou silo-pièges étaient d'autres dispositifs défensifs souvent installés au débouché des couloirs de circulation. Profonds en moyenne de deux mètres, ces trous étaient creusés en forme de poire, de bouteille, c'est-à-dire que leurs parois s'évasaient fortement vers le fond. Une telle forme rend très difficile la remontée, sans aide, d'un homme qui serait tombé dans le piège. L'assaillant qui chutait dedans avait de fortes chances de se fracturer un membre ou de se blesser sérieusement (deux mètres de chute verticale). Mais même indemne, il ne pouvait s'extraire seul du trou dont les parois très évasées n'offrent aucun appui à ses pieds qui battaient dans vide.



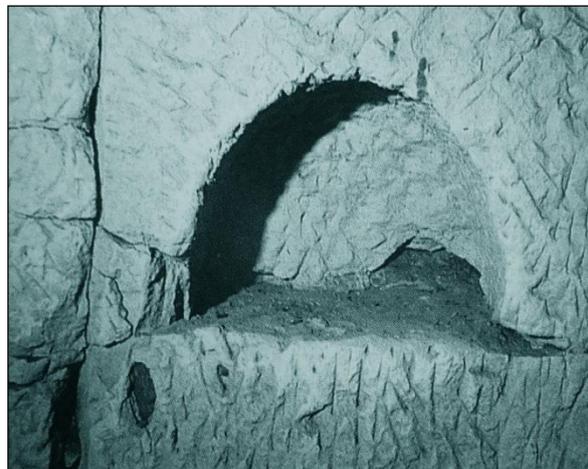
1-Parfois, le couloir d'accès était une tranchée dans ses premiers mètres, appareillée et voûtée, jusqu'à pénétrer dans la roche vive. Le Plessis-Prévôt. J. et L. TRIOLET. Souterrains du Poitou. 2003. Alan Sutton, éditeur.

2-3-Parler de chatière n'est pas une clause de style ! Balâtre-en-Blésois. J. et L. TRIOLET. Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois. 2002. Alan Sutton, éditeur et l'Ecusseau. ibib, Souterrains du Poitou. 2003.

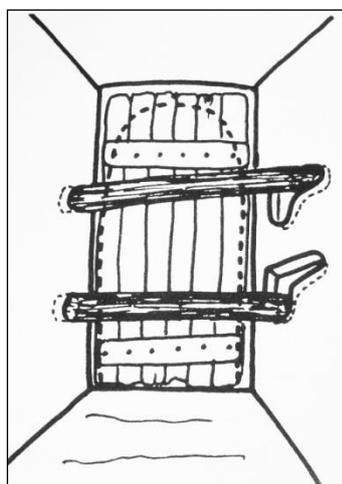


L. TRIOLET. *Souterrains du Centre-Ouest*. 1991. Editions Nouvelle République.

*Cette chatière est déjà « sévère » en elle-même ; la difficulté est encore augmentée par le décalage en hauteur, qui impose de mettre les mains au sol. L'assaillant, désormais, est alors dans une position très vulnérable. J. et L. TRIOLET. *Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois*. 2002. Alan Sutton, éditeur.*



Gran de niche sans rebord. La Fosse Rouge, Indre-et-Loire. J. et de la



*Un des systèmes de blocage des portes : les feuillures en vigule. Photo du bas : Oiré, Maine-et-Loire. J. et L. TRIOLET. *Souterrains du Centre-Ouest*. 1991. Éditions de la Nouvelle République.*



*Conduit d'aération fait d'éléments tubulaires de poteries, qui était placé dans un puits d'extraction avant comblement de ce dernier. J. et L. TRIOLET. *Souterrains du Centre-Ouest*. 1991. Editions de la Nouvelle République.*

Les souterrains-refuges à défense active

Outre les obstacles déjà cités, ils ont des dispositifs destinés à anticiper sur la progression de l'ennemi vers ces obstacles et, le cas échéant, à le détruire. Ce sont essentiellement des meurtrières et des trous de visée, qui permettent de projeter des traits d'armes blanches et, plus tard, des balles de bouches à feu. Ils datent des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles.

Ce type de souterrain peut être rattaché à une place forte de surface, dont il serait en quelque sorte l'ultime retranchement.

Les deux types de souterrains comportaient parfois des conduits d'aération qui débouchaient au ras du sol. On connaît un exemple de souterrain avec un puits (château de la Haute-cour, à Réaumur, Vendée), mais les quelques cas d'alimentation en eau sont plutôt de petits bassins recueillant l'eau de ruissellement.

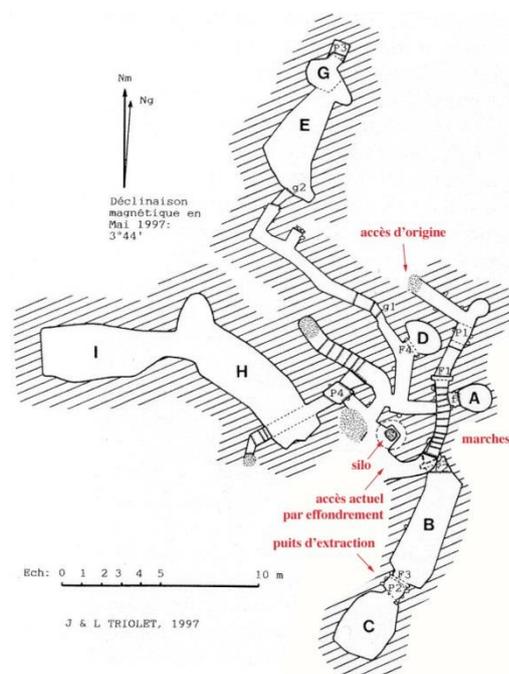
À partir du XIV^{ème} siècle, la défense des souterrains-refuges se perfectionne : aux obstacles passifs traditionnels présentés précédemment, on ajoute des systèmes de défense active qui font appel à l'intervention humaine. Particulièrement des trous de visée qui, forés dans les parois, permettaient aux défenseurs de faire usage de pieux, d'arbalètes ou, à partir du XV^{ème} siècle, d'armes à feu individuelles (bâtons à feu, hacquebutes puis arquebuses). Ces trous de visée étaient le pendant souterrain des archères et autres meurtrières des fortifications de surface. On les appelle trous de visée car leur orientation - donc leur forage - parfaitement calculée par les bâtisseurs du souterrain, permettait de tirer au jugé dans l'obscurité en étant pratiquement certain de toucher l'assaillant. En fait, ces trous de visée suppléaient à la visée naturelle de l'œil humain dans des conditions d'éclairage naturel. Ces trous de visée étaient placés généralement en aval d'un obstacle : porte, puits-piège, chicane, goulot, là où l'assaillant, ralenti ou arrêté par l'obstacle, se trouvait le plus vulnérable.

Deux excellents spécialistes des souterrains-refuges, Jérôme et Laurent Triolet ont établi que des molosses furent probablement utilisés pour la défense des souterrains. En effet, dans certains réseaux, on constate la présence d'anneaux d'attache creusés dans les parois rocheuses. Ces anneaux sont situés à proximité immédiate d'une porte, généralement en amont de celle-ci. Par ailleurs, la présence de ces anneaux à proximité d'un obstacle s'accompagne fréquemment de traces de griffes sur les parois, ce qui laisse à penser que des animaux furent enchaînés là, afin de défendre la porte. Il s'agissait probablement de chiens de forte taille, de type molosse (les chiens de guerre furent fréquemment utilisés au Moyen-âge et jusqu'au XVI^{ème} siècle) spécialement dressés à attaquer dans l'obscurité.

Tenter de s'emparer d'un souterrain-refuge présentait un réel risque pour les assaillants qui étaient obligés de progresser quasiment à quatre pattes dans des boyaux inconnus, étroits et obscurs où ils pouvaient à tout moment être atteints d'un coup d'épieu ou d'une décharge d'arquebuse jaillies d'un trou de la paroi, soit être agressés par un puissant chien de guerre bien plus à l'aise qu'eux dans l'obscurité grâce à son odorat. C'était donc un risque disproportionné par rapport au butin à espérer. En effet, les paysans qui se terraient dans ces refuges étaient très pauvres pour la plupart. Ils n'emportaient avec eux que le strict nécessaire en nourriture ainsi que les quelques pièces de monnaie qui constituaient toutes leurs maigres économies. Lorsque les accès et les salles du réseau souterrain étaient de plus grandes dimensions, les réfugiés purent y faire descendre du petit bétail (chèvres, moutons). En effet, dans de nombreux souterrains, des mangeoires creusées en niches dans les parois attestent que certaines salles servirent à abriter de la nourriture sur pieds (ou plutôt sur pattes). Les souterrains-refuges, habilement aménagés, ont donc constitué une remarquable protection contre les raids de soldats et de pillards qui au Moyen-âge, ravageaient les campagnes pendant et après les conflits (Routiers, Écorcheurs, Tard-Venus, troupes anglaises voire les soldats de l'armée royale, etc.) Ces pillards ne restaient d'ailleurs que fort peu de temps dans les villages où ils passaient. Éventuellement ils y bivouaquaient, s'emparaient des objets et de la nourriture que les habitants n'avaient pas pu emmener sous terre, puis repartaient le lendemain ou deux jours après, après avoir incendié quelques masures. Pourquoi les pillards se seraient-ils hasardés dans un souterrain dont ils auraient découvert l'entrée ? Le risque était trop bien connu de ces hommes pourtant peu craintifs. Ils savaient que le jeu n'en valait pas la chandelle et ne voulaient pas prendre le risque de se faire tuer ou gravement blesser pour une poignée de piécettes de monnaie, deux ou trois volailles, un morceau de lard ou quelques femmes à violer...

De par leur fonction défensive remarquablement efficace, les souterrains-refuges ont été très justement qualifiés de "châteaux-forts des pauvres". J. et L. Triolet, auteurs cités précédemment, ont établi, cartes géographiques à l'appui, que les souterrains-refuges se trouvent en plus forte densité dans les régions de plaine ou les larges vallées. En effet, ces lieux n'offraient guère de refuges naturels (hauteurs, montagnes, falaises, grottes et étaient traditionnellement des itinéraires empruntés plus volontiers par les armées d'invasion. On constate également une plus forte densité dans les campagnes ne possédant pas de villes fortifiées ou de châteaux-forts à proximité. Dans ces régions, a priori défavorisées, les paysans, contraints de s'en remettre à eux-mêmes pour assurer leur protection, y creusèrent en grand nombre leurs châteaux-forts souterrains.

Les souterrains refuges furent utilisés dès le haut-Moyen-âge et jusqu'à une époque récente (guerre de 1914-18). L'utilisation de certains souterrains n'a pu durer qu'une brève période ou, au contraire, s'étaler sur plusieurs siècles : des souterrains-refuges creusés au XI^{ème} siècle ont pu très bien être réutilisés et réaménagés lors de la guerre de Cent Ans, puis au XVI^{ème} siècle lors des Guerres de Religion et, cent ans plus tard, lors de l'invasion des Suédois.



Les Goupillères, en Touraine. On voit un trou de visée (flèche) et on a une bonne idée de la taille d'une bonne partie de ces souterrains-refuges. J. et L. TRIOLET. Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois. 2002. Alan Sutton, éditeur.

Le souterrain-refuge de l'Ecusseau, dans le Haut-Poitou. On constate qu'il se développe sous une faible surface. Il est accessible actuellement à la faveur d'un effondrement, mais l'entrée d'origine, aujourd'hui bouchée, était plus au nord. Juste après cette entrée, on trouve un puits d'extraction (P1). Ces puits (voir aussi P2, P3 et P4), creusés depuis la surface, permettaient d'évacuer facilement les déblais, notamment s'il y avait des goulets et des chatières. Ils étaient soigneusement rebouchés ; parfois, on conservait dans la masse du remblai un ou des conduits d'aérations.

Peu après, une première feuillure (F1). Il y en a 4 au total, qui correspondent à des portes servant à bloquer la progression d'éventuels assaillants.

Creusé sur plusieurs niveaux, le souterrain comporte localement des marches ; il conduit à des salles relativement vastes qui ont parfois un petit réduit annexe (A, D, G). On note aussi la présence d'un silo.

Bien qu'il ne présente pas de dispositif de défense active, on voit qu'il est agencé pour servir d'abri temporaire à une petite communauté. J. et L. TRIOLET. Souterrains du Poitou. 2003. Alan Sutton, éditeur. p. 25

De véritables villages souterrains.

Parfois, ces souterrains-refuges ont pu abriter de petites communautés et devenir de véritables villages, contrepoint en négatif du village de la surface. Un des plus intéressants est celui de Hiermont, dans la Somme.

Les muches ⁽²⁾ de Hiermont font actuellement partie des souterrains-refuges les mieux conservés du Ponthieu, ancien comté français dont la capitale était Abbeville. La principale s'ouvre dans l'église du village par une rampe descendante, longue de 25 mètres, maçonnée en pierre taillée et voûtée en redan (ressaut vertical ménagé au plafond, de distance en distance).

La suite se divise en deux rues qui partent du pied de la rampe. La galerie, qui va du nord au sud, longue de 52 mètres, se termine en cul-de-four. Les habitants l'appellent la « rue droite », en raison de sa forme rectiligne. La deuxième rue, d'une longueur à peu près équivalente à la première, serpente en décrivant plusieurs courbes de direction est-ouest. On la nomme la « rue bossue » et plus communément la « rue mauvaise », par allusion au mauvais état des chambres qui y aboutissent. Les chambres, tantôt simples, tantôt doubles ou triples, sont à l'origine au nombre de soixante-quinze.

On remarque dans le souterrain des traces de frottement, des niches pour les lampes, des feuillures, à l'entrée des chambres, lesquelles permettaient d'adapter des portes, ainsi que de nombreuses inscriptions sur les murs.

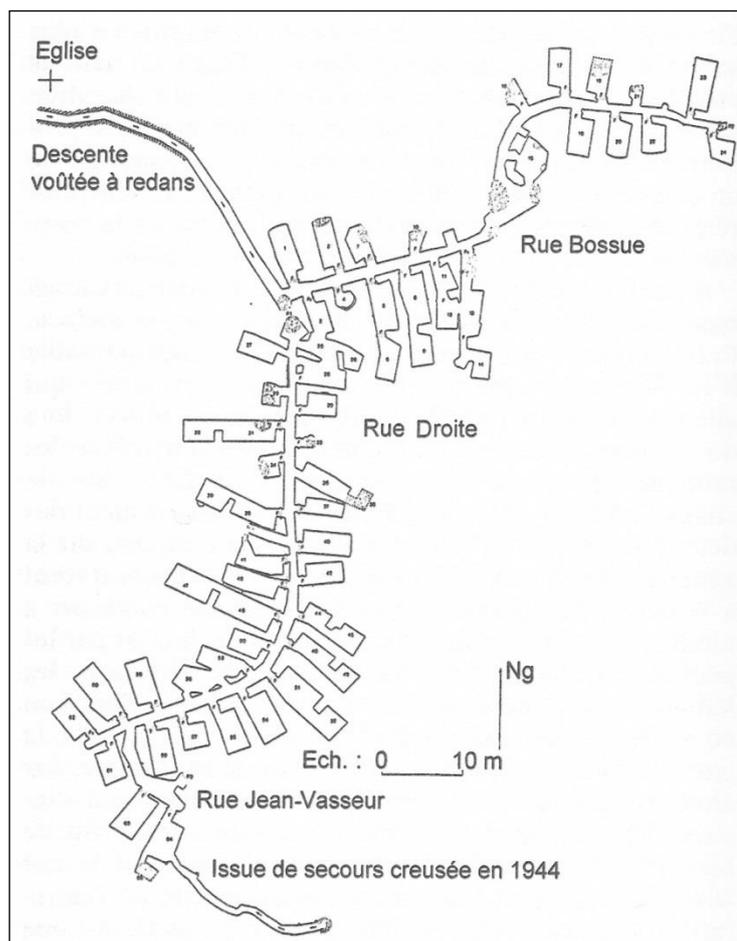
Creusé pendant la guerre de Trente Ans.

VIII. TRIOLET, J. et L. (2011) : La guerre souterraine. Perrin. Pp. 88-96



Visite organisée par les Randonneurs d'Abbeville : la rampe d'accès avec la voûte à redans.

² *Se mucher, en picard, signifie se cacher, d'où le nom de muches donné à ces ouvrages.*



Plan du grand souterrain-refuge villageois de Hiermont, dans la Somme. Topographie J. et L. Triolet, 1992, et d'après J.-P. Fourdrin, 1976, pour les parties devenues inaccessibles.

Les souterrains annulaires

Ce sont ceux qui posent le plus d'interrogation, faute de montrer une destination claire et précise. Dans leur tracé, la galerie décrit un ou plusieurs anneaux. On y a vu un but culturel : culte des morts ? de la Terre-Mère ? mais aucun écrit, aucun document archéologique ne peut apporter quelque lumière sur leur destination. La large période à laquelle on les pense utilisés, XI^{ème} à XVI^{ème} siècle, montre bien la fragilité des hypothèses à leur endroit et, si l'on y cherche des réminiscences païennes, une « survivance » extrêmement têtue (encore que le règne d'Henri IV voit se développer une « chasse aux sorcières » féroce, comme on a pu le voir dans le Labourd, au Pays Basque, avec Pierre de Rosteguy de Lancre).

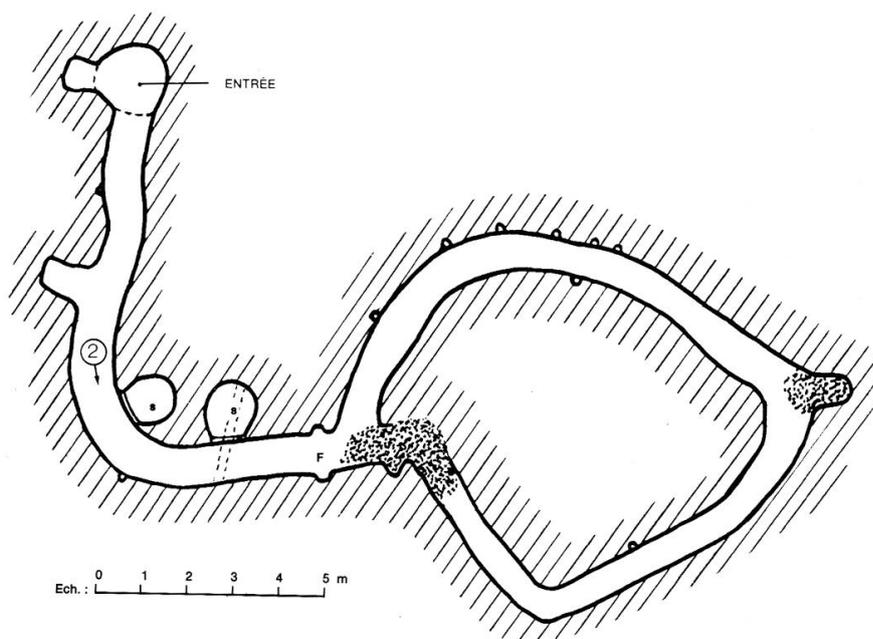
Toutefois, ces souterrains annulaires ont une zone de répartition assez circonscrite à l'Auvergne et au Limousin.

On trouve en France, en République tchèque et dans le nord de l'Autriche des souterrains annulaires, formés de galeries dessinant un ou plusieurs anneaux, et situés dans des zones géologiques particulières. Selon plusieurs archéologues et ethnologues ces souterrains semblent avoir eu une fonction culturelle dans l'Antiquité et jusqu'au Moyen-âge. En France, un groupe de souterrains annulaires est localisé dans la partie nord-ouest des Deux-Sèvres et la partie nord-est de la Vendée¹. Cette région est caractérisée par un sous-sol composé de granite, d'arène granitique ou de schiste inadapté au forage. De fait, les vastes salles, les couloirs larges sont exclus. D'autres régions comme le Forez et le Velay présentent une densité de souterrains annulaires supérieure à la moyenne nationale. La morphologie des souterrains annulaires semble résulter de ces contraintes techniques imposées par la dureté du sous-sol rocheux.

Les souterrains annulaires ne présentent que rarement des aménagements de défense. Leur creusement initial ne semble donc pas avoir été dicté par des impératifs sécuritaires. Si dispositifs défensifs il y a, il est probable qu'il s'agisse d'une réutilisation ultérieure du souterrain annulaire en souterrain-refuge.

Par contre, la vocation culturelle des "souterrains annulaires", souvent avancée dans les publications, n'est pas formellement confirmée par des découvertes matérielles (statuettes, sculpture des parois...) mais semble liée au culte de la terre nourricière.

Pour Éric Clavier, ces souterrains n'ont été utilisés ni comme lieu de culte ni comme refuge ; « Il penche plutôt pour un usage agricole, mais il se garde de poser des conclusions définitives. »².



Souterrain annulaire du Fourneau dans le sud du Berry. Topographie J. et L. TRIOLET.

Dans le couloir d'accès, après un coude à gauche, en paroi gauche, deux niches, puis une feuillure qui semble construite pour une porte qui se ferme de l'intérieur. L'anneau se divise en deux branches de 13m chacune, qui se rejoignent au niveau d'un diverticule terminal. Celle de gauche, large de 0,70m et haute de 1,30m en moyenne possède, creusées à environ 1m du sol, six petites niches dans sa paroi gauche et une dans sa paroi droite, interprétées comme des réceptacles à luminaires. Celle de droite, effondrée environ 3m après la feuillure, ne possède qu'une niche dans sa paroi gauche.

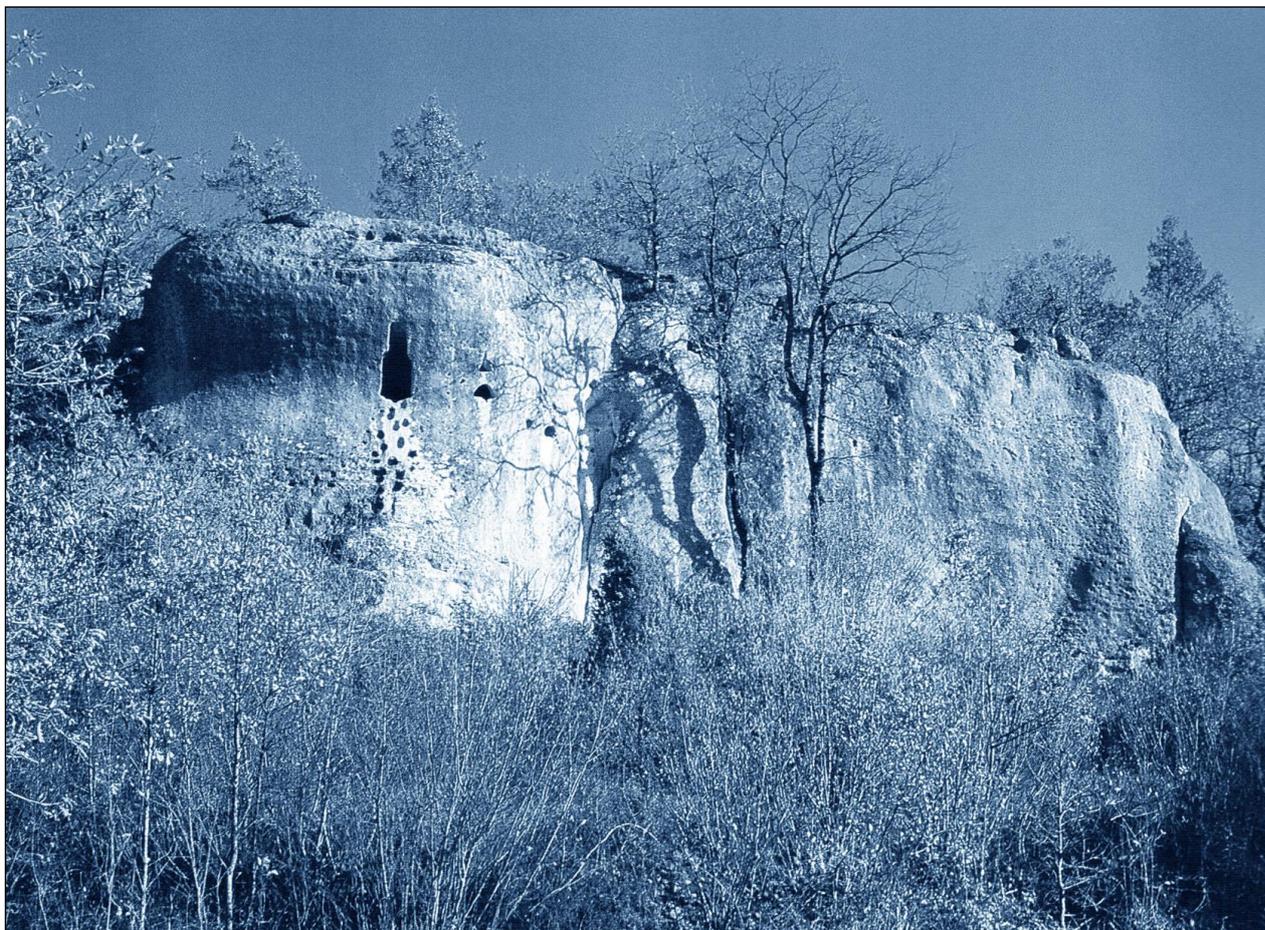
Les cluzeaux de falaise.

C'est une forme originale de souterrain-refuge dans laquelle la difficulté d'entrée « inamicale » n'est plus souterraine, mais aérienne, comme on peut en juger par ce texte de Laurent Triolet :

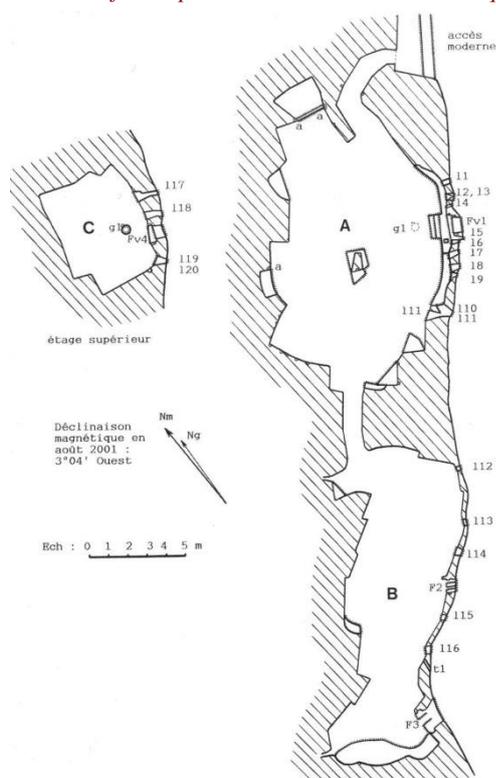
« ... Perchés au cœur de parois verticales, les cluzeaux de falaise se distinguent de toutes les autres cavités creusées de main d'homme par leur difficulté d'accès. Une fois au pied de la falaise, à l'aplomb de l'ouverture, il faudrait pouvoir escalader jusqu'aux anneaux creusés dans la roche auxquels les assiégés attachent des cordes dans les périodes calmes, ou disposer d'une très longue échelle, le tout sous le tir des défenseurs...

Dans d'autres cas, notamment pour les cluzeaux les plus élevés, il existe une voie d'accès d'un autre type. A partir du sommet du plateau, une sente dérobée conduit jusqu'à des marches entamant la paroi et descendant vers le vide. Côté précipice, aucune trace de balustrade, côté roche, des prises aménagées pour les mains. Entre vide et paroi, la descente se fait lentement ; il faut garder l'équilibre, le moindre faux pas et c'est la chute. Du fait de leur étroitesse et de leur extrême simplicité, ces voies d'accès descendant à flanc de falaise se confondent avec leur support minéral : impossible de les déceler depuis le sol. Même une fois au sommet, le chemin reste difficile à déceler. Dans certains cas, la communication depuis le plateau se fait par un couloir creusé dans la roche qui s'enfonce jusqu'à la cavité, à la manière du couloir d'accès d'un souterrain-refuge classique. Quelle que soit leur configuration précise, ces différents types d'accès par falaise posent bien des problèmes à un assaillant qui n'en connaît pas l'accès... Ici, la peur du vide remplace la peur du noir... »

L'entrée principale de ces cluzeaux, outre la difficulté d'accès, comportait une porte difficile à forcer, d'autant qu'elle était flanquée par des meurtrières ; des conduits inclinés faisaient office de mâchicoulis. De ce fait, les cluzeaux de falaise, outre leur rôle défensif, avaient un rôle de surveillance de la campagne environnante, d'autant que certains cluzeaux pouvaient communiquer entre eux par signaux sonores et optiques dans la même falaise, ou même de cluzeaux situés sur des rives opposées. Ils semblent avoir été creusés dès le XIII^{ème} siècle et réutilisés jusqu'aux guerres de Religion. Certains, comme la Roque-Saint-Christophe (voir plus haut) étaient de véritables villages.



Cluzeau de falaise du Colombier, dans un mamelon rocheux du Ribéracois. On voit l'entrée, précédée de quelques « marches ». L'accès se faisait par des cordes ou des échelles, que l'on retirait en cas de danger.



Cluzeau de falaise du Moulin I, en Périgord noir. Il comporte deux étages. Les deux salles du bas (A et B) s'ouvrent chacune sur la falaise au moyen de nombreuses lucarnes de surveillance et d'une ou deux portes d'accès qui se fermaient à l'aide d'une porte. Ces deux salles communiquent entre elles par un couloir étroit. L'accès à la salle supérieure (C) se fait par un goulot vertical (photo suivante) difficile à franchir. L'ensemble s'organise à la façon des souterrains-refuges classiques qui comportent plusieurs salles reliées par des couloirs étroits et des goulots. La différence réside seulement dans les entrées situées au milieu d'une paroi abrupte et la fonction de surveillance possible du fait de la position élevée.



Topographie et photos de J. et L. TRIOLET, in « Troglodytes du Sud-Ouest, Alan Sutton éditeur, pp. 51-61 ».

Bibliographie.

- AVRILLEAU, S. (2005) : Les cluzeaux du Périgord. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 12-19.
- CLAVIER, E. ; MONTROBERT, L. (2005) : Les souterrains annulaires. Regards sur un phénomène rural de l'Europe médiévale. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 56-61.
- CONTE, P. (2005) : Limousin-Périgord. Les souterrains médiévaux. Nouveaux axes de la recherche archéologique. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 20-23.
- COUSTET, R. (2005) : Les souterrains du Tarn. Le Tarn, une terre de contrastes. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 44-49.
- PETIT, B. (2005) : Les « muches ». Souterrains aménagés de Picardie. Monuments d'une résistance rurale collective pendant les XVI^e et XVII^e siècles. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 24-31.
- REWERSKI, J. ; GILBERT, Ch. (1986) : Le monde souterrain de l'Anjou. Editions de la Nouvelle République.
- SAUGET, J.-M. ; USSE, J.-Ph. (2005) : Auvergne. Habitats troglodytiques et souterrains. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 38-43.
- STEVENS, L. ; AVRILLEAU, S. (2005) : L'étude des souterrains en France. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 2-5.
- TRIOLET, L. (2005) : Troglodytes du Sud-Ouest. Alan Sutton, éditeur.
- TRIOLET, J. et L. (1991) : Souterrains du Centre-Ouest. Editions de la Nouvelle République.
- TRIOLET, J. et L. (2002) : Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois. Alan Sutton, éditeur.
- TRIOLET, J. et L. (2003) : Souterrains du Poitou. Alan Sutton, éditeur.
- TRIOLET, J. et L. (2005) : Les souterrains-refuges en France. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 6-11.

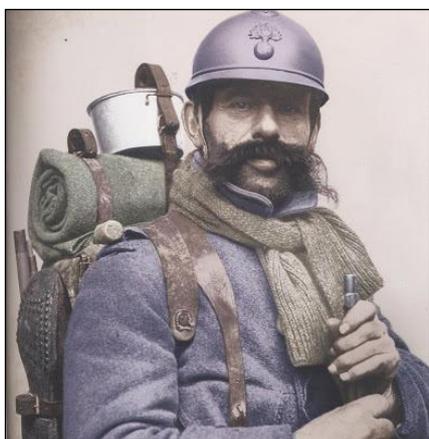
LES CREUTES DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Le terme de creute (parfois écrit creute) est utilisé en Picardie, surtout autour du Chemin des Dames autour de Soisson. Il est souvent utilisé au pluriel : les creutes. Ce terme désigne deux choses différentes :

- des carrières, des plateaux calcaires du Soissonnais et du Laonnois, exploitées dès le Moyen-âge sur une hauteur d'environ 3m. Elles sont appelées plus rarement « boves » dans le patois de Picardie. Dans un premier temps leur exploitation étaient artisanale et à l'échelle familiale. L'exploitation est alors menée par piliers tournés très irréguliers, laissant des fronts de taille perforés de trous. Les blocs extraits sont très allongés. A partir du XIX^{ème} siècle les autorités encouragent la reconstruction des maisons de torchis en pierres de taille. L'objectif est de limiter les incendies. Les anciennes exploitations souterraines sont réactivées et la production s'organise sous forme de petites entreprises locales. Un banc supplémentaire, d'une hauteur de 2m, est de nouveau exploité. On extrait alors des blocs plus volumineux et carrés.

- on associa aussi le mot creute à une habitation troglodyte, qui était construite à la sortie d'une petite carrière. Ce type d'habitation évoque également la précarité des gens qui y logent, souvent marginalisés.

Lors de la Première guerre mondiale, les poilus et les soldats allemands utilisèrent ces carrières comme abris. Ces creutes devinrent des lieux de cantonnement pour des régiments entiers. Les soldats y aménagèrent un certains nombres d'infrastructures (chambres, appartements d'officiers, infirmerie, cuisine ...) dont certains vestiges nous sont parvenus. Progressivement les alentours des creutes furent également structurées par les poilus afin de surveiller les entrées et de les relier aux tranchées. Enfin, les longues périodes d'attentes furent propices à l'apparition d'œuvres artistiques réalisées sur les parois des carrières (sculptures, graffitis et chapelles souterraines).



Il est beau comme une image d'Epinal. La réalité fut plus sordide...

Les simples soldats, ou poilus, étaient installés dans des conditions beaucoup plus succinctes et précaires que les officiers. De plus, les garnisons installées en carrière comptaient souvent plusieurs centaines d'hommes. La densité de soldats dans la creute était très importante et ne laissait que peu d'intimité aux poilus. Ils dormaient la plupart du temps sur de simples paillasses disposées directement au sol. Parfois les « bancs de retards » laissés par les carriers au niveau des fronts de taille faisaient office de lit car ils isolent bien du froid. Au mieux, ils disposaient de lits en bois qui les isolaient du froid et de l'humidité en provenance du sol. Ces lits étaient parfois équipés de vrais sommiers, mais la plupart du temps un simple morceau de grillage faisait l'affaire. Les lits superposés étaient également utilisés. Ces lieux collectifs étaient également l'occasion de se détendre. Les parties de cartes allaient bon train et on prenait le temps d'écrire à sa famille.

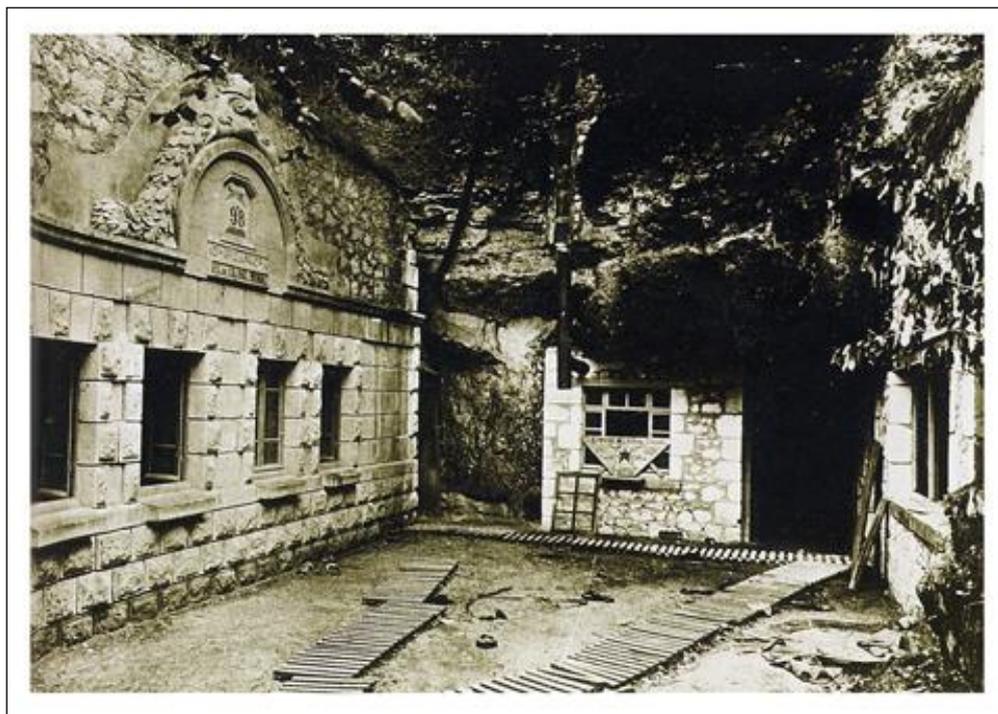
On trouvait également des cuisines. Certains fours à plusieurs foyers et construits en brique réfractaire sont parfois visibles. La ventilation des cuisines fut rendue obligatoire par les officiers via l'utilisation des anciens puits d'aération datant des carriers. Ces lieux étaient souvent isolés du reste de la carrière grâce à des murs en pierre de taille maçonnés. Parfois le régiment disposait d'un four à pain. Les repas se déroulaient le plus souvent dans des grandes salles collectives, où étaient dressés de très longues tables en bois. Si la carrière était relativement éloignée des lignes de front, les soldats profitaient des beaux jours pour manger dehors. C'était le cas de la carrière de Chauffours où des zones à ciel ouvert forment des sortes de cour intérieure.



La « Salle à manger » de la carrière du Chauffour à Thiescourt, dans l'Oise. De dérisoires « barrières » en bois délimitent les deux coins-repas !

Les officiers vivaient dans de véritables appartements. Ces logements étaient souvent groupés en véritables quartiers d'officiers. Ils étaient établis dans les carrières suffisamment éloignées du front de bataille où les risques de destruction étaient moindres. Les appartements sont construits en pierres de taille provenant le plus souvent de la carrière elle-même. Ces pierres sont scellées entre elles par un mortier gris. Ces habitations sont installées aux abords des cavages afin de bénéficier de la lumière du jour et d'une relative aération. On peut donc les assimiler à de véritables habitations troglodytes. Parfois, les tours de fenêtre et de porte étaient ornementés de motifs ou de boiseries. Ces logements d'officiers avaient parfois deux étages séparés par un plancher en bois. Les traces de poutres et de leurs encoches sont souvent visibles. Il arrive qu'un véritable escalier creusé dans la roche permette de monter à l'étage. Dans ce type d'appartement des balcons en bois étaient également installés. L'intérieur était aménagé de façon souvent confortable, comme en témoignent les traces visibles en carrière. Il y a quasiment toujours une cheminée dont le foyer est creusé directement dans la paroi de la carrière. Parfois un linteau de pierre est sculpté au-dessus du foyer. L'évacuation de la

fumée est assurée par une tuyauterie creusée à même la roche et fermée avec des carreaux de plâtre. Ce conduit débouche à l'extérieur soit en utilisant un ancien puits d'aération, soit en rejoignant le cavage le plus proche. Il arrive également que la cheminée porte les initiales de l'officier à qui elle était destinée. On trouve également des niches aménagées dans les parois de la pièce. On ne trouve plus de traces de mobilier, cependant il y en avait parfois une quantité importante. Les meubles (lit, armoire, commode...) étaient le plus souvent réquisitionnés chez les habitants des villages voisins. Certains officiers se constituaient ainsi un intérieur très « cossu ». Les plafonds étaient souvent habillés de poutres pour des raisons esthétiques et de sécurité. Certains éléments étaient purement décoratifs. Il a même été découvert une pièce dont les murs sont peints à la façon d'un papier mural.

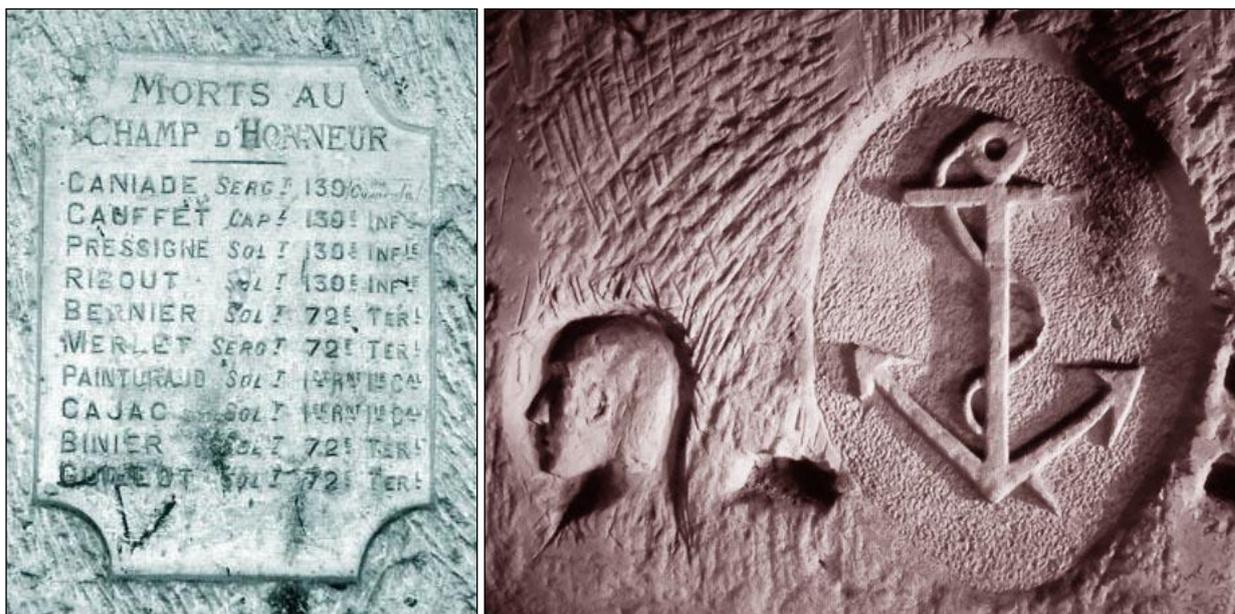


Dans la carrière Saint-Christophe à Vic-sur-Aisne, le lieutenant-colonel Reboul avait installé son poste de commandement. Photo d'époque.

Quand les officiers étaient des hauts gradés, une salle de commandement était le plus souvent aménagée à proximité des appartements. Ce poste de commandement était en pierres de taille. Parfois il était orné de sculptures aux symboliques militaires, comme des blasons, rameau de laurier, croix de guerre ... Ce poste était souvent associé à un poste téléphonique, à condition que l'électricité puisse être acheminée dans la carrière. Les Allemands étaient les plus avancés dans l'installation du courant électrique en carrière. La pose des câbles téléphonique était un exercice dangereux, surtout à proximité des tranchées.

Les soldats français et allemands cantonnés dans les carrières souterraines des journées entières en attendant la montée au front laissèrent de nombreuses sculptures, dessins et graffiti sur les murs des creutes. La majorité de ces traces sont situées à proximité des entrées afin de bénéficier de la lumière du jour pour sculpter. L'inspiration des soldats s'inscrit dans quatre thématiques principales : la guerre, la religion, les femmes et la patrie. Ce patrimoine a été fortement endommagé au courant des années 1980 suite à une vague de collectionneurs d'objets militaires connue sous le nom « militaria ». De nombreuses sculptures ont été littéralement découpées dans les parois des carrières sans aucun scrupule ! Aujourd'hui les sites les plus remarquables ont été protégés, classés à la liste des monuments historique et sont gérés par des associations de la grande guerre 14-18.

Un des thèmes principaux qui apparaît dans les sculptures et graffitis est la guerre. Ce n'est pas étonnant sachant que l'armée, les combats et les batailles fut le quotidien de ces hommes pendant plus de trois années. Le plus souvent, on trouve inscrits le nom des régiments, des bataillons auquel faisait partie les soldats. Ces informations sont laissées sous forme d'une simple écriture au fusain, d'une gravure ou encore d'un bas relief incluant des ornements. Ces noms sont hautement symboliques car ils matérialisent l'appartenance à un groupe, souvent plus forte que l'individu lui même. D'autre part c'est une trace laissée aux visiteurs qui prouve l'existence de ces hommes qui ne sont parfois pas revenus vivants. Elles ont une fonction commémorative, une façon pour le poilu de dire « j'existe, je suis vivant au delà de la mort ». D'autres représentations sont de l'ordre de la symbolique de guerre. Les symboles sont souvent anciens et liés au corps militaire, notamment issu des armées napoléoniennes : les croix de guerre, blasons, la croix double de Lorraine, les armes (épées, fusils, mitrailleuses), les rameaux d'olivier, les feuilles de chêne.



1-« Je suis vivant au-delà de la mort ! » Carrière du Chauffour à Thiescourt, dans l'Oise.

2-Creute du Bois-Monsieur, dans l'Aisne.



Le coq gaulois contre l'aigle allemand. Carrière des Cinq Piliers à Ribécourt, dans l'Oise.

Les représentations religieuses, souvent sous forme de sculptures, sont d'ordre symbolique : des croix, des anges, la colombe, etc. Bien que les soldats français fussent majoritairement catholiques, il ne faut pas oublier les très nombreux bataillons de Zouaves, originaires de nos anciennes colonies (essentiellement Sénégal, Maroc et Algérie), qui étaient musulmans. On retrouve régulièrement le croissant, symbole musulman. Notons également la présence de quelques étoiles de David, liées à la religion juive.



Ci-dessus : « JE CROIS EN DIEU » et « QUE VOTRE REGNE ARRIVE ». Creute du Caïd à Aizy-Jouy, dans l'Aisne.



1-Dans une partie reculée, haute de un mètre, ce qui pourrait être un autel israélite, avec étoile de David. Creute des Chasseurs-Alpins, dans l'Aisne.

2-Le fusil Lebel était doté d'une baïonnette, qui se mettait au bout du fusil, familièrement appelé rosalie, en raison de sa forme (croix). La doctrine française, qui vantait la supériorité du fantassin français, lequel serait porté vers l'attaque, va faire que rapidement cette arme, par ailleurs redoutable, va devenir tout un symbole. Ici, le symbole de paix chrétienne est remplacé par deux rosalias et un sabre... Poste de commandement du lieutenant-colonel Reboul, à Vic-sur-Aisne.



1-Sacré-Cœur et oméga. Creute de Maison-Rouge à Vailly-sur-Aisne.

2-Carrière du Chauffour à Thiescourt, dans l'Oise.

Un autre thème est la femme. Ces soldats vont, pour la plupart rester des années à la guerre. Les permissions sont rares et les lettres le plus souvent perdues ou censurées. Les hommes mariés se retrouvent donc coupés totalement de leur famille et de leur femme. Certains vont alors représenter leurs compagnes dans les parois des creutes. D'autre part, ces hommes vivent dans un univers exclusivement masculin et le manque des femmes se fait sentir fortement. La représentation de la femme est donc un élément redondant des œuvres sculptées dans ces creutes. Ces

représentations féminines sont parfois connotées sexuellement, ou de façon idyllique. Les représentations symboliques de la femme, comme la « Marianne », sont également très présentes.



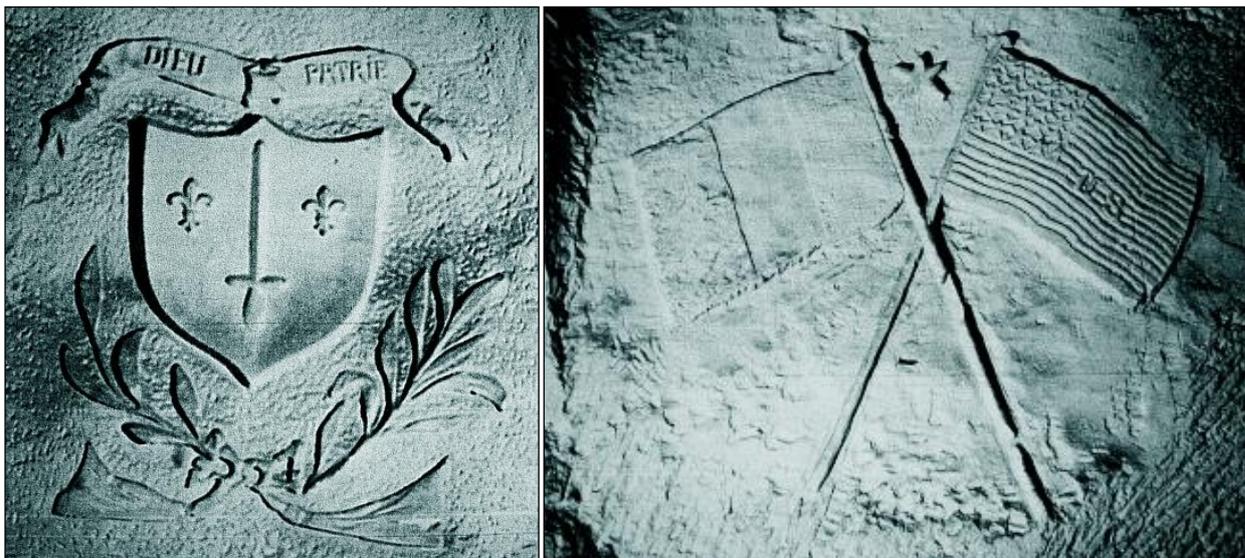
1-Creute du Bois-Monsieur, dans l'Aisne.

2-Marianne. Carrières de Confrécourt à Novvron, Aisne.

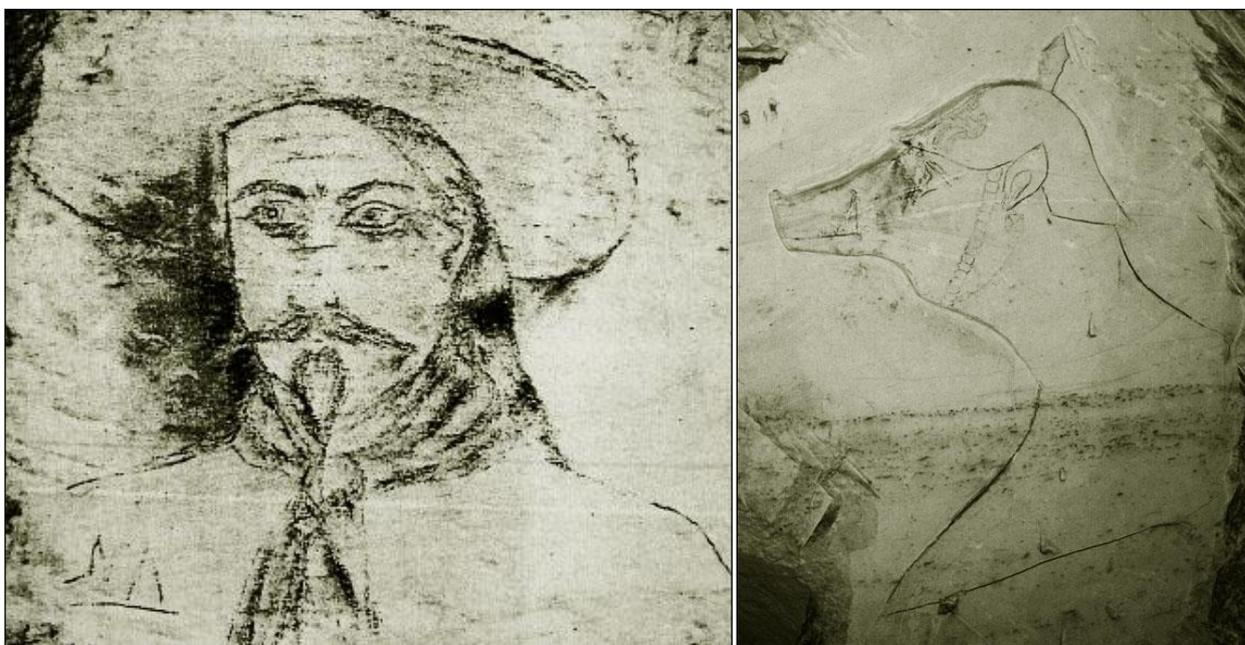


Femme, mais d'abord mythe. Jeanne d'Arc à la carrière du Chauffour à Thiescourt, dans l'Oise.

Un dernier thème est celui des références à la patrie. Les symboles des différents pays impliqués dans le conflit sont présents en fonction des occupations des creutes. On peut trouver dans une même creute les traces du passage de plusieurs nations (Américains, Français, Allemands, Algériens ...) Ces sculptures traduisent la propagande patriotique entretenue par les pays afin de maintenir le moral des troupes de cette guerre meurtrière. Elles traduisent également pour les soldats loin de chez eux, la nostalgie de leur pays et le désir de « retourner au pays ». Selon les pays, les symboliques varient et sont intimement liées à la culture populaire : les Français représentent souvent les symboles liés à la république : la semeuse, la Marianne, le drapeau et parfois des monuments. Parmi eux les Zouaves n'ont laissés que peu de connotations liés à leur pays d'origine, mis à part leur religion. Les Allemands représentent l'aigle impérial, les croix allemandes. Les gravures en lettres gothiques signent également leur passage. Les Américains, plus nombreux que les livres d'histoire ne le disent, on laissé des drapeaux américains, des ferrys illustrant leur traversée, et des héros nationaux comme Buffalo Bill. Les minorités indiennes ont également laissé des visages d'indiens avec leurs coiffes de plumes. A l'opposé des Allemands, les soldats américains ont parfois laissé un grand nombre de traces rupestres, alors que leur cantonnement était de quelques semaines.



Ci-dessus : la référence à la patrie associée à Dieu et à la fleur de lis, et les drapeaux français et américains mêlés. Creute du Caïd à Aizy-Jouy, dans l'Aisne.



Buffalo-Bill. Et portrait satirique d'un Allemand revisité par la propagande française. Carrière de Froidmont, ou creute des Américains à Braye-en-Laonnois, Aisne.

Les soldats étaient confrontés à la mort tous les jours. Leur foi les poussa à créer des lieux de culte à l'intérieur même des carrières souterraines. Le plus souvent, ces lieux de prière étaient faits d'un autel et de mobilier démontable qui n'ont pas laissé de traces. Cependant, ils réalisèrent également des chapelles souterraines dont les autels étaient sculptés à même les parois, plus ou moins élaborés et ornements. Les autels souterrains de grandes tailles sont l'œuvre de sculpteurs professionnels faisant partie des régiments. L'ornementation mélange les symboles religieux (croix, calice, hostie, colombe, bible...) et militaires (blason, feuilles de laurier, épée ...) Ces chapelles étaient utilisées pour les prières quotidiennes mais également à titre plus exceptionnel pour célébrer les grandes fêtes religieuses comme Noël et Pâques. Pour l'occasion un prêtre faisait le déplacement.

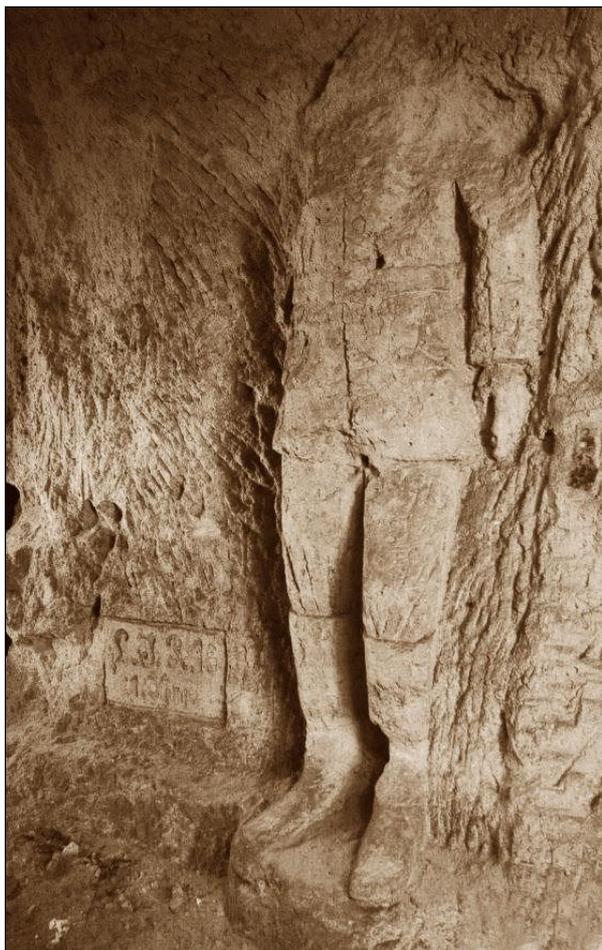


Chapelle du père Doncoeur, jésuite qui devint aumônier militaire en 1914. Cet autel fut sculpté par les 35^e et 298^e régiments d'infanterie en 1914. Il est écrit au dessus une inscription patriotique : « Dieu protège la France ». De la sanguine fut utilisée pour colorer les rayons du soleil entrant dans la riche ornementation de cet autel. A droite, un escalier permettait d'accéder directement aux premières lignes. Carrières de Confrécourt à Nouvion, Aisne.

Les Allemands, de leur côté, invoquaient les mêmes soutiens, comme le montre un autel allemand où est gravé le monogramme IHS, signifiant en latin : « *Jesus Hominum Salvator* » c'est à dire « Jésus Sauveur des Hommes ».



Ces deux Allemands ont des ciseaux à pierre et des maillets en main, ce sont les sculpteurs de l'autel de la creute Bertram, dans l'Aisne. Ce site a été vandalisé : il n'est pas exclu que ce soit par les Français : comme on peut le voir pour le soldat allemand du même lieu, ci-dessous, dont le visage a été bûché.



Cette occupation humaine des carrières contribua à faire évoluer le sens du mot « creute » dans le langage militaire. Il est aujourd'hui associé, dans l'esprit collectif, à l'Histoire des militaires de la première guerre mondiale. Il désigne toutes les carrières souterraines le long du Chemin des Dames qui furent occupées par les militaires lors de la Première guerre mondiale d'après.

(http://ruedeslumieres.morkitu.org/apprendre/militaire/creute/index_creutes.html).

FAUX-MONNAYAGE

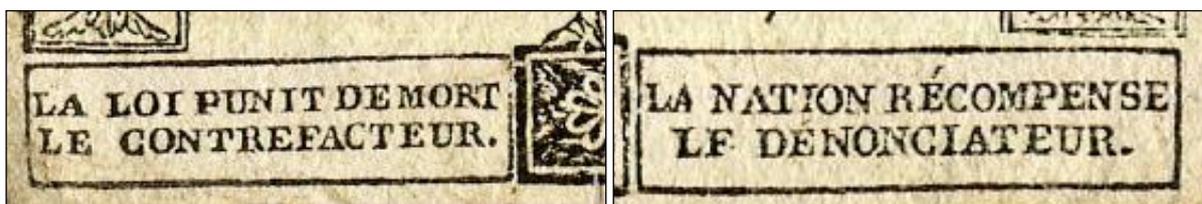
*Tu ressembles, vois-tu, à ce voleur poète
Qui fabriquait, dit-on, il y a déjà longtemps
Avec beaucoup de soins, car il était honnête
Des pièces de cent sous qui lui coûtaient dix francs*

En 1956, lorsque Gilbert Bécaud chantait « Pauvre pêcheur », cent sous, relique du passé, valaient cinq francs. On conçoit qu'un faux-monnayeur qui serait poète ferait une bien mauvaise opération, dans la mesure où, pour que son activité se justifie, ses frais de fabrication doivent être très en-dessous de la valeur faciale de la pièce. Très en-dessous, car l'opération n'était pas sans risques, et ces risques étaient terribles, dans la mesure où, s'arrogeant le droit royal de battre monnaie, le faux-monnayeur commettait le crime de lèse-majesté, au même titre que le régicide.

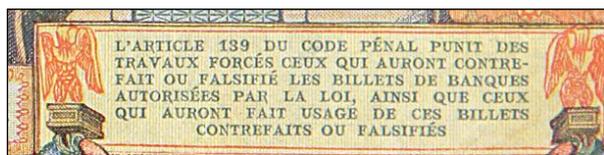
On cite souvent, dans les châtiments encourus, le « bouillage », qui pouvait se pratiquer dans un sac de cuir, le gibet, la confiscation des biens et l'anathème jeté sur la famille. A noter que le « bouillage » dans l'huile et l'eau, de moins en moins pratiqué au fil des temps, se veut le symbole du creuset que le faux-monnayeur est censé utiliser pour ses œuvres.

Viendra ensuite le temps des galères, accompagnées de la flétrissure (le condamné est marqué au fer rouge sur l'épaule), puis le temps du bagne. A noter que les femmes, certainement jugées trop faibles pour manier la rame, n'étaient pas envoyées aux galères, mais étaient redevables du fouet, du bannissement et de la flétrissure.

La peine de mort pour faux-monnayage a été abolie, en France, en 1832, et remplacée par le bagne à perpétuité.



Assignat de 15 sols de l'an IV.



100F Bonaparte, 1959.

Avec l'euro, la fausse monnaie est punie de trente ans de réclusion criminelle et 450 000 euros d'amende, mais la loi n'est plus rappelée sur les billets.

Les méthodes.

Le **moulage** est la plus facile à mettre en œuvre, du fait que les métaux utilisés, le plomb et l'étain, ont de basses températures de fusion et ne nécessitent que de simples foyers (327°C pour le plomb, 232°C pour l'étain). Les moules sont faits de divers matériaux, soit par moulage sur une véritable pièce, soit par gravage. Le résultat est toutefois assez peu convainquant.

La **frappe** au marteau. C'est le procédé le plus intéressant, du point de vue du faussaire, car il permet une bonne qualité de reproduction pour un coût raisonnable, mais il demande des connaissances techniques, voire des complicités dans le milieu « officiel » de la fabrication des monnaies.

Le matériau de base est le cuivre et ses alliages. La pièce, une fois frappée, peut être dorée ou argentée, encore que ce soit plutôt cette dernière présentation qui ait le plus été utilisée. On a aussi le cas d'un alliage de billon (cuivre+argent) dans lequel le titre de l'argent est beaucoup plus bas que la norme, ce qui abaisse évidemment le coût de l'opération.

Les lingots de métal sont martelés jusqu'à obtenir une tôle de l'épaisseur voulue, qui est découpée en bandes, puis en « carreaux », tels qu'on puisse y débiter le flanc. Certains auteurs pensent qu'une partie de ces opérations, qui n'est pas spécifique au faux-monnayage, a pu se faire dans un contexte légal, la discrétion de la grotte n'étant utile que dans la phase de finition.

La monnaie est frappée à l'aide de coins, nettoyée et dorée ou argentée. Il est possible que de simples foyers aient été utilisés, notamment pour recuire le cuivre qui s'écrouit au battage.

Les coins sont des outils difficiles à fabriquer, car la partie « active » est gravée dans un matériau ferreux, ce qui demande un savoir-faire avéré ; aussi, est-il possible que des coins utilisés aient été dérobés dans des ateliers officiels, en dépit de la surveillance dont ils devaient faire l'objet.

Certaines pièces contrefaites étaient des pièces étrangères, ce qui enlevait au délit l'aspect de « crime de lèse-majesté » et diminuait la sévérité des peines encourues.



Exemple d'un coin monétaire à frapper. C'est le coin « dormant », qui repose sur un billot ou sur un établi. Le coin « de revers », lui, a une partie cylindrique pour la préhension et une tête de frappe. On conçoit que la frappe était une opération bruyante, d'où l'intérêt, pour les faux-monnayeurs, d'opérer dans des lieux isolés. Musée Saint-Vic de Saint-Amand-Montrond. Probablement utilisé pour la frappe d'un jeton médiéval.

Il existe de très nombreuses cavités appelées « grotte des Faux-monnayeurs », mais peu sont documentées, soit par des procès, soit par des fouilles. Il est possible que, dans l'inconscient populaire, cette appellation ait été suggérée par des monnaies perdues, comme on le voit relativement souvent dans les découvertes plus ou moins fortuites et les fouilles archéologiques.

Nous n'avons aucune relation de faux-monnayage antique en grotte, sauf à Mouthier Haute-Pierre, dans le Doubs, avec les réserves énoncées à ce sujet. Il faut attendre le Moyen Age et il semble que cette pratique, en ces lieux, n'ait pas perduré au-delà des XVI^{ème} – XVII^{ème} siècles.

AUDE

I. CHAMBRES D'ALARIC (grotte des)

II. Moux

IV. Elle est depuis longtemps connue et signalée par G. Sicard en 1900. Entre 1953 et 1956, R. Aymé effectue en surface plusieurs trouvailles, plus tard avec J. Guilaine, un sondage permet de mettre en évidence six couches archéologiques. Il semble que la couche 6 soit seule en place. Au-dessus, les documents sont mêlés, difficiles à interpréter (Champs d'urnes, Gallo-romain, Moyen-âge) (Cahiers Lignes-J Guilaine, R Aymé).

La céramique de la couche 6 s'apparente à celle du site éponyme de Véraza (2600 av J.-C.). Cette cavité a également livré une sépulture à 1,60m du sol, constituée d'une dalle de schiste de 40cm de côté, prise dans une couche de cendres de 5cm sous laquelle se trouvaient les restes d'un individu apparemment inhumé en position contractée. J. Guilaine attribue cette inhumation aux Chasséens.

Sous le Haut-Empire, la grotte n'a dû être fréquentée que de façon épisodique, par contre, au Bas-Empire, les Gallo-romains ont dû s'y réfugier, à l'abri des Barbares envahisseurs (trouvaille de monnaies dont un sous d'or d'Honorius). Il est possible enfin que la grotte ait été fortifiée au XIII^{ème} Siècle lors de la croisade des Albigeois.

Les fouilles ont aussi montré la présence d'ateliers de faussaires du V^{ème} et du XV^{ème} siècle : faux écu d'or de Louis XI, flanc de cuivre du même poids et de la même taille que cette pièce, faux florin d'Aragon imité du type de 1410-1412. En plus de copier une monnaie d'or étrangère, les faussaires prenaient soin de s'inspirer d'une monnaie ancienne mais encore en circulation, pour tenter de faire apparaître sa mauvaise qualité comme un signe d'ancienneté.

VIII. Circonscription de Languedoc-Roussillon. M. Escalon de Fonton, Directeur. (1972) : Gallia préhistoire, vol. 15, n° 15-2, pp. 515-516.

AYME, R. ; DHENIN, M. ; DUDAY, H. GUILAINE, J. ; RICHARD, J.-C. (1976) : Atelier de faux monnayeurs du XV^{ème} siècle dans la grotte de Moux (Aude). Bull. Soc. Frse Numismatique, vol. 31, n° 8. pp. 93-94.

<http://www.mouxalaric.fr/prehistoire.htm>



Les Chambres d'Alaric. Photo : <http://mairie-moux.fr/component/content/article/6-actualites/105-tresor-dalaric>

I. CATETTE (grotte de la)

II. Rivel

III. Z = 907m environ.

IV. Petite cavité, relativement difficile d'accès, salle unique d'environ 200m². La voûte atteint près de 7m en certains endroits. Dans les années 1990, elle avait fait l'objet de « fouilles » au détecteur de métaux. Les données rassemblées faisaient déjà de ce lieu un atelier de faux-monnayeurs.

A l'aide des deux corpus établis respectivement dans les années 1990 et en 2006, il a été possible de proposer une valeur numéraire du «stock» s'il avait donné lieu à la frappe de chaque flan et carreau trouvés. La totalité du lot représente 1730 deniers théoriques. Au regard du matériel découvert dans la grotte (flancs, dont certains argentés, carreaux, coins, deux poinçons en fer, fausses monnaies, déchets de coupe, soit au total 363 objets rassemblés), la période d'activité de l'officine s'échelonne entre 1540 et 1570. On peut donc en déduire qu'il s'agit d'un atelier de faussaires ayant eu une forte et réelle production. Si l'on ajoute que la pérennité de l'activité sur plusieurs années ne fait pas de doute mais qu'en revanche ce travail n'a donné lieu qu'à un faible développement d'activité domestique dans la grotte, alors il faut imaginer une équipe agissant ponctuellement dans ce lieu retiré. Cette fouille a permis de qualifier l'espace dans lequel se déroulent ces opérations métallurgiques. On distingue clairement trois espaces (espace de découpe et de travail au mercure, zone de travail des carreaux de faibles dimensions et espace de travail des grands flans et des matrices). L'usage de la fluorescence X a montré tout son intérêt. D'abord comme méthode de prospection, elle a permis de localiser rapidement la zone d'intérêt devant faire l'objet de la fouille. D'autre part, elle a permis de mieux comprendre les espaces de production de ces fausses monnaies par le recoupement des différents niveaux d'informations dont nous disposons à l'issue de la recherche sur le terrain. Florian TEREYGEOL

VIII. ARLES, A. (2009) : Entre monnayage officiel et faux-monnayage. La fabrication de la monnaie au marteau en France (XIII^{ème}-XVII^{ème} siècles). Approche physico-chimique, expérimentale et historique. Thèse de doctorat de l'université d'Orléans.

TEREYGEOL, F. ; ARLES, A. ; VIVIER, M.-C. (2007) : Grotte de la Catette (11). Recherches sur l'atelier de faux-monnayeurs. Document final de synthèse, SRA Languedoc-Roussillon, 61p.

VIVIER, M.-C. (2007) : Etude du faux-monnayage de la grotte de la Catette (Aude). Mémoire de Master 2-Pro « Méthodes physiques appliquées au Patrimoine culturel », sous la direction de F. Téregeol et A. Arles. Bordeaux. 91 p.



1-Douzain aux croissants.

2-Douzain à la croisette.

3-Réal.

I. CRES DE LA LOUVE (grotte du)

II. Roquefort-des-Corbières

IV. Elle se situe dans le ravin de Combe d'Enfer, où il existe aussi des vestiges d'habitat médiéval. On y observe sur 6 m² des traces de petite métallurgie : coulée, scorie, plaques et fragments de métal argenté. Des lames et carrés au titre de 25% d'argent étaient arrondis à la cisaille pour former les flans destinés à être frappés. Les nombreuses monnaies présentes dans la grotte sont d'époques très diverses, entre le XII^{ème} et le XVII^{ème} siècle. La plus ancienne est un rare Dirhel almohade frappé vers 1200. Les grandes différences de datation des monnaies trouvées seraient dues, d'une part à la présence d'un atelier de faux-monnayeur relativement ancien (XIII^{ème} siècle ?) monnaies anciennes et martelées et, d'autre part, à quelques réoccupations postérieures de la grotte.

VIII. BOMPAIRE, M. ; GUERRA, M.-F. ; SOLIER, Y. (1996) : La grotte du Crés de la Louve, à Roquefort-des-Corbières : une officine de faux-monnayeurs. Bull. Soc. Et. Scientif. Aude, vol. 46. pp.71-76.

I. LAURADIEU (grotte de)

II. Auriac

IV. Dans les années 1970, une fouille a mis au jour un corpus d'objets métalliques associé à une production de fausses monnaies au XV^{ème} siècle. Salle unique de 10m de profondeur pour 4 à 7m de large et une hauteur comprise entre 1 et 3m. L'aire de travail est éclairée naturellement l'après-midi.

Flancs, dont certains sont argentés, fragments de plaques, chutes de cisailage, copeaux... au total 441 objets métalliques.

Deux monnaies : un denier de François-Phébus et un faux blanc à la couronne qui présente une argente partielle. Le denier est une copie d'une monnaie frappée sous le vicomte de Béarn entre 1479 et 1483. Il n'est pas argenté, mais frappé dans un flanc cuivre-argent titrant à seulement 5% de métal précieux. Le type blanc à la couronne a été frappé sous Charles VII et sous Charles VIII. La présence de croisettes en début des légendes situe ce blanc entre 1456 et 1488.

Le faussaire n'a pas cherché à récupérer les déchets de fabrication pour une éventuelle refonte ce qui, en l'absence de céramique métallurgique et de foyer de fonte, laisse à penser que la préparation des alliages n'est pas de son fait.

Lors de l'étude du faux blanc, il est apparu que la frappe avait été faite avec une paire de coins authentiques relativement usés, outils volés au sein d'un atelier officiel, en dépit de la surveillance dont ils étaient l'objet.

Une estimation à partir des déchets donne 118 blancs à la couronne fabriqués ce qui, malgré le risque encouru, le prix des matériaux de base et la difficulté d'écouler les monnaies à la valeur faciale, représentait une petite fortune, sans commune mesure avec les salaires des ouvriers des ateliers royaux.

VIII. ARLES, A. (2009) : Entre monnayage officiel et faux-monnayage. La fabrication de la monnaie au marteau en France (XIII^{ème}-XVII^{ème} siècles). Approche physico-chimique, expérimentale et historique. Thèse de doctorat de l'université d'Orléans.

ARLES, A. (2010) : Un faux-monnayage d'opportunité : la grotte de Lauradieu à Auriac (Aude). Archéologie du midi médiéval, tome 28, pp. 115-128.

RANCOULE, G. ; NOUVIAN, S. ; SOULERES, R. (1974) : La grotte nord de Lauradieu (commune d'Auriac, Aude) « Un atelier de faux monnayeurs du XV^{ème} siècle ». Bull. de la Soc. Et. Scientif. Aude, vol. 74, pp. 171-176.



1- denier de François-Phébus

2-blanc à la couronne.

ARIEGE

I. LOMBRIVES (grotte de)

II. Ornolac – Ussat-les-Bains, Ariège

IV. Au tout début du XIV^{ème} siècle, trois hommes, originaires du Sabarthès, dans les Pyrénées Ariégeoises, décident de se lancer dans la fabrication de fausse monnaie. Pour ce faire ils choisissent d'installer leur atelier clandestin dans une des nombreuses grottes des environs, mais l'affaire tourne mal et ils se retrouvent en prison dans les geôles du comte de Foix à Tarascon-sur-Ariège.

En mars 1300, le « Noble et magnifique seigneur Roger Bernard, comte de Foix, vicomte de Béarn et de Castelbon », apprend que Pierre de Ruppe, Pierre Isarn et Jean Serena sont détenus dans sa prison non loin du château de Tarascon-sur-Ariège. On accuse les trois comparses d'avoir fabriqué de la fausse monnaie sur les terres du comte, dans la grotte de Lombrives. Face à la gravité d'un tel crime, le comte décide de lancer une enquête sur cette affaire.

C'est une procédure inquisitoriale qui est lancée : les trois accusés vont être soumis à un interrogatoire en bonne et due forme. Il s'agit de faire éclater la vérité sur les agissements des trois prisonniers mais aussi sur les complicités éventuelles. Le procès se déroule à Pamiers. Tout débute par la lecture de l'acte d'accusation en langue romane et non en latin, afin que les accusés puissent entendre et comprendre de quoi il est question. Le procès se déroule en respectant un formalisme assez élaboré en présence du bayle et des consuls de Tarascon, ainsi que de Pierre Arnaud de Château Verdun, chevalier et sénéchal du comté de Foix. Un très grand nombre de petits nobles locaux mais aussi de religieux y assistent. Pendant l'audience, un notaire prend en notes les paroles des uns et des autres. Il s'agit de Marc Revel, notaire public de la sénéchaussée de Carcassonne, de Béziers et du comté de Foix. C'est lui qui est chargé de mettre en forme les actes du procès. C'est grâce à son texte, publié dans l'Histoire Générale du Languedoc que l'on connaît aujourd'hui cette affaire.

C'est en hommes libres que Pierre de Ruppe, Pierre Isarn et Jean Serena font leur déposition. Pendant qu'ils parlent, les liens et les chaînes qui les entravaient ont été défaits ; ils n'ont pas été torturés et ils ne s'expriment pas sous l'emprise de la douleur ou de la terreur. Cette précision est importante et n'est pas de pure forme : il faut songer en effet que la justice royale n'hésitera pas quelques années plus tard à faire avouer par la torture ce qui lui plaît aux accusés du procès des Templiers.

La déposition commence après que les trois hommes aient juré sur les Quatre Saints Évangiles de Dieu de dire la plus pure vérité. Les trois hommes déclarent d'un commun accord que les fausses monnaies qu'ils ont fabriquées étaient des petites valeurs faciales. Ils font donc figure d'amateurs et leurs monnaies étaient tellement mal faites que, n'osant pas les placer sur le marché local, ils ont préféré les jeter à la rivière. Pierre de Ruppe, Pierre Isarn et Jean Serena jurent qu'on ne les prendra plus à tenter de fabriquer de la fausse monnaie et qu'ils regrettent cette tentative et, dans une belle unanimité, font pénitence de leurs actes.

On peut supposer que les trois apprentis faussaires n'ont pas réussi leur coup à cause d'une mauvaise maîtrise de la technique de fabrication de la monnaie. Cette histoire aurait pu s'interrompre après ce pitoyable échec technique, mais c'était sans compter sur une dénonciation parvenue jusqu'aux oreilles d'un des notables de Tarascon-sur-Ariège. En effet il a bien fallu qu'une personne mal intentionnée dénonce les trois hommes. Le texte du procès ne nous dit rien à ce sujet, et l'on ne peut donc que faire des suppositions. Il semble que les trois hommes n'ont pas été pris en flagrant délit, puisqu'ils ont pris le temps de jeter à la rivière leur production. Seule, une dénonciation aurait pu les conduire à Pamiers, face au comte de Foix, dans une position plutôt embarrassante. Le procès aurait donc été provoqué par un règlement de comptes.

La cour est tout de même soucieuse de savoir si quelque commanditaire haut placé ne se cacherait pas derrière cette affaire. « Avez-vous bénéficié de la complicité de personnes nobles ou ignobles, qui auraient participé sciemment et consciemment ou même qui auraient dirigé la fabrication de fausses-monnaies ? », demande-t-on en substance aux accusés, en leur rappelant qu'ils ont juré sur les Évangiles de dire la vérité et que leur réponse peut mettre leur âme en péril et les propulser directement en enfer. Ceux-ci répondent que non, qu'ils n'ont bénéficié d'aucune complicité.

Il semble qu'aucune condamnation n'ait été prononcée à l'encontre des trois accusés, qui après avoir reconnu les faits s'engagent sur la voie de la repentance et de la pénitence.

VIII. On peut lire le texte du procès (en latin) dans l'Histoire Générale du Languedoc, édition Privat (1885), tome X, n°103 (col. 362 et sq.)

<http://www.sacra-moneta.com/Numismatique-medievale/Les-proces-des-faux-monnayeurs-de-la-grotte-de-Lombrives-en-1300.html>

I. SABART (grotte de)

II. Tarascon-sur-Ariège, Ariège

IV. En 1197, une bande de faux-monnayeurs, dont les chefs étaient Guillaume Comas, notaire à Vicdessos et Guillaume Crarato, prêtre, s'était installées dans la grotte de Sabart, au débouché de la vallée du Vicdessos dans celle de l'Ariège.

VIII. Cartulaire de Tarascon-sur-Ariège, n° 74.75.76; cartulaire de Boulbonne P.91 ; B.M. de Toulouse, Ms 638, F° 91.

AVEYRON

I. FAUX-MONNAYEURS (grotte des)

II. Millau, Aveyron.

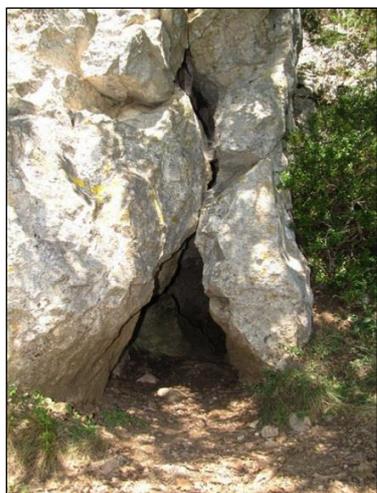
IV. Sous les falaises de la Pouncho d'Agast qui bordent le causse Noir au sud, deux grottes. L'une sur le versant du Tarn, baptisée grotte du Hibou, l'autre sur le versant de la Dourbie, d'accès et de pénétration difficile, baptisée grotte des Faux Monnayeurs.

En 1930, alors que la cavité était presque oubliée de tous, des chasseurs voient s'enfuir par là leur gibier. Parmi eux, « Bob » Galzin, spéléologue. N'ayant pas de nom, La grotte fut baptisée « grotte des Faux-Monnayeurs » par Louis Balsan en 1931, suite à la découverte dans le fond de cette dernière d'un véritable atelier avec des restes de fabrications (déchets de cuivre), des signatures de faussaires sur les parois et des fausses monnaies sur le sol, monnaies des Dombes et du comtat Venaissain de 1655 et 1667 frappées sur des flans de même diamètre que les monnaies authentiques.

L'ouverture de 0,80 sur 0,60m se poursuit par un ramping sur une douzaine de mètres, puis grande salle, environ 60 m de long, lieux de travail des faussaires. Le développement total est de 100 mètres.

Les faux monnayeurs avaient là un refuge de premier ordre, car l'accès en était interdit aux personnes légèrement corpulentes et c'est toute une acrobatie d'y pénétrer. Une question se pose : qui étaient ces faux monnayeurs ? A cette question, la grotte donna la réponse. Louis Balsan ne put s'empêcher de cacher son émotion lorsqu'il put lire, gravés sur les parois de la grotte, les noms des audacieux : les Brunet, les Dumas, les Restavaud, les Recoules, les Téroide, les Tolose, les Vacquier, qui ne craignirent pas de marquer leur passage et même de le dater (deux dates sont inscrites : 1635 et 1649), bien qu'ils connussent le châtimeut qui les attendait s'ils se faisaient prendre. Depuis, malheureusement les noms gravés sur la paroi ont été rayés, raturés.

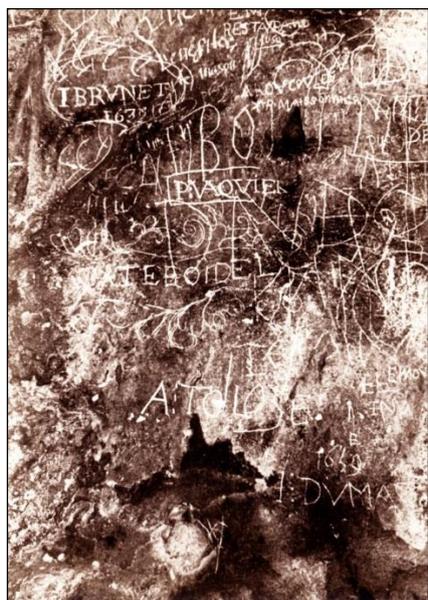
Des fouilles ont livré aussi des vestiges du Chalcolithique, du Bronze final et du XVI^{ème} siècle.



1-Entrée de la grotte.



2-La Pouncho d'Agast.



Graffiti de 1630 pour certains. Communiqué par Daniel ANDRE.

DORDOGNE

Tout tourne autour d'un certain Jean de Villefumade, ou Millefumade, qui frappait de la fausse monnaie en des lieux souterrains, et on suit sa trace à travers des on-dit (son exécution, toutefois, est bien réelle).

1. Le souterrain de Pouyols.

Commune de Villamblard. Un château du XIX^{ème} a sans doute remplacé un autre plus ancien. Le souterrain était dans une vieille maison qui a été démolie. C'est une construction classique du Périgord, avec trous de visée, fosse ovoïde, anneaux taillés dans le roc. Villefumade y aurait frappé de la fausse-monnaie.

2. Souterrain de Beauronne.

Commune de Beauronne. Sous le bourg : pourrait être confondu avec la grotte de « Patissou », cavité karstique ?

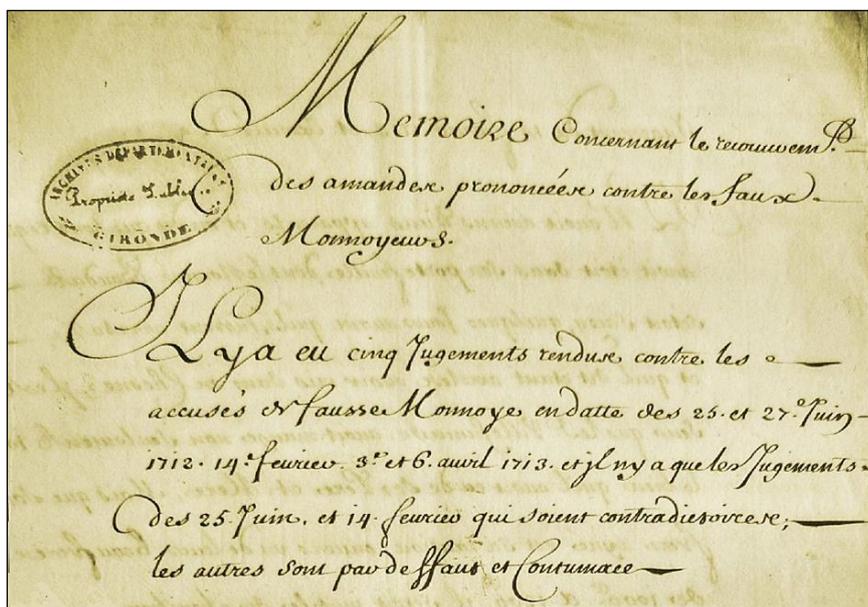
3. Souterrain de Fratteau.

Villefumade y aurait frappé de la fausse-monnaie.

VIII. AVRILLEAU, S. ; GREBENART, D. (1967) : Spéléo-Dordogne n° 24, pp. 34-35.

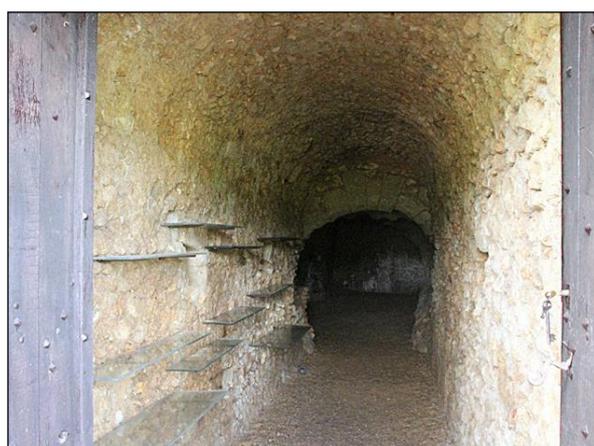
AVRILLEAU, S. (1994) : Cluzeaux et Souterrains du Périgord. Tome 3. p. 4, 5, 51.

AVRILLEAU, S. (2004) : Cluzeaux et Souterrains du Périgord. Tome 1b. p. 206.



Un document des Archives Départementales de la Gironde (C2410) donne les résultats de 5 jugements prononcés en 1712 et 1713 et de la saisie des biens associée. Les jugements contradictoires ont tous conduit à des exécutions, ce que note d'ailleurs Mr de Savignac, ce magistrat du parlement de Bordeaux qui a consigné au jour le jour tous les événements et potins de la société bordelaise : « ce 15 février 1713, il y a eu, aujourd'hui deux hommes de pendus devant le Palais pour fait de fausse monnaie en conséquence d'un jugement rendu par l'Intendant, en vertu d'un arrêt d'attribution qu'il avait obtenu pour cette affaire. L'un des pendus était gentilhomme. » (Il s'agissait de Jean de Villefumade et de Raymond Bauduc, marchand.). Biblio :

<http://www.liorac.info/PAGES/fauxmonnoyeurs.php>



Le souterrain de Fratteau aujourd'hui. <http://www.chateau-fort-manoir-chateau.eu/chateaux-dordogne-chateau-a-neuvic-chateau-de-frateaux.html>

DOUBS

I. FAUX-MONNAYEURS (grotte des) ou de la Vieille Roche

II. Mouthier-Haute-Pierre, Doubs

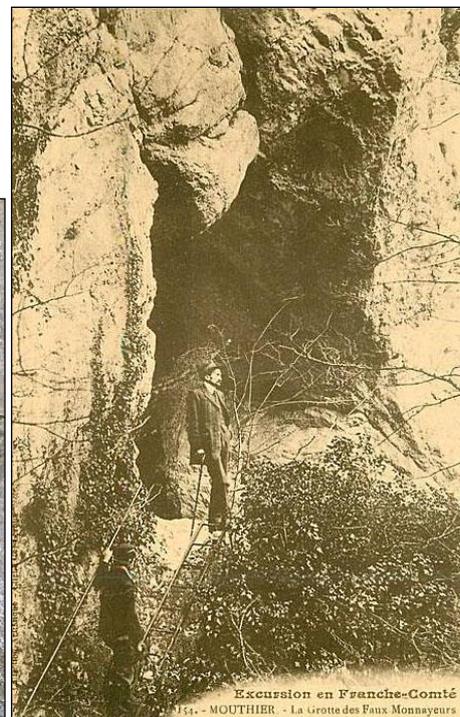
IV. Elle développe 1295m de galeries. L'accès est aménagé par un escalier. Cette grotte devrait son nom à la découverte de nombreuses pièces de monnaies gauloises en son sein mais, si l'on trouve effectivement un écrit sur les fouilles ayant livré du matériel de l'âge du Bronze, rien ne fait état de

manière convainquante de découverte de monnaie et encore moins de fausse monnaie. Le seul texte un peu construit se lit dans le blog Lieux-insolites : « ... Les fouilles effectuées en 1966 mirent à jour, au niveau du porche, un matériel archéologique très perturbé par les nombreuses crues. Les vestiges couvrent une période allant du néolithique à l'époque moderne. Les artefacts attribués au néolithique sont des grattoirs sur éclat de silex et des haches polies. Une épingle à ganse est datée du bronze ancien et des faucilles, couteaux, bracelets et épingles en bronze et des tessons de poteries sont attribués au bronze final. Le 1^{er} âge du fer est représenté par des fibules et des bracelets et le 2^{ème} âge du fer par des fibules, bracelets et des pièces de monnaie gauloises. Les autres pièces de monnaie retrouvées datent des époques gallo-romaines, du Moyen-âge et de l'époque moderne. Dans un écrit de 1835, monsieur Viancin nous apprend

que la grotte, qu'il nomme la grotte de Vieille Roche, servit de lieu de retraite aux habitants de Mouthiers lors des incursions ennemies. La falaise porte d'ailleurs des traces de mortaises destinées à soutenir des poutres et des vestiges de fondations d'un mur frontal ont été retrouvés. Ces éléments montrent que la grotte fut fortifiée. La dernière occupation de la grotte eut lieu vers 1636 lors de la guerre de Trente Ans.

VIII. MILLOTTE, J.-P. (1967) : Gallia préhistoire, vol. 10, n° 10-2, pp. 366-367.

<http://www.lieux-insolites.fr/doubs/fmonnayeurs/fmonnayeurs.htm>

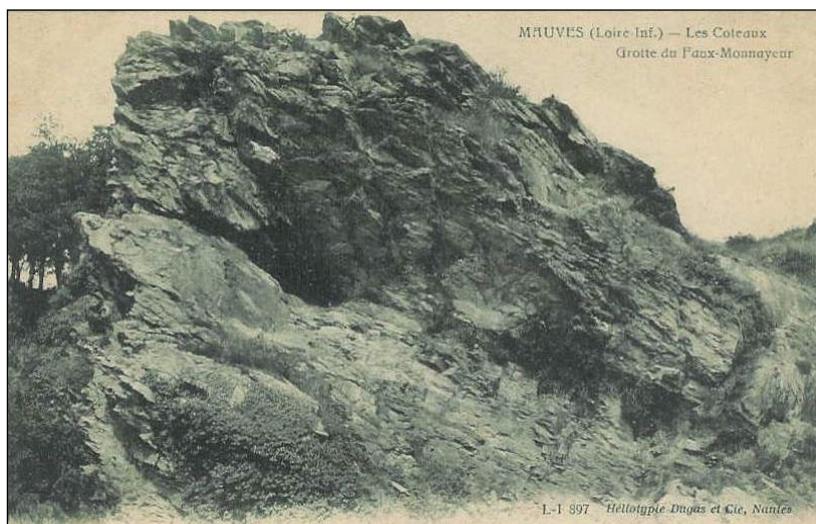


LOIRE-ATLANTIQUE

I. FAUX-MONNAYEURS (grotte des)

II. Mauves-sur-Loire

IV. En 1526, le meunier de La Chapelle-Basse-Mer a aperçu des « lueurs » dans une grotte ouverte dans les coteaux de Mauves, qui surplombent la Loire. Les autorités, prévenues, ont interpellé sur place le faux ermite qui fabriquait de fausses pièces, puis ont remonté la filière jusqu'aux commanditaires, les frères de Malestroit, seigneurs de la Tour d'Oudon. Ces faussaires ont été décapités la même année.



LOT

I. FAUX-MONNAYEURS (grotte des)

II. Cabrerets

IV. Les vestiges d'un atelier de fabrication de fausse monnaie (XVII^{ème} siècle) ont été trouvés dans la cavité. Peintures découvertes par R. Restes et Michel Lorblanchet. Signes et ponctuations. Longueur développée: 150m.

VIII. LORBLANCHET, M. (1971) : Nouvelles figures pariétales paléolithiques en Quercy. Bull. Soc. Préhist. Frse, vol 68, n°H-S. pp. 293-310.

TARN

I. FIGUIER (trou du)

II. Dourgne

X = 582,90 Y = 128,90 Z = 460m. Revel XXII 44 huitième, au 1/25000^e.

IV. Situé à 200m au sud-est de la résurgence du Baylou et à 400m de la ferme de Cantemaraud, sur la rive gauche du ruisseau de Limatge, à quelques 20 à 30m au-dessus du niveau du ruisseau. On doit escalader une paroi rocheuse après avoir grimpé sur le début du versant. L'entrée se présente ouverte à l'est-sud est par un porche de 5m de haut pour 1,70 de large qui se prolonge par une galerie sèche de mêmes proportions. Après 8m, on arrive dans une petite salle encore éclairée par la lumière du jour. Vers le sud-ouest, une amorce de galerie s'achève en cul-de-sac. Vers le nord-est, la cavité continue, le plancher monte légèrement tandis que la voûte s'abaisse, nécessitant la quadrupédie. On parcourt ainsi une galerie basse et humide de 1m de large environ.

Après 18m vers l'ouest-nord-ouest, la galerie tourne, conservant à peu près les mêmes proportions. Au bout de 10m, on arrive à une châtière. Au-delà, la galerie se prolonge sur quelques mètres et se termine en cul-de-sac. Avant la châtière, deux diverticules sans intérêt.

VI. Sondages très succincts en 1946 et 1949. M. Esperou y aurait trouvé un crâne humain avec une hache en quartzite. Des fouilles succinctes le 20 août 1953 ont livré quelques débris de poterie rouge avec trou de suspension (pâte fine) ; deux poinçons à frapper la fausse monnaie d'Henri IV ont été trouvés dans une niche à quelques mètres du sol.

VIII. MAGNE, J. 1950.

CALVET, J.-P. 1976.

<http://www.lauragais-patrimoine.fr/SPELEOLOGIE/INVENTAIRE05.html#13>



En 1954, des spéléologues de la S.R.S.A.S. découvrent deux poinçons à battre la fausse monnaie (ci-dessus). Le type de monnaie reproduite étant en argent, les fausses devaient être recouvertes d'une fine pellicule d'argent pour leur donner l'apparence du vrai. La cachette des faux-monnayeurs était bien dissimulée, au fond de la vallée de Limatge (les poinçons étaient placés sur une corniche rocheuse à plusieurs mètres au-dessus du plancher de la galerie).



Dans un autre registre, hache polie en jadéite trouvée dans la grotte. Ces objets, liés au néolithique, de fabrication très soignée, n'étaient pas fonctionnels.

SUISSE

Bien que n'étant pas un site français, nous évoquons Veyrier, dans la retombée suisse du Salève.

I. FAUX-MONNAYEURS (grotte des)

II. Veyrier

IV. Au-dessus du sentier du Pas-de-l'Échelle, un peu avant l'escalier qui conduit au vallon de Monnetier, en-dessous des voûtes des Chèvres, se trouve une caverne où l'on produisait autrefois de la fausse monnaie.

C'est en effet le 5 avril 1801 que des habitants de Veyrier entendent un bruit suspect dans la montagne. Intrigués, ils décident d'y monter en compagnie de M. Joseph Portier, maire de la commune et de plusieurs hommes de la Garde Nationale. Arrivés près d'une grotte, ils perçoivent alors le bruit de coups sourds qui sont frappés à intervalles réguliers. Se précipitant à l'intérieur, ils découvrent un homme en train de battre monnaie !

Il s'agit de « Batz de Berne », portant sur une face l'écusson à l'ours et la légende « Moneta Reipub. Bernensis CR 4 », tandis que, sur l'autre, apparaît une croix entourée de la devise « Dominus Providebit » ainsi que l'année 1793. Au total, les soldats découvrent 792 fausses pièces de monnaie déjà terminées. L'individu, un nommé Jean-Luc Poulain, un pâtissier établi à Genève, mais originaire d'Yvorne, est immédiatement arrêté. Jugé dans la cité de Calvin, alors préfecture du département du Léman, il est condamné à quinze ans de fers.

Les fausses pièces de monnaie découvertes étaient en cuivre, alors que le « Batz de Berne » doit normalement contenir 229 millièmes d'argent. C'est une monnaie qui correspondait à peu près à la pièce genevoise de 6 sols.

En août 1892, au moment de la construction de la deuxième ligne de chemin de fer à crémaillère du Salève, reliant Veyrier à la gare de Monnetier-Mairie, une forge est installée dans la grotte des faux-monnayeurs, qui se trouve à proximité du lieu de percement du tunnel de la voie ferrée.

Durant les travaux, deux forgerons découvrent une caisse contenant plus d'un millier de pièces de monnaie en parfait état. Des « deniers des Évêques de Genève » datant du XI^{ème} ou XII^{ème} siècle ! (à noter cependant que le journal l'Impartial, dans son édition du 24 août 1892, parle de deniers datant du XIV^{ème} ou XV^{ème} siècle).

Comme l'histoire du faux-monnayeur Poulain est encore bien présente dans les esprits, les deux forgerons pensent avoir affaire à un stock de pièces non découvert à l'époque de l'affaire. Ils décident donc de les distribuer aux enfants de Monnetier et de Veyrier, ou de s'en servir, par poignées, en échange d'un verre d'absinthe ! Mais le bruit de cette découverte se répand très vite et certaines pièces sont alors montrées à un collectionneur, qui authentifie des deniers des Évêques de Genève du XI^{ème} siècle. Dès ce moment, l'éveil est donné et plusieurs personnes se lancent dans une frénétique chasse au trésor. De ce que l'on sait, quelques connaisseurs ont pu acquérir, à des prix variant de 29 centimes à 20 francs (les cours ont très vite monté!) des exemplaires de ces monnaies, dont malheureusement beaucoup ont dû se perdre.



1-Batz de Berne.

2-Deniers des évêques de Genève du XIV^e siècle. 16 à 18mm



Deniers du Genevois à croix quadrilobe, XIV^e siècle. 16 à 18 mm.

« ... en 1853, les pièces du prisonnier Deharme deviennent noires et ternes après un jour, celles émises par une certaine Eugénie Médicis dans le courant de l'année 1887 ne sont guère mieux : « L'inscription en relief est grossière. Elles sont luisantes et glacées, le pourtour grossièrement tailladé, le son mat ». Rien d'étonnant à ce que l'on retrouve aux assises une majorité de contrefaçons grossières, la piètre qualité des pièces étant justement la cause principale des arrestations de faux-monnayeurs... » SOULIER, S. Le faux-monnayage dans le Puy-de-Dôme du Second Empire à la Belle Époque : du mythe à la réalité.

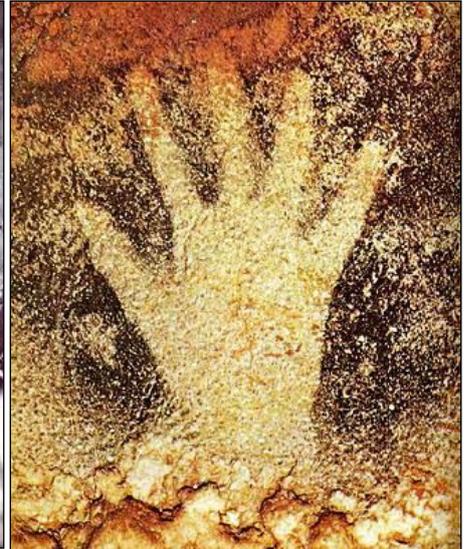
LE GRAND ABSENT : LA MAIN

S'il fallait ne retenir qu'un seul symbole de l'art pariétal et l'art rupestre, par son universalité temporelle et spatiale, c'est bien de la main qu'il s'agit.

Elle est parfois positive, c'est-à-dire que la couleur est apposée d'abord sur la main, qui fait office de tampon mais, dans une grande majorité de cas, elle est négative. Dans ce cas, elle sert de pochoir, et la couleur est projetée avec une sorte d'aérographe ou à l'aide d'un pinceau. Parfois seule, parfois associée à d'autres ou des figures animalères, on la retrouve partout, à toutes les époques, et l'on peut se demander si ce n'est pas le premier « signe » de l'Humanité ?



1-Bornéo, d'après J.- M. Chazine et L.-H. Fage.



2-Pech-Merle, Cabrerets, Lot.



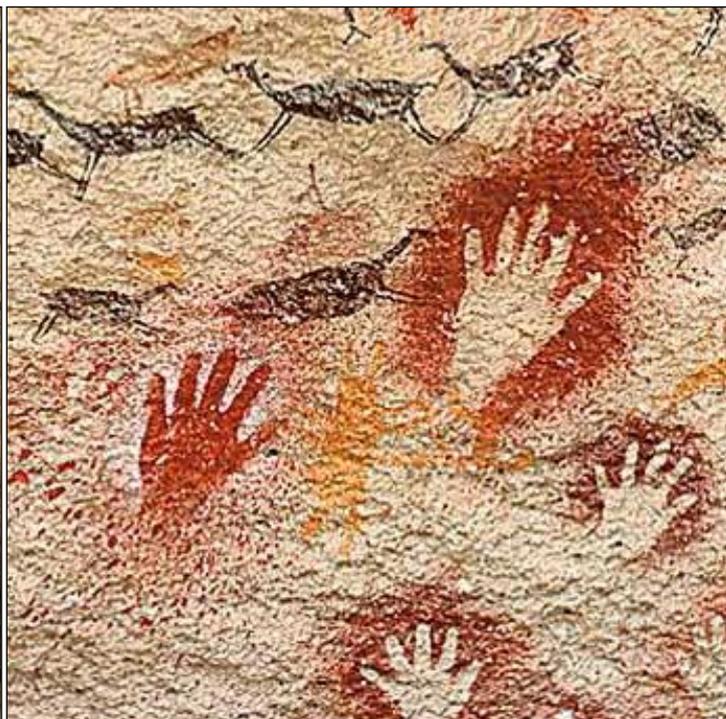
1-Grotte Cosquer, Marseille, Bouches-du-Rhône.



2-Grotte Chauvet – Pont-d'Arc, Vallon-Pont-d'Arc, Ardèche.



1-Grotte de Gargas, Avenignan, Hautes-Pyrénées.



2-Perito Moreno, Patagonie.



1-Australie.



2-Egypte.

Or, dans le cadre de notre recherche, pourtant très large dans ses tenants et aboutissants, nous n'avons pratiquement pas trouvé de main, sans pouvoir émettre le moindre début d'explication. Il y a des sujets, comme ça, qui sont et restent « irritants » !



Une des rares mains relevée dans la grotte du Cimetière-Hasard, à Tharoux, dans le Gard. Le contexte archéologique va du Néolithique au Bronze, sachant que la grotte aurait servie de léproserie au Moyen-âge.